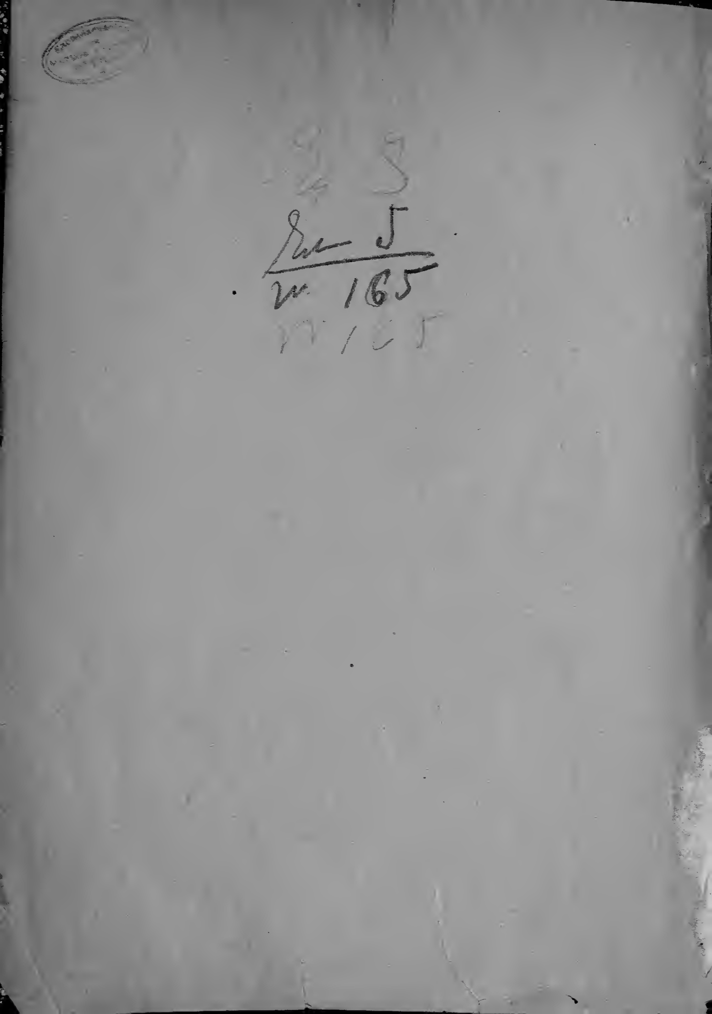



165

POÈMES INÉDITS DE JUAN DE LA CUEVA

PUBLIÉS

D'APRÈS DES MANUSCRITS AUTOGRAPHES CONSERVÉS À SÉVILLE

DANS LA BIBL. COLOMBINE

PAR

F.-A. WULFF.

I.

VIAGE DE SANNIO.

(EXTRAIT DE L'ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE LUND, LUNDS UNIVERSITETS ÅRSSKRIFT, TOM. XXIII).



LUND, C. W. K. GLEERUP.

LUND, IMPRIMERIE MALMSTRÖM & C:IE, 1887.

A Monsieur Gaston Paris.

Si mon travail, ô maître ami, ne vous dit pas beaucoup: mon cœur n'en chantera pas moins, ô ami maître, son vieux refrain: "Dex, quel vassal! soz ciel n'a tel!"

Fredrik Wulff.

Difficile et proprie communia dicere.

HORATIUS (em. LJUNGBERG).

Poèmes inédits de Juan de la Cueva

publiés par

F.-A. WULFF.

„Dad à Iuan de las Cueuas el deuido
lugar, quando se ofrezca en este assiento,
pastores, pues lo tiene merecido
su dulce musa, y raro entendimiento.
Se que sus obras del eterno oluido,
(à despecho y pesar del violento
curso del tiempo) libraran su nombre,
quedando con vn claro alto renombre."

(Ed. de Valladolid 1617).

C'est Miguel de Cervantes qui, en 1584, dans sa *Galatea,* fait cette mention de son contemporain Juan de la Cueva. Aujourd'hui, trois siècles plus tard, tout le monde connaît le *Don Quijote* et son auteur, tandis que les œuvres de Juan de la Cueva [1], encore en grande partie inédites, n'auront jamais qu'une vie littéraire, c'est-à-dire elles n'auront guère de l'intérêt que pour l'histoire de la littérature. Mais là notre auteur mérite certainement une place, et ce n'est pas sans cause qu'un éminent critique, le Dr Marcelino Menendez Pelayo, qui a tant fait pour la gloire de la littérature espagnole, m'a exprimé un vif désir de voir enfin publier les œuvres trop longtemps oubliées de Juan de la Cueva, surtout le *Viage de Sannio i de la Virtud al Cielo de Iupiter.*

Juan de la Cueva est intéressant

---

[1] Cervantes écrit *de las Cuevas.* Faut-il y voir un indice que l's finale était muette dans le parler andalou déjà à cette époque, comme elle l'est aujourd'hui?

1° par l'influence qu'il a exercée sur le théâtre espagnol; [1]

2° par ses idées littéraires; [2]

3° par ses curieuses *epistolas* en vers, où il y a bien des détails qui touchent la vie littéraire en Espagne au XVIe siècle;

4° par ses poésies érotiques, qui le caractérisent d'un bout à l'autre comme un *petrarquista*.

Sa faiblesse, c'est d'avoir voulu écrire dans tous les genres, et d'avoir écrit quelquefois trop vite. On ne saurait nier cependant que cet infatigable poète sévillan n'offre par là même dans ses écrits un matériel précieux particulièrement pour qui voudra entreprendre un jour la tâche d'écrire l'histoire de la versification castillane pendant le XVIe siècle.

En réalisant aujourd'hui une partie du désir exprimé par mon illustre ami, le Dr Menendez Pelayo, je ressens péniblement combien, par ma faute non moins que par la force des choses, me trouvant si éloigné de l'Andalousie et de Madrid, je reste au-dessous de ce que j'aurais voulu faire. On ne cherchera pas dans les pages dont je fais précéder les textes que je publie ici, une étude d'ensemble sur le rôle littéraire de Cueva, une appréciation de ses œuvres, une recherche sur les rapports où il était à l'école sévillane. Je ne donne ici qu'un examen fastidieux mais utile, j'espère, des manuscrits que j'ai pu voir et en partie copier moi-même, et ensuite un certain nombre de faits et de considérations, en espérant pouvoir mieux faire une autre fois, après un nouveau séjour en Espagne.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à M.M. Menendez Pelayo, Octavio de Toledo et Paz y Mélia à Madrid, pour plus d'un renseignement; à M. Simon de la Rosa y Lopez, employé à la Bibl. Colombine à Séville, qui a collationné les épreuves du *Sannio* sur le manuscrit; à M. E. Gigas, Copenhague, et à M. E. Lidforss, Lund, qui m'ont ouvert leurs bibliothèques, quand tel ouvrage ne s'est pas trouvé dans les riches collections de la Bibl. Royale à Copenhague ou dans la Bibl. de l'Université de Lund.

Lund, en 1887.

FREDRIK WULFF.

---

[1] Voy. Menendez Pelayo, *Historia de las Ideas Estéticas en España* (Madrid, 1884), II, 396 ss. — Cf. Klein, *Geschichte des Dramas* (Leipzig, 1872), IX, 195; Schack, *Gesch. der Dramat. Literatur in Spanien*, I, 280; Lasso de la Vega, *Escuela Poetica* (Madrid, 1871) p. 222. [2] Voy. Menendez Pelayo, *ibid.*

Chapitre I.

Les manuscrits.

Les seuls manuscrits de Juan de la Cueva dont j'ai pu prendre une connaissance personnelle sont conservés dans la bibliothèque colombine à Séville. Ces manuscrits forment trois gros volumes in-quarto et sont cotés Z—133—49, Z—133—50, et Z—133—51. Ce dernier, qui comprend 468 feuillets, remplis par le *Coro febeo de romances historiales, compuesto por Ioan (sic) de la Cueva,* a été écrit d'une autre main que les deux premiers. Sedano, en publiant dans le tome VIII de son *Parnaso Español* (Madrid 1774) l'*Exemplar poetico* de Cueva, parle (p. xviii) de ces trois volumes mêmes, qui alors appartenaient au comte *del Aguila* [1]. Nous avons presque l'évidence que les deux premiers volumes ont été écrits et signés par la main de Cueva, par conséquent le troisième, duquel du reste je n'aurai pas à m'occuper cette fois, n'est pas autographe. Dans les deux premiers, Cueva lui-même a sans doute opéré les fréquentes corrections qu'on y trouve, en collant sur les mots, vers ou strophes fautives des morceaux de papier où il a écrit définitivement la leçon préférée. Un trait au crayon à la marge désigne souvent les passages qu'il a trouvés défectueux en parcourant sa copie. Il faut même admettre (voy. ci-dessous) que c'est Cueva lui-même qui a fait et paginé ces deux volumes. Dans la *Dedicatoria,* qui est datée le 1r janvier 1603, à Séville [2],

[1] Sedano s'exprime ainsi après avoir rendu compte des deux premiers volumes: „Asimismo existe la *II. Parte* de los Romances que dice poseyó *Don Nicolás Antonio,* y forman un Tercer Volumen igual a los dos antecedentes.“ — Nic. Antonio, *Bibl.* II, 518, dit: Coro Febeo de Romances Historicas . . . . partem alteram penes me habeo, & quidem manu ipsius authoris, quod in ora libri adnotatum voluit antiquus aliquis possessor, exaratam. — La fin du livre IX *et le livre X tout entier* manquent à ce manuscrit. C'est ce que j'infère de ce que dit Cueva *lui-même* au fol. 274 du 1r vol.: „El Romance en alabança de las Damas [de Canaria] está en la segunda parte del Coro Phebeo, Libro .10. a la Musa Caliope“. Il serait intéressant de savoir si l'original de ce 3e vol. existe encore. Cf. Gallardo, II, 667, fin, où les parenthèses doivent disparaître.

[2] Il y a plusieurs dates postérieures à 1603 dans le volume, mais cela prouve seulement que Cueva a remanié plus d'une fois son *„grande cartapacio“*.

et adressée à son frère (cadet), Claudio de la Cueva, il dit: „Junté de mis papeles esse volumen (hecho en diferentes tiempos a varios propositos, sin el principal que es Amatorio); hize division del en dos partes: en la primera puse todas las Rimas sueltas, mesclando con la variedad de sugetos las composissiones Amatorias, Micivas i Burlescas, por variar los gustos a los Letores; en la Segunda van las Obras continuadas, en que no entiendo que se hallará menos gusto que en la variedad de las primeras".

Il existe cependant encore d'autres manuscrits de Cueva:

L'ancienne bibliothèque du duc d'Osuna, maintenant dans la bibliothèque nationale à Madrid, conserve deux manuscrits sans doute autographes [1] et une épître imprimée. Ce sont:

a. „Exemplar | poetico | . . . | al | Ecelentissimo Señor | Don Fernando Enriquez de Ribera | Duque de Alcala . . . En Sevilla. Año de 1606. — (Esta portada impresa). — Ms. de 52 hojas en 4°. — Acaba: Fin del Exemplar poetico. Año de 1609 &c. (sic).

b. Epistola a Cristoval de Sayas de Alfaro. Impresa en 8 hojas en 4°.

c. Los cvatro | libros de Juan | de la Cueva | de los Ynventores (sic) de las | cosas. | Dirigidos | a Doña Geronima Maria de Guzman. — (Al fin) Fin de los cuatro Libros de los Inventores De las Cosas. De Juan de la Cueva. En Cuenca Jueves catorze (sic) de Abril del Año de 1608. — Ms. de 61 hojas en 4° mas otra de indice al fin." —

Je reviendrai à cette notice.

Selon Sedano (Parn. Esp. VIII, *Indice* p. I), *Don Benito Martinez Gomez Gayoso* possédait (en 1774) un „codice en 4. excelentemente conservado que comprende 50. paginas escrito todo y firmado por [Cueva] año de 1605 (!?), aunque la portada está impresa en Sevilla año de 1606;" c'est le manuscrit que Sedano utilisait pour l'impression de l'*Exemplar poetico*. Serait-ce le même qui a appartenu au duc d'Osuna? Ou bien, est-ce le même dont parle mystérieusement Gallardo (*Ensayo* II, 719): „Existe otro codice (de l'*Exemplar*) en limpio con la portada tambien impresa, donde los *Himnos de Pacheco* (Véase el *Cancionero de Almendral*)"?

[1] Je n'ai pu les voir à l'occasion de mon séjour à Madrid, mais je dois cette notice à M. Paz y Mélia. J'ose affirmer dès à présent que ceci est une copie du ms. colombin; le vol. est coté (provisoirement) Ll—166.

Ticknor (*Historia* III, 503, trad. esp.) mentionne un volume in-4° contenant 1) 7 Eglogas, 2) Amores de Marte y Vénus, 3) Llanto de Vénus, 4) Historia de la Cueva, 5) Sannio, 6) Exemplar Poetico, 7) Los Inventores de las Cosas. — Ce ms. se trouve en effet dans la bibliothèque du Duc de Gor, à Grenade; il m'a été impossible d'en savoir plus de ce manuscrit que ce qu'il existe et contient les pièces indiquées.

Selon Gallardo (*Ensayo* II, 736), D. Fermin de Clemente, ancien député de Venezuela résidant à Cadiz, possédait en 1844 un manuscrit, „en grande partie autographe", de quelques traductions latines de Juan de la Cueva. Titre: *Oficina de Ivan Ravisio Textor, Traduzida de Lengua Latina en Española Por Ivan de la Cveva i Añedida de Muchas otras Cosas. 1582* [1].

Selon une communication que j'ai eue pendant ma visite à Séville en 1886, il existe encore certains manuscrits autographes de Juan de la Cueva dans la possession d'un particulier. Malheureusement il m'a été impossible même de savoir quels sont ces manuscrits, et de quelle provenance.

Dans le précieux *Ensayo de una Biblioteca Española de libros raros y curiosos,* Tomo Segundo, Madrid 1886, qui porte le nom de Gallardo, mais qui est publié par les soins de M.M. Zarco del Valle et Sancho Rayon, non moins de cent colonnes sont remplies de notices et extraits des œuvres imprimées ou manuscrites de Juan de la Cueva. Je ne pense pas redire ce que qu'a dit Gallardo, mais en rendant un compte plus minutieux des deux volumes autographes de la Colombine et en comparant au premier de ces volumes l'édition que Cueva fit imprimer à Séville en 1582, je dois naturellement compléter et corriger çà et là les données de Gallardo.

A. Le ms. Z—133—49 de la Bibl. Colombine.

Le titre, arrangé au moyen de mots et lignes imprimées sur des morceaux de papier collés sur le feuillet, est ainsi conçu: De las Rimas

[1] C'est la même année où Cueva donna, à Séville, la première édition de ses *Obras.*

| de Ivan de la Cveva | primera Parte | dirigidas | Al doctor Claudio de la Cueua | Inquisidor apostolico, y visitador | de la santa Inquisiciō del reyno de Sicilia, &c. Año de 160[3] [1].

Ce volume contient 374 feuillets de texte et 3 de table alphabétique. Cette table est incomplète, terminant par la sestine *Del rosado oriente.* Après le feuillet 374 il manque aussi deux ou trois feuillets au texte. Gallardo s'est trompé en supposant qu'il y manquerait au moins vingt, car l'épître XIX, Al Doctor Claudio de la Cueva, qui commence à la dernière page conservée (d'une écriture plus serrée), était certainement la dernière pièce. Gallardo s'appuie sur le chiffre 394 qui se trouve dans la table en regard de l'élégie *Apremiame el amor,* mais ce chiffre est une faute, il faut 329, où cette pièce se retrouve en effet (Cf. Gallardo, ib. 673).

Dans ce volume, Cueva a inséré toutes les pièces de l'éd. de 1582 [2], à l'exception de la *Dedicatoria* [3] Al ilustrissimo señor Don Ivan Tellez Giron, Marques de Peñafiel &c., et trois poésies que je reproduis ici. C'est d'abord deux madrigaux qui ne se trouvent que dans l'impression de 1582 [4].

Madrigal 1 *(fol. 23).*

Svfro el desden v (sic) saña
de mi dulce enemiga, gimo, i callo
sin osar publicallo,
muchos quieren saber mi pena estraña,
i con prudente maña
la procuran oir del noble acento
qu'embio en mi tormento
a quien el ser de ombre
me priua; mas el nombre
de quien [5] haze mi duro mal suave
ligo al nombre del Aue,
que a la fertil Fenicia da renombre,
i con aqueste engaño
encubro al Mundo quiē me haze el daño.

Madrigal 2 *(fol. 28).*

Dexad de ser crueles, bellos ojos,
ojos bellos dexad de ser crueles,
con quien teneis vn alma por despojos,
suspended los enojos
i pues que sois tan bellos, sed fieles,
no arebateis a hurto el alma mia,
con libre tirania,
boluiēdo os cuādo os miro i veo mi daño,
i no vseis en mirar de aquese engaño.

---

[1] La date est écrite à la main et le chiffre 3 (?) a été enlevé.

[2] A savoir 110 sonnets (outre celui à Zoilo), 8 (et non 18) canciones, 1 sestine (la seule qu'il ait laissée), 12 élégies (outre celle Al libro: *De cuantos has de ser reprehendido*); — trois églogues et le *Llanto de Vénus* se retrouvent dans le vol. II (voy. ci-dessous).

[3] Cf. plus loin; elle se retrouve, seulement augmentée et *mutatis mutandis.*

[4] Je ne connais point d'autres madrigaux de Cueva. — Je reproduis aussi fidèlement que possible l'orthographe de l'impression de 1582, qui est fort rare. Le seul exemplaire que j'aie vu est celui de la bibl. nacional de Madrid: *Ex libris D. A. Mosty.*

[5] Notons qu'il chante partout Felipa de la Paz sous le nom de *Felicia.*

La troisième pièce qui ne se retrouve pas dans le recueil manuscrit de 1603 est une élégie (n⁰ 9 de l'impression, placée avant le sonnet n⁰ 78 *De temeroso orror i sombra oscura, fol. 67 b*) qui est intéressante pour plus d'une raison. J'aurai occasion d'y revenir:

Elegia 9.

Llego la ora de mi suerte dura,
el justo i cruel castigo de mi avsencia,
el mal, la pena, el ansia i desventura.
Todo vino en dexar vuestra presencia,
por venir a esta inculta i vil aldea[1]
donde me falta el seso i la paciencia.
Crei que Amor, qu'en mí furia emplea,
permitiera en mi alma algun sossiego,
mas quien sin veros verse en bien desea?[2]
O como no me abraso en viuo fuego,
viendome sin el bien del alma mia,
ya que me tiene el triste llanto ciego?
Quien supiera este mal, cuando aquel Dia
mi rostro vuestras lagrimas bañauan,
impidiendo seguir tan ciega via?
Qu'entrañas de Diamante no ablandauan
(fol. 68) los ardientes suspiros que herian
el cielo, i mi dureza no mudauan.
O ciega obstinacion: cuando podian
remediarse mis males, sino al punto
qu'el irme vuestros ruegos impidian?
Faltome la razon en este punto,
por qu'el vmano seso desfallece
cuãdo en medio del mal viene el biẽ jũto;
Cual suele el qu'en vn graue mal padece,
que, inorando el remedio prouechoso,
elige aquello con que su mal crece:
Tal sucedio en mi estado doloroso
que vino mi dolor en crecimiento
por elegir lo que me fue dañoso.
Parti de vuestro bello acatamiento
con determinacion, y sin acuerdo,
que suele ser la priessa impedimento.
I no aduerti que no era de ombre cuerdo
determinarme presto en vna cosa,
cual hize yo, por donde el seso pierdo.
Dexe vuestra presencia gloriosa,
troque mi alegre vida en triste Muerte,
i mi descanso en pena trabajosa.
Vide en vn punto mi felice suerte
(fol. 68 b) ser infelice, i vi toda mi gloria
convertirse en dolor aspero i fuerte.
Desposseyome Amor de la vitoria,
que me hazia vfano i venturoso,
quitome el bien, dexome la memoria,
Sugetome de alegre i glorioso,
cuando sin aduertencia me dispuse
a dexar de mi alma su reposo.
En este duro estado en que me puse,
este fiero dolor i descontento,
cavse en el punto que partir propuse.
Siendo esto assi, porque de mi tormento
culpo al Amor, que no merece culpa,
sino yo, pues yo hize el mudamiento?
Solo el partirme es lo que me culpa,
que Amor no hizo cosa en daño mio
que la mudança mia lo disculpa;
Mi poca fe, mi grande desvario
cavsaron mi dolor i mal presente,
testigos los suspiros que os embio.
Conosco que padesco justamente
pues tuue coraçon para dexaros,
avnque jamas de vos lo tuue avsente:
Que no porque parti pude apartaros
(fol. 69) de estar en el, ni en el está el mouerse,
pues an el alma i el de acompañaros.

---

[1] Est-ce Guadalaxara (Mexique)?

[2] Il n'y a pas de points d'interrogation dans l'éd. de 1582.

De que sirue, señora, entremeterse
razones que, avnque son como las digo,
partiendo cual parti no an de creerse?
Bien podeis en aquesto ser testigo
para determinar si yo os engaño
en dezir que contino estais comigo.
Solo el cuerpo partio, i el passa el daño,
avnque del alma es siempre acompa-
ñado
donde el dolor es mas cruel i estraño.
No querais mas castigo a mi pecado,
que el que padesco en pena de avsencia,
si ai mas pena que estar de vos priuado.
I no querais mas aspera sentencia
en pago de mi mal, que mi partida,
la cual me podeis dar en penitencia.
Bien podeis moderar la ira encendida,
i avnque yo os ofendi, mostrad templança
porque no acabe mas mi triste vida,
Pues sabeys qu'en la muerte no ai vengança.

Dans son recueil Cueva inséra 156 nouveaux sonnets [1], de sorte que le nombre de ses sonnets monte à 267 au moins, outre le sonnet „modèle" qu'on trouve dans *Sannio* (v. plus loin p. 48). Il ajouta 13 nouvelles *canciones* [2] et 12 élégies; par conséquent le recueil contient 21 *canciones* et 25 élégies. On y retrouve la sestine *(fol. 236 du ms.)*, mais il n'y a pas de madrigal. La principale nouveauté du premier volume consiste dans les 19 épîtres; la dernière, Epistola XIX, a été enlevée du manuscrit au début près.

La *Dedicatoria* du recueil est intéressante, surtout quand on la compare à celle de l'impression. On peut se demander si, en se plaignant du *Vulgo* etc., il ne pense pas aussi à l'Inquisition même (Cf. Ticknor II, chap. I).

L'impression de 1582:

IVAN de la Cveva,

Al ilustrissimo señor Don IVAN Tellez Giron, Marques de Peñafiel &c.

Muchas vezes considero Ilustrissimo señor la razō por que

Le ms. de 1603:

Al Doctor Claudio de la Cueva. Inquisidor Apostolico i Visitador de la Santa Inquisicion de los Reynos de Sicilia &c.

Dedicatoria.

Sigüiendo (como los antiguos Stoycos dizen) una Razon regida de muchas razones, me fuerça (gran senor mio) a offrescer a la prudente correcion de V. M. este umilde i temeroso Libro, no confiado del,

[1] Gallardo dit 154, mais il y a deux qui ne sont pas numérotés. — Je n'ai pu vérifier si le sonnet de Cueva à D. Antonio Fernandez de Cordova (Voy. Conqvista de la Betica, Gallardo II, 641) se retrouve dans le recueil.

[2] Selon Salvá (*Catálogo*, I, 266) il se trouve une cancion de Juan de la Cueva dans le *Verdadero entretenimiento del Christiano* d'Andres de la Losa (Séville, 1584); c'est probablement n⁰ 12 du ms. Al Libro de las *Cuatro Postrimerias,* que compuso Andres de la Losa: *Si tu divina mano* (fol. 175 b—177 a); Gallardo l'a sautée. Par conséquent la seconde note, ci-dessous p. XIX, doit disparaître.

los Escritores temen sacar a luz sus obras,

recelando la diversidad de gustos i pareceres, i la libertad en reprehension de aquellos que en este pernicioso *uso* se exercitan,

siu dar otro fruto de si, *si no* desanimar los buenos ingenios amigos de las preciosas letras. i por esta causa mui celebrados i excelẽtes Escritores rehusaron hazer alarde de si, i dar muestra de sus ingenios, teniendo por mas seguro carecer de la gloria, que por ellos merecian, que verse *puestos* por blanco de los maldizientes. *(fol. 3 b)* cosa que con justa razon deve ser tenida(?), i por todas las vias possibles

escusada, cual siempre è hecho *recelãdo* ponerlos por juezes de mis inorancias,

mas en la gran merced que de V. M.[1] recibe en querer acetarlo para que el tenga vida, y yo viva con seguridad llevando tan segura protecion, que le administre, defienda, i allane todas las dificultades que en semejantes empresas suelen alterar i con elado temor debilitar los animos de aquellos que con mayor confiança i seguridad pueden hazer demostracion de si, i de sus ingenios. Mas advirtiendo, que fuera genero de ingratitud a mis estudios, i patria, i desconocimiento a la justa causa de mis trabajos, *(fol. 1 b)* pues della an resultado los muchos que é padecido en tantos Años cuantos la fuerça de mi desseo enseñoreó mi Alma, dexar por temor de algunos vanos respetos la comunicacion del, consideré (i no ageno de buena consideracion) que ofreciendolo a V. M. cessavan todos los inconvenientes que me tenian en temerosa suspencion, i conseguiria el fin a que solamente aspiro, que es a hazerlo libre de la inclemencia i rigor del Tiempo. aunque no del recelo de la variedad de los gustos, i pareceres, i la libertad en reprehender de aquellos que en este abominable i pernicioso vicio tan licenciosa i desfrenadamente se exercitan sin dar otro fruto de si, que desanimar los buenos ingenios amigos de las preciosas letras. i por esta causa muy celebrados i ecelentes Escriptores rehuzaron hazer alarde de si, i dar muestra de sus ingenios, teniendo por mas seguro *(fol. 2 a)* carescer de la gloria, que por ellos merecian, que verse por blanco de los ciegos Ignorantes, i libres Maldizientes. cosa que con justa razon deve ser temida, i por todas las vias possibles escusada, cual siempre é hecho temiendo ponerlos por juezes de mis igno-

[1] Cette M est constamment écrite d'une encre plus pâle, comme si Cueva avait exécuté toutes les M après coup.

pues con mayor facilidad seran murmuradas *d'ellos* que bien emendadas.
i assi è estado siempre remiso en esto, mirando las tormentas i naufragios, que *passan* los qu'en el pielago del

Vulgo se meten,
atribuyendo a temeridad
el contender cō tan desenfrenada bestia, i viviendo siempre recatado de sacar al terrero del vario Vulgo el pobre talento de mi fragil ingenio, advertiendo a cuanto riesgo se pone quien con el quiere comunicarse, porque es de la calidad de aquel Samosatēse Luciano que no perdona a Vivos ni a Muertos, a Ombres ni a Dioses. *(fol. 4 a)* en esta remission è vivido, avnque de algunas gentes molestado,

de tal suerte que vue de mudar parecer i determinarme a *lo* que siempre con tanto *recelo* è temido, *determinando* pues
ya de dar mi flaca vela a su immoderada soberuia junte de mis papeles esse *pequeño* volumen,

confiado i seguro que ofreciendolo a V. S. va en segura protecion i podra sin temor romper por todos los riesgos que ya le estan amenazando.

rancias, pues con mayor facilidad seran murmuradas, que bien enmendadas, i aun por ventura bien entendidas. i assi é estado siempre constante en esta remision, mirando las tormentas, naufragios, i miserias que padecen los que en el pielago del Vulgo se meten; atribuyendo mas a loca temeridad, que a cordura i valentia el contender con tan desenfrenada bestia. i viviendo siempre recatado de sacar al terrero del vario Vulgo el pobre talento de mi fragil ingenio, advertiendo a cuanto riesgo se pone quien con el quiere comunicarse: porque es de la calidad de aquel Samosatense Luciano, que no perdona a vivos ni a muertos, a Ombres, *(fol. 2 b)* ni a Dioses. en esta *segura* remission é vivido, aunque de algunas gentes molestado, *i de algunos respetos convencido,* de tal suerte que uve de mudar parecer, i determinarme al riesgo que con tanto recato i con tanta perseverancia tan temido fue siempre de mi. dispuesto ya de dar mi flaca vela a su immoderada sobervia, junté de mis papeles esse volumen (hecho en diferentes tiempos, a varios propositos, sin el principal que es Amatorio); hize division del en dos partes; en la primera puse todas las Rimas sueltas, mesclando con la variedad de sugetos las composissiones Amatorias, Micivas [1], i Burlescas, por variar los gustos a los Letores. en la Segunda van las Obras continuadas, en que no entiendo que se hallará menos gusto, que en la variedad de las primeras. i al fin las otras (aunque temerosas) van confiadas i seguras con tan seguro protector *(fol. 3 a)* que pueden sin temor romper por todos los riesgos que ya le estan amenazando, principalmente de aquellos que sin procurar entender el sentido de lo que leen,

[1] C'est-à-dire les épîtres à l'adresse de différentes personnes.

V. S. lo reciba i no mire la baxeza del don ofrecido a la ecelsa grãdeza de V. S. mas a la pureza del animo con que se le ofrece, pues mediante el fauor *que* de V. S. espera sera estimado *y tendra vida,* y yo *quedare* con nueuo *animo,* para con *mayores cosas* servir a V. S. cuya ilustrissima persona *(fol. 4 b)* nuestro Señor guarde. &c. *(sic).*

Beso las manos de V. S. Ilustrissima su servidor

Iuan de la Cueua.

son tan poco especulativos, que se satisfazen de solo aquello que la simple lecion les offresce. i de no entendello, o de no querello entender resultan las contrarias determinaciones de los libres i censores Aristarcos contra el pobre Escriptor, que cuando sea un Homero, principe de las letras, i fuente de los Ingenios, i padre de la Poesia, se atreverán a hablar del con la osadia que Rhemnio Palemon (un gramatico) contra la autoridad de Marco Varron, a quien el sagrado Agustino dió tan onrosos titulos i llamó doctissimo en las letras, i cual la otra inconsiderada Muger, que escrivió contra Theofrasto, que por su eloquencia mereció renombre de divino. Destas, i de otras consideraciones, i exemplos *(fol. 3 b)* nasce mi justo miedo, conociendo la insuficiencia mia. aunque me haze libre del la inestimable merced que V. M. les haze a mis Versos en acetarlos, i que merescan ser leidos, i que passen por El Crisol du su alto entendimiento i divino Ingenio. V. M. los reciba, *i ampare, que van necessitados de tal favor;* i no mire a la baxeza i umildad del Don, mas a la pureza del animo con que se le offresce, pues mediante el favor de V. M. espera será estimado, i yo cual otro Anteo con nuevas fuerças [quedaré?] para con ellas servir a V. M. a quien Nuestro Señor guarde largos años con Entera Salud i felicidad. *en Sevilla 1. de Enero de 1603.*

Juan de la Cueva.

Suit, dans le manuscrit de 1603 comme dans l'impression de 1582, le prologue de Maestro Diego Giron (mort à Séville le 24 [1] janv. 1590).

[1] Selon la rubrique en tête de l'élégie nº 13 *(fol. 219 a): De un profundo pavor quedó turbado,* ce serait „*miercoles 23* de Enero"; or selon le nouveau style (introduit en Espagne dès le 4 octobre 1582), le 23 janv. était un mardi. Je suppose ici, comme pour d'autres dates, que Cueva s'est trompé de quantième, non de jour.

Gallardo nous assure (II, 657) que ce prologue se trouve déjà dans l'impression. Sur la foi de cette assertion, je n'ai pas copié celui de l'impression [1], et je suppose que Cueva l'a reproduit tel quel. Voici quelques passages utiles à transcire ici:

El argumento de toda esta Obra por la mayor parte es Erotico, o Amatorio, porque parece que ya la Poesia Vulgar está casi condenada a semejante *(fol. 4 b)* materia, pretendiendo los Autores della no menos parecer Poetas buenos que verdaderos enamorados, i assi el Nuestro en lo primero mostró las fuerças de su Poetico Ingenio (segun se verá en sus versos) i en lo otro procedió tan pura i limpiamente, que no ay para que formar concepto, ni por imaginacion, menos que honesto, pues que en effecto no se consiguió lo que se podria sospechar. i aunque el Nombre de la Señora, por el celebrada por oscuros modos, el en algunas partes aya querido descubrir, muy libre está ella de lo qu'e[n] semejantes ocasiones pueden imaginar aun los muy curiosos pero poco honestos Censores . . . . Su lengua propia, facil, pura, digo sin mistura de peregrinidad affectada de otras lenguas, porque fue tan observante siempre de su propio lenguage, que ni quiso imitar los ayenos, ni aun los conceptos dellos, que otros con tanta curiosidad procuran. En fin, en el se halla aquella facilidad i soltura, de que Seneca dixo con mucha razon que abundava Ovidio, a quien el nuestro desde su primera edad fue muy dado, i aficionado. Su pretencion en estos versos no fue a los principios sino su propio entretenimiento i gusto, i el hallar por esperiencia que naturalmente era arrebatado i traspassado a este genero de estudio, no haziendo tanto detenimiento en los otros. Mas despues que halló mayor Volumen del *(sic)* que pensava en sus obras, a ruego de algunos amigos que con el tienen autoridad (i principalmente del Inquisidor Claudio de la Cueva su ermano, i de Don Francisco de Alfaro, cavallero del abito de Calatrava, sobrino suyo) quiso sacar algun a luz, por muestra de lo que para adelante se deve esperar de su Ingenio, con quien justamente se puede honrrar su patria.

Viennent ensuite quelques poésies laudatoires. 1⁰ Elegia del Doctor Pedro Gomez: *En esta Cueva de immortal riqueza.* Gomez y loue aussi

„la fe mas firme qu'en umano pecho
conoció nuestra Edad ni la passada.
Aqui verá en sus lagrimas deshecho
el dulce Fenix de la Edad presente
que tal tropheo de su fuego a hecho". —

2⁰ Soneto del Jurado [2] Rodrigo Xuarez: *Altivo Betis.* — 3⁰ Soneto del mismo: *No se quien deve a quien, divino Cueva.* — 4⁰ Soneto de

[1] Les imprimés de Cueva sont, je le répète, presque aussi rares que des manuscrits.

[2] Sans titre dans l'impression; le nom y est rendu Suares.

Pedro Rodriguez de Ardila [1]: *Dauro gentil, si con el pié ligero.* — 5⁰ Soneto de Fernando de Herrera [2]:

Al canto deste Cisne i boz [3] doliente
que se quexa en el sacro Hesperio [4] rio
Betis del arenoso assiento frio
alçó rebuelta en Ovas l'alta frente.
„Tu serás grande gloria de Occidente,"
dixo, „i eterna fe del onor mio,
„i Galatea i la ascondida Espio
„responderá a tu canto dulcemente.

„Daráme el ruvio Tajo la vitoria,
„Tajo del tierno Lasso celebrado,
„i al Arno seré igual en la nobleza."
Calló, i las ondas levantó en su gloria,
resuena luego el hondo seno, i vado
con dulce boz i con mayor pureza.

6⁰ Soneto del Doctor [5] Claudio de la Cueva, Inquisidor Apostolico [5], a Juan de la Cueva su ermano:

Si damos fe a lo que ven los ojos,
para comprovacion [6] del sentimiento,
tu dulce, alto i celestial concento
lleva, Juan de la Cueva [7], los despojos.
En el descrives lastimas i enojos,
celos, dolor, angustia i descontento,
la belleza ecelente, el puro intento,
la mudança [8] de Amor, i sus antojos.

Dichoso el siglo nuestro, que fue digno
de oir tu dulce i numeroso canto,
i dichosa Felicia, que fue parte
Que, aspirando a tu espiritu divino,
por ella ayamos merecido tanto
que cante Phebo i se sossiegue Marte.

7⁰ Elegia de Juan de la Cueva a su Libro.

De cuantos as de ser reprehendido,
o Libro mio, i cuantos sin prudencia
an de intentar que seas destruido!
Sufre sus duros golpes con paciencia,
i en tus persecuçiones solamente
admite de los Sabios la sentencia.
Has distencion [9] del Barbaro al prudente,
que no será razon que sean iguales
lo qu'en un caso el uno i otro siente.
A Volusio, conforme a sus Annales
le puedes dar el credito, i a Homero,
cual merecen sus Versos celestiales.
No te impida el temor del lisongero
ni retrocer te haga del camino
QVE no es bolver [10] a tras de buen guerrero.
Passa adelante, dexa el miedo indino,
que no serás de todos maltratado,
PVES no faltó posada [11] al Peregrino.
Tu serás miembro a miembro desmembrado.
(fol. 11) a unos seras grato, a otros odioso,
'aquellos [12] darás gusto, a estos enfado;

---

[1] Ce sonnet manque dans l'impression.

[2] Dans l'impression ce sonnet est placé après le suivant.

[3] *Ed.* voz. [4] *Ed.* Esperio.

[5] L'éd. omet les titres. On voit cependant par le prologue de Giron (v. ci-dessus) que Claudio était déjà Inquisiteur avant 1582.

[6] *Ed.* -bacion [7] *Ed.* CVEVA [8] *Ed.* las mudanças [9] *Ed.* Haz distincion

[10] *Ed.* boluer [11] *Ed.* possada [12] *Ed.* a aquellos

Serás al gusto de unos desgustoso,
aunque tengas mas Sal que cria Epiro,
a unos tierno, a otros escabroso.
Pareceme, o mi Libro, que te miro
tratar de aquellos animos injustos,
i a mi, que verte tal gimo i suspiro.
Que unos miden tus versos si son justos,
riendo dellos, i otros los defienden.
IMPOssible es dar gusto a tantos gustos,
L'er[1] ante unos qu'el saber entienden
qu'está en no dezir bien de lo qu'es bueno,
i estos aunque te offendan no te offenden.
El parecer del Sabio no condeno
si es justo, — mas sucede aver tormenta
muchas vezes en tiempo muy sereno.
[Que[2] irás a manos d'Ombre que se assienta
a la mesa de Apolo, sin que lleve
que comer mas que un grano de pimienta.
Deste querrá alimentar las Nueve,
qu'el Nectar dexen i el Ambrosia olviden,
i qu'este solo su manjar se prueve!
Verás mil Alcalleres que te piden
cuenta de cosas qu'el discreto aprueva,
i el passo libre a la obgecion impiden;
Que quieren, si su gusto no las lleva,
que cual Vaso de barro se deshagan,
dandoles en su officio forma nueva.
Oy desta suerte estos trabajos pagan,
sin que otro galardon los remunere,
ni otros premios ni Lauros satisfagan.
Todo en aqueste obceno siglo muere
en qu'está la Virtud puesta en cadena
i el Vicio predomina en cuanto quiere.
No es esta aquella Edad gloriosa, i llena
de tanto onor, en que se vió adorado
el qu'en esta se injuria i se condena;
No es la Edad esta, en que se vió sentado
a la mesa del gran Domiciano
Stacio, de Laurel Cesareo ornado,
Ni en la que Antonio dió al Poeta Oppiano
por cada verso de su larga Istoria
un precio digno de su larga mano.
Esto acabo, quedando en la memoria
de que ya fue, para que vayas cierto
de lo que ay, si aspiras a vitoria.
No me culpes despues, si no te advierto
de todo, que no digo claramente
del riguroso Siglo el desconcierto.
Verdad es que, por cierto inconveniente,
no espreso causas i te digo cosas
en que arrugáran mas de dos la frente.
Mas las Verdades suelen ser dañosas
si reprehenden Vicios; que al Vicioso
son las que son mas puras mas odiosas.
Si te digo que huygas presuroso
de Academias i Juntas de Poetas,
donde vive el osado i caviloso;
Qu'entre libres Censores no te metas
a quien la Invidia i no Minerva aspira,
a mil enemistades te sugetas.
Que adviertas que ay mil gentes a la mira
que te lisongearán a mil onores, —
i es el puesto primero que te tira.
Destos aceta umilde los favores
con agradecimiento i cortesia,
mas guar-te, que son peste d'Escritores.
Qu'en el lugar que llaman Behetria
generalmente todos son Pecheros
cual aora de todos la Poesia.
No ay essencion, no ay liberdad en fueros,
a Phebo iguala el Vulgo con Burdeo,
de Sunio y Perio haze dos Omeros.
Esta ciega igualdad en que aora veo
usurparse el decoro al que se deve,
tenblar hiziera Pindaro i Museo.
Mas ya qu'es fuerça qu'este riesgo prueve
tu flaqueza, sin darte su seguro
la venturosa Tyche, ni te lleve.

---

[1] *Ed.* Leer.

[2] *Ce qui se trouve entre les crochets manque dans l'impression de 1582.*

Cuando mas te afligiere el golpe duro,
la inclemencia del Emulo, i afrenta
del que a Phebo i las Musas es perjuro].

Nó te mueva la flauta soñolienta
de los Mimos, Lupercos. Sigue el passo
de aquellos qu'el[1] Phebo aliento alienta
A subir a la[2] cumbre del[3] Parnasso.

Le vers *A unos serás grato* etc. jusqu'à l'avant-dernier se trouvent, biffés, à la page 13 a, anciennement 11 a; cela rend probable que l'auteur n'a pensé à amplifier que quand il copiait le poème *(imprimé)* en vue du recueil nouveau qu'il préparait en 1603. Le dernier vers se lit, également biffé, à la page 13 b; l'intercalation occupe évidemment, avec les vers copiés de nouveau („A unos serás grato" . . . „muchas vezes en tiempo muy sereno"), deux feuillets insérés après coup, ce qui a naturellement amené la pagination nouvelle ici.

8° Juan de la Cueva al Inquisidor Claudio de la Cueva[4].

1. Con los despojos del Cythereo[5] assalto
salgo, gran Señor mio, arrecibiros[6]
si mi Musa meresce bien tan alto
que de su baxo don querais serviros.
bien que d'estilo i de cultura falto
lleno de tiernas ansias i suspiros
lo presento ante vos, no cual se deve
a quien a Phebo aspira, a Euterpe mueve.

2. Mas el desseo que a tan noble[7] parte
rige mi puro animo, me pide
que os sirva con el Don, no con el arte
i que deseche el miedo que me impide.
Qu'el Nombre vuestro haze que se aparte,
cual con el Sol la Niebla se despide
i se resuelve en viento, assi al veneno
del Zoylo i a su lengua pondrá freno.

3. I preservadó del oscuro Olvido
irá el Nombre de aquella que m'enciende
desd'el Bétis al Indo, i esparzido
del Istro a dond'el Nilo mas se estiende,
en los fines de Persia será oido,
i donde Phebo arreposar deciende
cantará del la gente mas remota,
la mas inculta, fiera i mas ignota.

4. Ablandará el Numida al yerto pecho,
al pobre Nasamon la saña ardiente,
al Sarmata que vive en duro estrecho
con[8] los Moscos, cruel i fiera gente;
dexará de su ira satisfecho
al que beve de Phasis[9] la corriente
fertil que haze a Colchos abundosa,
i a la gente de Halis belicosa.

5. El Aphro caçador dexará a parte
su exercicio, i el Mauro la milicia,
cada cual olvidado de su arte
oyrá el suave nombre de Felicia
que a Amor[10] enciende i liga el cuello a Marte.
i con desseo immortal Phebo[11] codicia
celebrar con[12] espiritu divino,
juzgando a otro desta impresa[13] indigno.

---

[1] *Ed.* que [2] *Ed.* al [3] *Ed.* de

[4] *Dans l'éd. de 1582 ces mêmes octaves sont dediées Al Ilustrissimo señor DON IVAN TELLES GIRON, marques de Peñafiel &c.*

[5] *Ed.* Citereo [6] *Ed.* arece- [7] *Ed.* qu'en aquesta [8] *Ed.* por

[9] *Ed.* Facis [10] *Ed.* que amor [11] *Ed.* i Febo con d. i.

[12] *Ed.* con su [13] *Ed.* empresa

6. Cuya gloria al gran Bétis tiene[1] ufano
i al siglo nuestro alegre i venturoso,
i mas en offrecerlo a vuestra mano
cuya valor lo haze glorioso;
i a mi, que con temor del Vulgo vano
vivo de su crueza receloso,
me da seguro que levante al Cielo
el debil canto, libre de recelo.

9º Soneto al Zoylo.

Segun te agrada, a cada uno aplicas:
alabas necios, vituperas Sabios, —
su bien o mal depende de tus labios,
con que al que quieres matas o deificas.
Las obras de Tercithes justificas,
i a Panareto pones mil resabios;
a Virgilio i a Homero llamas Babios,
i a Mevio por divino lo publicas.
Hazeste Aveja i ponçoñosa Araña,
tocas el Nectar, buelveslo en veneno,
i en Ambrosia conviertes la cicuta (*sic*).
Assi tu lengua a los que alaba daña,
que no toca su tossigo en el bueno
qu'en tu parcialidad i en ti executa.

10º Enfin Cueva ajoute, dans le ms. de 1603, la suivante Estancia de la Señora celebrada en este Libro:

Con el impuesto Nombre de Felicia
haze Juan de la Cueva el propio eterno,
dando de constante amor noticia,
de su fe pura, i de mi pecho tierno.
vaya advertida la vulgar malicia,
a quien la Invidia da el mordaz govierno,
qu'en obra, pensamiento, ni conceto,
fue del lacivo nuestro amor sugeto.

Le reste du feuillet (c'est en effet le fol. 15 b, bien que le suivant soit coté 13) est laissé en blanc. En regard, dans un frontispice imprimé, mais vide, entouré de singes, d'oiseaux et de fruits, Cueva a écrit: Sonetos, Canciones, Elegias, etc. de Iuan de la Cueva. Plus bas il y a ces mots énigmatiques d'une écriture grossière: *Sum asges llanes fa voxes cayan paxi.* C'est peut-être la même main qui a griffonné çà et là dans le ms. Ainsi à la première page du vol. I. il y a: *este libro y los demas es del padre cura* (ou *cuxa*); à la première page du vol. II: *Andres Martin Muños y fuentes y tros dinedos;* à la p. 75 a du vol. I: *Vitoxel fu el xefe (?);* à la p. 209 b la date „1731 Sevilla".

[1] *Ed.* haze

Cueva a plus d'une fois arrangé et paginé de nouveau certaines parties de ce volume, et surtout il a inséré des pièces nouvelles à différentes époques. Ainsi les ff. 11 et 12 ont été intercalés (Cf. p. xv), de sorte que 13—14 ont des n^os^ doubles; les ff. *56—70* étaient une fois numérotés 55—69 [4]; *122—240* étaient autrefois 102—220 [1]; *241—248 manquent* [2]; *249—282* étaient 221—254; ensuite (par un simple lapsus, en répétant 254) *283—321* correspondent à 254—292; après fol. 321 (anc. 292) vient une intercalation de six ff. (contenant la *cancion* A la Muerte de Doña Inez de la Paz: *Aqui, donde en tu nombre* et, sur quatre feuillets imprimés, l'élégie A la Muerte de Doña Barbara de la Cueva *(sans n^o^): Mueve, espiritu sacro de Cyrrheo); ensuite *328* et les suiv. jusqu' à la fin *374* correspondent sans interruption à l'ancienne pagination 293—339.

Regardons à présent un peu les n^os^ des sonnets: n°s 1—34 ont chacun un seul n^0^ [3]; par un lapsus le chiffre 34 a été répété, puis corrigé en 35; 36 a été répété de même, la dernière fois corrigé en 37 [4]; vient ensuite 35 corr. en 38; 39 (un seul n^0^); 37 corr. en 40; 41 (un seul n^0^); 39 corr. en 42 etc. jusqu' à n^0^ 63 corr. en 66; ensuite, sur [5]

---

[1] Au fol. 116 il y a la lettre (de cahier) *F;* au fol. 122 (anc. 102) il y a un *G* (un *E* biffé); au fol. 161 de même un *I* (*G* biffé). Les feuillets 102—121 intercalés, qui sont d'une écriture cursive et qui n'offrent pas de corrections sur des morceaux de papier collés, contiennent: 1) Son. n^0^ 67 (anc. n^0^ 1) à Cassio (cf. Gallardo II, 677); 2) Epistola, *sans n^o^,* à D. Juan de Arguijo (le nom biffé); 3) Son. 68 (anc. 2) à 80 (anc. 14); 4) Son. 81—82; 5) Elegia, *sans n^o^, Antes que prive;* 6) Son., *sans n^o^,* Ay cuan loco; 7) Son 83 *Romper procuro,* 84 (Cuenca: *Estas ansias*), 85—86; 8) Son. 87 à D. Diego *de la Cueva* (biffé), 88 à *Don Alonso Maria (Marino?) de la Cueva* (fortement biffé); 89—94.

[2] Le fol. *240* (anc. 220) finit par le renvoi *Acus* (ou est-ce *A cris??*), auquel rien ne correspond, les ff. suivants étant numérotés *249* etc. Cette lacune de 8 ff. a donné lieu à la suivante remarque d'une main moderne (celle de Gallardo, à ce qu'il paraît): „Aqui no falta canzion (!), ni soneto, ni epistola, ni elegia. ¿será yerro del autor al foliar? — 1825. G.“ — Voici le mot de l'énigme: ces 8 ff. se retrouvent dans le second volume, intercalés entre ff. 275 et 276 (v. plus loin), c'est l'épître *A Cristoval de Sayas*, imprimée en 8 ff., le premier desquels porte le n^0^ *241.* On voit donc 1^0^ que ces feuillets ont appartenu au vol. I; 2^0^ ils ont été *intercalés,* dans ce vol. I, seulement avec la nouvelle pagination 241—248; 3^0^ ils n'ont pas la pagination du vol. II.

[3] Il y a une ancienne série n°s 1—14, commençant au fol. 122 (anc. 102).

[4] Probablement ce sont les sonnets n^0^ 36 *Hizo juntar Enzinas el Consejo,* et n^0^ 37 *Para la boda se aprestó Quiteria* qui ont été ajoutés.

[5] Notons que ce feuillet ne contient que le sonnet à Cassio, le verso étant laissé en blanc.

un feuillet signé d'une croix (ou un +) le n⁰ 67 (anc. 1), 68 (anc. 2) etc., jusqu' à 14 corr. en 80; n°s 81—94 n'ont qu'un seul n⁰ (le sonnet 82 b, fol. 118 a, *Ay, cuan loco* se trouve *sans numéro,* mais muni d'un + en tête de la rubrique); ensuite, à la p. 123 b (anc. 103 b), la vieille série continue: 95 (anc. 64) etc., jusqu' à 147 (auc. 116); 148 (anc. 116 *bis*); 149 (anc. 163); 150 (anc. 169), 151 (anc. 170) etc., jusqu'à 170 (anc. 189); 171 (anc. 140), 172 (anc. 141) etc. jusqu' au dernier, n⁰ 264 (anc. 233).

Si maintenant nous comparons les numéros définitifs du ms. avec l'ordre des pièces que Cueva avait adopté dans l'impression de 1582, nous aurons la liste suivante. Il s'agit d'abord des 110 **Sonnets** qui sont communs au ms. et à l'éd. [1]. Je place à gauche du = le numéro du sonnet dans le *ms.*, et à droite du = le numéro du sonnet selon *l'éd.:*

ms. = éd.	ms. = éd.	ms. = éd.
1 = 1 Cuantos	21 = 8 Desde	51 = 20 Cuando en mi
2 = 3 Yo qu'en	23 = 11 Es possible	54 = 21 Forçado
3 = 2 Erresistido	27 = 13 Cual suele	60 = 29 Cansadas
5 = 15 Fue mi Alma	28 = 14 Ojos bellos, suaves	95 = 25 Sin luz navego
6 = 4 Dixome	31 = 16 Desengañado	96 = 27 Pruevo
8 = 5 Llevame	32 = 17 Burlavame	98 = 26 Ligadas
9 = 6 En la guerra	41 = 22 Mis quexas	99 = 28 Don Juan
10 = 7 Menos	42 = 23 No te puedo	100 = 32 El real sobrenombre
11 = 55 Acuerdome	45 = 18 Oy segun es	102 = 30 Lazos
12 = 12 Aunque quiera	46 = 24 Perdida	114 = 33 Señora
15 = 10 Sisypho	47 = 31 De que sirven	115 = 34 Vos sois
16 = 9 La dulce	49 = 19 Delante	125 = 63 Padre Apolo

[1] Gallardo fait erreur quelquefois en signalant les pièces. Ainsi il marque d'une F les suivants sonnets, comme s'ils manquaient à l'éd. de 1582, tandis qu'ils s'y trouvent en effet: *Perdida de llorar* éd. n⁰ 24; *Pruevo tantos remedios* n⁰ 27; *Ligadas hebras con la trença de Oro* n⁰ 26; *En cuanto está encubierto* n⁰ 41; *Seré de vos creydo si os dixére* n⁰ 45; (Gallardo saute par mégarde *Llorad ojos, que vistes unos ojos* éd. n⁰ 94; fol. 215 b du ms.); *Esta trença de Oro, que texida* n⁰ 50; *Cortame un miedo el passar adelante* n⁰ 56 (ms. corr. *a no passar delante*); *Señora, a mi despecho vivo tanto* n⁰ 64; *Alexasse de mi toda esperança* n⁰ 73; *Cuando mas mi dolor os represento* n⁰ 85; *Adonde vais, suspiros mios* n⁰ 86; *El Mar cuando está ayrado i furioso* n⁰ 103. — Deux fois Gallardo a négligé de marquer d'une F un sonnet qui ne se trouve pas dans l'impression, à savoir *Vuestra gloria canté,* fol. 15 du ms.; et *Voyme buscando en vos i no me hallo* fol. 301 b.

ms. = éd.
126 = 68 Amor, quieres
127 = 71 A ti [1]
128 = 72 Betis, quiero
130 = 35 Si el no
133 = 36 Amor, de
134 = 37 Luzes de un
135 = 38 Fuera de dar
138 = 39 Miro
139 = 40 Ira tengo
140 = 41 En cuanto
141 = 42 Presento
143 = 43 Amor me
150 = 46 Cansado de la
155 = 45 Seré de vos
158 = 44 Ojos, de donde
159 = 94 Llorad, ojos
161 = 47 Cubrió
162 = 48 Quiero que
166 = 49 Cuan trocada
167 = 50 Esta trença
169 = 50 Tengo duda
170 = 52 Oras breves
175 = 53 Mueve
177 = 54 Yo me voy
180 = 56 Cortame
181 = 57 No hallo parte
183 = 60 Cuando de la
184 = 61 Las frescas
186 = 58 En varios
187 = 59 Cansado de seguir
190 = 62 Este jubenil
191 = 67 Salgome
194 = 64 Señora, a mi

ms. = éd.
196 = 65 Vais, Señora
197 = 66 Toda la Noche
198 = 79 En esta parte
199 = 73 Alexasse
200 = 69 Suaves ojos
201 = 70 Belleza
202 = 74 Suelo mover
203 = 75 Por testimonio
204 = 76 Por essa
205 = 77 Ningun remedio
208 = 78 De temeroso
209 = 80 Cuando ausente
210 = 81 Muestrame Amor
211 = 82 Tantas mudanças
212 = 83 Si la Lira
224 = 84 De tal suerte
226 = 85 Cuando mas
228 = 86 Adonde vais
231 = 87 No está en partir
232 = 88 Hermosa fuente
233 = 89 Dulces regalos
234 = 90 Despues que la
235 = 91 Vn lustro es ya
236 = 92 Pena no es
237 = 93 A porfia
238 = 95 Tengo miedo
248 = 107 Por adular
249 = 97 En lazos
250 = 96 La luz que
251 = 98 Ya canto
252 = 99 Quien puede
253 = 100 Adonde me
254 = 101 Tal instancia

ms. = éd.
255 = 102 El labrador
256 = 103 El Mar, cuando
257 = 104 Fixada está
260 = 105 De passo en passo
261 = 106 Cantando Orpheo
262 = 108 Cuando ardió
263 = 109 Lleva de gente
264 = 110 N'os canseis.

Canciones:

ms. = éd.
1 = 1 De la vida
2 = 2 Largo tiempo
10 = 3 Sutiles hebras
13[2] = 4 De tu belleza
14 = 5 De miedo
15 = 6 No entiendo
17 = 7 Mostró el benigno
21 = 8 Virgen, que

Elégies:

ms. = éd.
1 = 1 Robó mi alma
2 = 2 No pudo, Amor
7 *bis*[3] = 3 Cuando
9 = 7 En que te ofendo
10 = 4 De la congoxa
12 = 5 Ojos, cuando
14 = 6 O dulze voz
16 = 8 Amor, de tu
17 = 10 De un mal
18 = 11 Ya la oscura
19 *bis*[4] = 12 Apremiame

---

[1] Ed. *A ti, Betis, consagro;* de même la *Table du ms.;* mais dans le ms.: *A ti consagro, Betis,* sur un morceau collé *après* la confection de la table, évidemment.

[2] Par inadvertance, Cueva a donné à cette *cancion* et les suivantes un numéro trop élevé (13 pour 12 etc.).

[3] Il y a une élégie sans numéro au fol. 116 du ms.: *Antes que prive la severa Muerte.*

[4] Au fol. 324 du ms. se trouve une élégie *imprimée,* sans numéro, A la Muerte de Doña Barbara de la Cueva: *Mueve, espiritu sacro de Cyrrheo.*

B. Le ms. Z—133—50 de la Bibl. Colombine.

Le titre de ce second volume est arrangé comme celui du premier volume (dans un frontispice vide, mis de travers et orné d'oiseaux): Segunda [1] | Parte [1] | De las Obras | De | Iuan De la Cueva | Año 1604.

Le dernier feuillet de l'ancien volume est numéroté 331, et au verso de ce feuillet se trouve la table, comprenant 1⁰ Sept églogues, 2⁰ Amores de Marte i Venus *(fol. 60)*, 3⁰ Llanto de Venus *(fol. 85)* 4⁰ Istoria de la Cueva *(fol. 101)*, 5⁰ Viage de Sannio *(fol. 135)*, 6⁰ Exemplar Poetico *(fol. 231)*, 7⁰ De los Inventores de las cosas *(fol. 276)*, 8⁰ La Muracinda, 9⁰ Batalla de Ranas i Ratones (les deux derniers sans indication de fol. et ayant une pagination à part).

Après le titre se lit cette *dedicatoria*, à l'adresse de Claudio, probablement, bien que la place du nom soit laissée en blanc, et que, au lieu de V.M. (ou V.S.), il n'y ait que *V.—;* c'est comme si l'auteur ne s'était pas encore décidé, en écrivant cette dédicace (1604 ou environ), à qui il l'offrirait, ou bien, quel titre il fallait y mettre.

A . . . .

Fuera conocido agravio el que le hiziera a esta segunda parte de mis Obras, si temiendo fastidiar a V. — con tantos versos, inovára en darle otro Protetor que a la primera. pues mediante la merced que V. — le hizo en estimarla: con su acetation a tenido vida, i llegado con felicidad al punto de mi desseo. cual confio que le sucederá a esta segunda de Obras continuadas [2], que de nuevo offresco a V. — el examen dellas, prometiendome su industria de V. — mas propia ayuda, i su benignidad mas facil perdon. (Il n'y a ni date ni signature; a-t-il obtenu du „Visitador“ Claudio l'approbation du vol. I?)

Suit, sur un feuillet signé d'un +, et partant inséré après coup, le suivant sonnet:

Francisco Pacheco, en Loor de Iuan de la Cueva.

En tanto que al Oceano espumoso
lleva, Cueva divino, en su pureza
de tu copioso ingenio la riqueza
el grande Rio, ufano i glorioso:

I en la Selva de Alcides el hermoso
coro entalla i escrive en la corteza
de l'abundosa oliva por grandeza
tu nombre ilustre i verso numeroso;

---

[1] Ces deux lignes imprimées, sur deux morceaux de papier collés. — Au bas de la vignette c.-à-d. à droite, il y a le chiffre imprimé XV. D'autres frontispices ou vignettes du même volume sont numérotés XIII, XX, XIIII, comme si c'étaient des échantillons d'imprimerie.

[2] Notons que trois églogues *(Mi musa exercitada; Al vltimo Ocidente; Adonde vas, Oltacio triste)* et le *Llanto de Venus* étaient déjà dans l'impression de 1582.

Yo, combatido de elementos varios
aqui, codiciare tu gran tesoro,
gloria del Siglo i la nacion temida.

Triumfará tu virtud de sus contrarios.
Yo callaré para mayor decoro,
pues hablando tus obras te dan vida.

1⁰ La première églogue est dédiée a Don Antonio Manrique.[1] Dans l'*argumento* l'auteur dit: „Alcion i Caustino, dos Pastores, cuyos Nombres tienen alegorica sinificacion. el Caustino era amado de una pastora llamada Cynthia. Alcion siendo su amigo se aficionó della," etc. Alcion est peut-être Juan de la Cueva lui-même. La quatrième églogue est dédiée à Don Alvaro de Portugal, conde de Gelves. Le dernier feuillet (59) de la septième églogue a été enlevé; on voit au fol. 58 b le renvoi *A va.*

Suit 2⁰ Los | Amores De | Marte I Venus | A | Don Enrique de la Cueva | 1604. — Fol. 60—84.

3⁰ Llanto De | Venus en la Muerte | De | Adonis | 1604 (Cf. la note 2 à la page précédente). Le premier feuillet porte le double n⁰ 85 et (rayé) 72; les feuillets suivants de cette pièce n'ont pas de numéros.

4⁰ Istoria | De la Cueva | A Doña Ana Tellez | Giron, Marquessa de | Tarifa.

Ce titre est imprimé. Au fol. 101 il y a la suivante dédicace:

Por darle con el patrocinio de V. S. nueva gloria a la ilustre i verdadera sucession de la Cueva i decendencia de los inclitos Duques de Alburquerque la ofresco a V. S. ò por dezir mejor la restituyo, pues ès propia suya. Aunque la umildad del estilo en que va repugna a la alteza del sugeto, V. S. con su clemencia la ampare, con su virtud la favoresca, con su grandeza la defienda, i con su acetacion le dé vida, i eternize con passar por ella la vista. que será el seguro i saludable antidoto contra la mortal de los venenosos Basiliscos que la podrian empecer[2], por la parte que de mi escritura le toca, que por la propia con seguro de su gloria (i de la que de V. S. tiene) menosprecia la crueza del Tiempo, y el rigor de la Invidia. Cual siempre a a hecho desde su milagroso principio, que yo en umildes versos canto, de que no poco temeroso me dexa, conociendo lo que merece la Magestad de tal Istoria, i lo que se le deve dedicar a la grandeza de V. S. mas aqui suple el animo la cortedad del Don entendiendo que ninguno puede satizfazer a quien dotó el Cielo de tantos[3]. En Sevilla 15 de Setiembre de 1604 años.

---

[1] C'est le „general de la Flota" qui revenait d'Amérique en 1577, selon le sonnet n:o 118 (anc. 87). Ce sonnet ne se trouve pas dans l'éd. de 1582.

[2] *Au ms., après ce mot on lit:* con la suya, *biffé.*

[3] *Après ce mot il y a ceci, biffé:* con tantas ecelencias que eceden a las que le fueron dadas a la milagrosa Pandora. *Toute cette dédicace est écrite à la hâte.*

Au fol. suivant (102) il y a un écusson imprimé avec la légende: *Gesta Cano: 1590*[1]. Je crois, mais je n'ose pas l'affirmer, qu'il y a dans l'écusson entre autres choses un monstre ou dragon. Le poème est en deux livres, ff. 102–117 (79 octaves) et 117–134 (93 octaves).

Le premier livre raconte la glorieuse aventure que Don Beltran de la Cueva, premier du nom, avait avec un terrible dragon qui dévorait depuis longtemps les chrétiens:

6. Siendo ocupada la guerrera España
del vando Sarraceno, que oprimida
la tenia despues de la hazaña
de don Rodrigo, por quien fue perdida,
los de Aragon en su miseria estraña,
viendo su gente cassi destruyda,
con las reliquias que le avian quedado
del barbaro furor an acordado:

7. Que un nuevo Rey entr'ellos eligiesse
i assi juntos en este acuerdo todos,
aunque pocos, quisieron qu'el Rey fuesse
de la progenie ilustre de los Godos.
i por que a effeto aquel desseo viniesse,
dando traças, buscando vias, i modos
para acertar, despues que bien lo vieron
a Don Garcia Gimenez eligieron.

Dans les montagnes de Corvera, près de Iaca, il fallait chercher et réunir les chrétiens autour du nouveau roi. Mais c'était là une entreprise difficile. On délibère.

22. Estava entr'ellos un varon famoso
dicho Mosen Beltran, que decendia
de la casa de Francia, i desseoso
que acabasse de todos la porfia.

Mosen Beltran propose qu'un de ses quatre fils, D. Beltran, fera seul une expédition:

31. Esto solo[2] nos trae de Francia en España,
i assi a nosotros justamente obliga
a conseguir tan celebre hazaña,
pues suave es por Dios cualquier fatiga.
vos, Don Beltran, siguiendo esta montaña
nuestra justa demanda se consiga
por vos, pues vos soys solo el señalado
para cumplir lo qu'es del Rey mandado.

Le jeune D. Beltran, l'aîné des quatre frères, après avoir obtenu la permission du roi, se rend seul, sur son destrier, la lance à la main, dans les montagnes; il ne trouve point de chrétiens, mais bien un formidable dragon qui les a dévorés pendant longtemps. Ce dragon avait pour repaire une grotte *(cueva)* d'où sortait un bruyant ruisseau qui, plus bas, arrosait un bean pré:

---

[1] Probablement le même que celui en tête de sa *Conqvista* (impr. 1603).

[2] „Ensalsar la Santa Fe Christiana con justa estirpacion de la Pagana".

56. Conbidava el lugar a detenerse,
i el olor regalado de los flores,
adonde el raro Amomo podia verse,
el Nardo, i Cassia dando sus olores,
la flor del que no pudo defenderse
de si, i por si se ardió en vivos amores,
i la del hijo de Hesione fuerte
que a si mismo se dió la cruda muerte.

57. El blanco Lirio, i colorada rosa
aqui se via, i el suave Acantho,
i la immortal Ambrosia, i la olorosa
Myrrha, i la flor que a Phebo puso en llanto;
cuya muerte sobervia i rigurosa
Zephyro le causó, por ver que tanto
prevalecia en el amor de Apolo,
i qu'el no era el que le amava solo.

58. Ivan pintando el deleytoso exido
el roxo jalde, i Alhaylí galano,
las violas que alegran el sentido,
i el jasmin oloroso, i soberano.
de todo esto gozava enbevecido
Don Beltran, mas siguiendo el fresco llano
la Cueva descubrió, i en el momento
tuvo la rienda, para verla atento.

De cette „horrible Cueva“ jaillissait bruyamment la source du ruisseau. Le dragon était endormi, et sans se laisser effrayer par l'aspect du monstre, Don Beltran s'engage dans un combat terrible d'où, après bien des vicissitudes, il sort vainqueur (69). Don Beltran entre dans la grotte, qu'il trouve jonchée de crânes. Le premier livre du poème finit avec l'apparition d'une néréide.

Dans le second livre cette nymphe révèle à Don Beltran, les destinées futures de sa race, en chantant d'une voix prophétique:

no en boz qu'el Tiempo, Invidia, olvido o llama
consumir puedan, mas en claro acento
inspirado del Cielo, en Phebeo aliento (II, 2).

Les rois d'Arragon, lui dit-elle, que grâce à ta prouesse Don Garcia aura pour successeurs, seront toujours les protecteurs de ta race. Un *Don Matias de la Cueva* quittera Arragon pour le royaume de Castille, le sol ibérique pour le sol hespérique; tu pourras être fier de ce descendant, qui prendra sa résidence à Ubeda; son fils héritera dignement de son nom guerrier; un *Don Beltran,* second fils du vicomte de Huelma, vaillant défenseur de la Foi, sera duc d'Alburquerque „por linea verdadera“ et maître de Santiago (II, 15); il aura cinq fils et deux filles: *Don Francisco Fernandez de la Cueva; D. Antonio; D. Iñigo; D. Cristoval; D. Pedro,* „en cuya artificiosa Lira, cuanto en Minerva i Phebo cabe, se hallará con ecelencias tales que ecederá los limites mortales;“ les deux filles, *Doña Brianda* et *Da Mayor* seront placées sur deux trônes (20). *D. Jil de la Cueva; Diego Fernandez* et ses deux fils, *Juan Sanchez* et *Diego Fernandez; D. Gil; D. Diego de la Cueva,* vicomte de Huelma, avec ses trois fils, *D. Juan, D. Gutierre, D. Beltran,* et trois filles, *Da Leonor, Da Francisca, Da Maria;* puis *D. Luis,* fils de Juan, lequel héritera du comté de Huelma et de la seigneurie de Solera, et à qui sera confiée la forteresse de Bedmar (26); ce jeune D. Luys ne triomphera qu'à peine d'une ligue formée par des envieux, et il

portera au visage une large cicatrice (28). Son fils aîné, *D. Juan,* vaincra devant Valencia, où il aura été envoyé par son empereur, mais déjà vainqueur il sera tué par une flèche (30); *D. Diego*, second fils de D. Luis, lui succédera, et sera tué par les Français en défense de Charles-Quint; son successeur *D. Francisco*, troisième fils de D. Luys, sera commandeur général dans la même guerre et sera tué en terre ennemie (32); *D. Manuel,* quatrième fils de D. Luys, trouvera sa fin en Afrique, et ainsi le cinquième frère, *D. Alonso,* aura enfin la succession. Pour ses insignes services rendus en France, en Italie, en Allemagne, il sera comblé de faveurs par Charles-Quint (36). Par le fils de D. Francisco (voy. plus haut), *D. Beltran,* la succession sera glorieusement continuée; viendront ensuite un *D. Pedro,* un *D. Juan*, un *D. Benito*, un *D. Cristoval* (41). *D. Alonso de la Cueva* se fera connaître à Tunez, à Oran, à Naples; son fils *D. Luis de la Cueva i Benavides* sera le serviteur du grand Philippe et comparable à Bérose et à Euclide. Les fils de ce D. Luis, un *D. Alonso,* un *D. Juan de Mendoça* mériteraient bien une ample narration. Mais

45. Los ojos buelve a contemplar aora
otra escuadra de Iovenes divinos,
que hará su potencia vencedora
ser de tu sangre sucessores dinos,
avrá un Don Iayme, que de sangre Mora
bañará Sierras, valles i Caminos,
un Don Matias, Don Pedro, Don Vicente,
vando divino de imbensible gente.

46. Para mas gloria, i alabança tuya,
i testimonio de la verdad mia,
que no podrá faltar aunque mas huya
el Tiempo, en su inconstante i larga via;
uno Hispalis da por suerte suya,
de quien Apolo cantará i Thalia [:]
que será de tu sangre heroyca prueva [1],
el Dotor Martin Lopez de la Cueva.

47. Dos hijos, i seys hijas soberanas
desto procederán, cuya memoria
referiré, con la de cuatro ermanas
que harán dignas d'esplendor tu istoria.
advierte, que si en esto no son vanas
las esperanças de tu insigne gloria,
destes, i de sus claros sucessores
promete el cielo inclitos loores. [2]

48. *Doña Beatriz* será la hija primera,
a quien concede el generoso cielo
mas gloria que ventura, porqu'espera
del Nupcial yugo afan, i desconsuelo.
no le hará mover la suerte fiera
del Cristiano valor i Santo Zelo,
sufriendo del esposo la inclemencia
con oracion perpetua, i penetencia.

49. Tendrá una sola hija, cuyo Nombre
será *Doña Ana Infante de la Cueva,*
que de tu onor será i alto renombre
i de tu immortal fama ecelsa prueva.
esta ocasion no pide que la nombre,
por no cortar el hilo que se lleva
en mi revelacion, qu'este sugeto
cantar mas largo a otra ocasion prometo. [3]

50. Segunda hija del que ya é nombrado
cuya alabança en cuanto umana suerte
puede ser repartido i desseado

[1] *C'ést ainsi que le poète désigne son père; les vers précédents de cette strophe ont évidemment trait au poète lui-même, notre Juan.* [2] *Ms.* l'ores.

[3] *Ici le poète s'identifie avec la nymphe.* — Je voudrais identifier cette Da Ana avec la Ana Tellez Giron à laquelle Cueva a dédié cette pièce; cf. cep. la str. 56.

que onrrarte pueda, i mas ennoblecerte,
Doña Ana es *de la Cueva,* a quien el Hado
amenaza con triste i presta muerte
en su primera edad, por quien derrama
mil loores [1] el cielo que la llama.

51. *Doña Isabel,* a quien con larga mano
hará felice el cielo generoso
de cuanto puede en este velo umano
posseer un espiritu glorioso;
Béthis será por su alabança ufano,
i en medio de su curso presuroso
sacará la cabeça, repitiendo:
„Doña Isabel mi onor va ennobleciendo.“

52. A *Doña Nicolasia* te revelo
una en el Nombre, i en virtudes una,
a quien será el generoso cielo
largo en bondad, i corto en la fortuna.
onrra será del Sevillano suelo,
del Mundo exemplo, i de piedad coluna,
por quien espera tu renombre ilustre
vivo esplendor, divino i mayor lustre.

53. *Rodeada la frente estudiosa*
del arbol que amó Phebo en cuerpo umano,
tracendiendo la cumbre gloriosa
del retor del colegio soberano;
qu'en dota Musa, i Lira artificiosa
que a ti, i al Siglo, i Bétis hará ufano,
será Iuan de la Cueva, qu'esta Istoria
cantará, i de un santo Rey la gloria.

54. Vna Cristiana Porcia, una constante
Artemisia, verás en la ecelente
Doña Francisca, que podrá ir delante
de tu mas clara i mas loable gente.
esta mientras durare el cielo errante
en su curso, i su luz nos diere Oriente,
celebrada será entre las famosas
de todas cuantas partes ay gloriosas.

55. El generoso cielo que te ama,
i promete tan claros sucessores,
que a tu sucesion den immortal fama,
cual la dará la Fama a sus loores [1],
un *Claudio de la Cueva,* a quien la rama
(que eligió Apolo, i fue d'Emperadores
ornato) está aguardando, qu'el impero
tendrá en punir la cisma de Luthero.

56. La ultima Deydad de las que canto
que de tu onor será evidente prueva,
de Apolo amada, i de su coro santo,
por raro ingenio, i ecelencia nueva
Doña Juana a de ser, por quien levanto
la boz en alabança de la Cueva,
i por quien vivirá la immortal gloria
de los que eternos a de hazer tu Istoria [2].

57. Las cuatro ermanas que promete el cielo
al Dotor Martin Lopez de la Cueva,
que serán gloria del Hesperio suelo,
i de mi profesia i tu onor la prueva:
a *Doña Catalina* te revelo
en quien mas de lo dicho se comprueva,
de quien procederán varones tales
que dudo que los tenga el mundo iguales.

58. Tendrá dos hijos, que [3] de Polo a Polo
será su immortal gloria celebrada,
el uno ecederá en su arte 'Apolo
i al Dios a quien Arcadia es consagrada.
será estimado, i a su acuerdo solo
la salud de un gran principe entregada:
Andres Çamudio se dirá *de Alfaro,*
exemplo al mundo milagroso i raro.

---

[1] *Ms.* l'ores. [2] A-t-il songé d'abord à dédier la *Istoria* à cette Juana?
[3] que . . . su = *dont, cf. 63,3 et souvent.*

59. Deste procederá un hijo ecelente,
que anhele al padre, i aventage al mundo,
cuya heroyca virtud resplandeciente,
i claro ingenio no tendrá Segundo.
mil titulos onrrosos dinamente
merecerá por su valor profundo
Don Francisco, i la insignia religiosa
de Calatrava, ilustre, i gloriosa.

60. Del insigne dotor el claro ermano
será *Diego de Alfaro,* a quien espera
el siglo por un premio soberano,
i onor de nuestra Betica ribera,
en las Leyes será un Solon Cristiano,
a quien la Parcha inexorable i fiera,
estando en una Presidencia eleto,
a executar vendrá el fatal decreto.

61. Será de un gran Monarca el hijo [1] caro
(a quien el tio le será propicio)
dandole por su ingenio i valor raro
un alto insigne i poderoso officio.
en el hará qu'el Nombre sea de Alfaro
loable, i a su Rey legal servicio,
i contra el fiero ingles en Marcial puesto
Don Francisco de Alfaro será opuesto.

62. Tras Doña Catalina de la Cueva
será *Doña Maria* segunda ermana,
qu'en belleza será ecelente prueva
de la Naturaleza soberana;
tras su alabança el animo me lleva,
porque demanda mas que suerte umana,
dígalo el cielo, i el su gloria alabe,
como quien tanto de sus partes sabe.

63. La constante virtud, la insigne gloria
de la Romana Porcia, i la ecelente
Griega que al Tiempo ecede su memoria
sin que pueda faltar, eternamente,
Doña Ana es *de la Cueva* cuya Istoria
las de la Edad passada, i la presente
onrará, i a su Betica ribera
de dar divina sucession espera.

64. Cinco hijos varones, cinco Signos
celestes, que serán luzes del cielo,
de ingenios, i d'espiritus divinos
en todo aquello que govierna el suelo;
dellos contra Arrianos i Calvinos
se opondrán, con divino i santo zelo,
dellos serán en las legales Leyes
defensa de los reynos i los Reyes.

65. Contra el rebelde Apostata que huye
la verdadera ley, qu'el verdadero
legislador dió al mundo, que destruye
la Cisma i pertinacia de Luthero.
calificando el ciego error, arguye
Lucian de Negron, de quien espero
un puesto insigne, que será en el Mundo
el que no tiene fuera del Segundo.

66. Vn *fray Ambrosio* seguirá al divino
Calificante, cuya boz divina,
imitando a Bernardo i Augustino,
predicará la celestial dotrina.
mas dispensa en su vida el cruel Destino,
que la vida de largos Siglos dina
en su primero Edad robe la Muerte,
privando al mundo de tan alta suerte.

67. Vn *Iulio,* igual al Dictador Romano,
que a la Hesperia dará glorioso Nombre,
s'espera en tu linage soberano,
que *de Negron* avrá ilustre renombre,
un legal Salodeto, un claro Vlpiano
será en ingenio, i no de mortal ombre.
ó Tiempo corre, al sacro Bétis dale
el Iulio, por quien mas qu'el Tibre vale!

---

[1] *C.-à-d. le Francisco qui va être mentionné; „l'oncle" serait donc le docteur Andres Çamudio de Alfaro, médecin de Philippe II.*

68. De yedra entr'ambas sienes rodeadas,
de Dice, Thémis, i de Astrea criado
un Ioven d'ecelencias adoradas
a los tuyos dará el divino Hado.
del mundo dexará las vias arradas,
i al Dominico yugo el Deificado
cuello dará *Hieronimo,* i al cielo,
la boz, cual otro Pablo, al mortal suelo.

69. El que aspira en valor a lo mas alto,
i a la terrestre machina desprecia
Camilo es *de Negron,* por quien exalto
á Hispalis, qu'el claro nombre precia.
jamas será el constante pecho falto
de todo aquello que a ilustrado a Grecia.
de tal suerte, qu'en leyes, i preceptos,
puede ser puesto con los mas perfetos.

70. De quien puedo dezir, i a quien se deve
toda alabança, i toda gloria umana,
quien mi divino espiritu commueve
a cantar en voz alta i soberana,
es *Doña Elvira,* a quien la vida breve
amenaza, i será la cuarta ermana
que al Dotor Martin Lopez de la Cueva
promete el Cielo que la Edad renueva.

71. Pudiera destos larga cuenta darte,
que libres hará el cielo del Olvido,
que su alabança fuera a ti a ensalçarte,
i su gloria hazerte esclarescido.
mas del Phebeo furor alguna parte
siento afloxar, i siento descaecido
mi animo en pensar satisfazerte
de cosas que se niegan a mi suerte.

72. I por que quedes con razon ufano
de los que esperan de tu ilustre tronco:
en cuya gloria el Cisne Mantuano
se apurará, i será el de Smyrna ronco,
i del qu'el Nombre eternizó Romano
el dulce estilo corto será i bronco,
i de Mercurio poca la eloquencia,
si a de cantar tu clara decendencia.

73. Hasta llegar 'aquesta casa, tengo
facultad de dezirte solamente
en esta Prophesia, que tan luengo
Tiempo é guardado en mí ascondidamente,
que la Deidad de quien mandada vengo
me advertió qu'en llegando al ecelente
i divino Dotor, cessasse el canto
profetico, i del cante Apolo Santo.

Ayant ainsi terminé son chant, l'aimable nymphe disparaît dans le *seno cristalino;* Don Beltran, dont le premier impulse était de se plonger dans l'eau après elle, se contente de lui adresser une plainte de ce qu'elle ne lui a pas expliqué le mystère de l'héroïque épreuve qu'il a subie. Cependant son roi, à la tête de l'armée des chrétiens, arrive devant la grotte. Le roi a été averti par un bonhomme qui du haut de la montagne avait été témoin de la lutte, et il craint de le trouver tué. Don Beltran raconte son aventure, et montre le cadavre du dragon. On applaudit, et le roi ordonne que dorénavant Don Beltran portera dans son écusson le souvenir de cette lutte incomparable:

90. La mano, que sangrienta le a quedado
al Rey, las llagas siendo del tocadas,
sobre el sayo amarillo a señalado
dos vandas roxas, que dexó estampadas,
i dizele: „Estas, i un Dragon echado
junta a una Cueva, os son por armas dadas,
i *Don Beltran* os llamen *de la Cueva,*
pues assi vuestro hecho se renueva."

Sur ce, le roi et son armée se mettent en marche contre les païens pour délivrer l'Espagne. Et encore aujourd'hui les ducs d'Alburquerque portent le blason qu'ils ont hérité de Don Beltran (93).

5⁰ Vient ensuite, dans un frontispice imprimé, le titre suivant: Viage De | Sannio. | A | Don Fer|nando Enri|quez de Ribera | Marques de | Tarifa | &c. (sic) — Le prologue est daté Séville, 16 juin 1585.

Le poème occupe les ff. 135—230; en général les feuillets montrent une ancienne pagination: depuis 135 (anc. 121) á 177 (anc. 163) la différence est de 14; ensuite, probablement par un simple lapsus, les ff. 178 etc. (anc. 134, au lieu de 164) jusqu'à 227 (anc. 183 au lieu de 213) la différence et de 44; les ff. 228 et 229 (str. V, 86,5—96,5) ont des nᵒˢ simples, et le dernier est numéroté 230 *(anc. 184),* ce qui donne à croire que deux feuillets ont été insérés ici [1].

6⁰ Suit, ce titre imprimé: Exemplar | Poetico | De Juan de la Cueva | al | Ecelentissimo señor | Don Fernando Enriquez de Ribera | Duque de Alcala, Marques de Ta|rifa, Conde de los Molares, Ade|lantado i Notario mayor del Anda|luzia. Señor de la casa de | Ribera, &c. | En Sevilla. Año de 1606. (= Le titre imprimé du ms. d'Osune).

Cette pièce, une de plus intéressantes que nous a laissées Cueva, soulève plus d'une question. On sait que l'*Exemplar* a été imprimé par Sedano, dans son Parnaso Español (VIII, 1—68, Madrid 1774) [2] et comme l'éditeur rend compte des œuvres inédites de Cueva d'après le ms. du comte *del Aguila,* c.-à-d. d'après ce même ms. de la Colombine qui est l'objet de la présente notice, on serait amené à croire que Sedano a utilisé ce ms. (le colombin) en publiant le poème. Mais à l'*indice* placé à la fin du volume, Sedano dit avoir suivi „un codice en 4⁰ excelente-

---

[1] Le fol. 151 est signé *G,* le fol. 176 *H;* le *I* vient déjà au fol. 197 (on s'attendrait à 201), et le *K,* au fol. 228 (non 226). Les lettres sont évidemment plus anciennes que la pagination. Cueva a-t-il amoindri le cahier *I* et augmenté le cahier *K* en copiant?

[2] Sedano fait précéder ce texte d'un beau portrait de Juan de la Cueva (gravé par Carmona), d'après l'original, probablement de Pacheco, qui appartenait en 1778 au comte *del Aguila* à Séville (voy. Sedano, *Parn.* IX, vii; cf. Gallardo II, 642). Dans le même vol. Sedano a publié la *cancion Sutiles hebras* et l'élégie *No pudo Amor gran tiempo sugetarme.* — Dans le vol. IV il y a une églogue *Mi musa,* et une *cancion Largo tiempo vivi;* dans le vol. IX, 259 les *Cuatro libros de los inventores de las cosas.*

mente conservado que comprende 50 paginas (= feuillets), escrito todo y firmado por nuestro autor año de 1605(?), aunque la portada está impresa en Sevilla año de 1606;“ un peu plus loin (VIII,vi) il dit: „El presente codice paraba en poder de Don Benito Martinez Gomez Gayoso; . . . . otro egemplar de esta obra y en todo identico con el presente existe en el segundo de los dos volumenes de las obras de nuestro Cueba que posee el Conde *del Aguila.*“ Evidemment la belle copie de Don Benito peut être autographe elle aussi, mais je ne m'explique pas comment elle aurait été exécutée avant 1606, date du brouillon de la Colombine (Cf. ci-dessous, p. xxxi.)

Mais il y a plus. Selon la notice du ms. d'*Osune* que je dois à l'obligeance de M. Paz y Mélia, conservateur de la Biblioteca Nacional à Madrid, où se trouvent maintenant les mss. du duc d'Osune (j'ai déjà cité cette notice ci-dessus p. iv), il paraît exister encore un troisième ms. autographe de l'*Exemplar Poetico.* Du moins le fac-similé de la signature de Juan de la Cueva que j'ai reçu de Madrid ressemble tout à fait à celui de la Colombine.

Voici encore un fait qu'il faut signaler. J'ai découvert (cf. ci-dessus p. xvii, note 2) que les 8 ff. imprimés (Epistola a Cristoval de Sayas) qui se trouvent aujourd'hui, et probablement depuis 1607—1609, intercalés entre les ff. 275—276 du Vol. II du ms. de Séville (entre l'*Exemplar Poetico* et les *Inventores de las cosas*), ont appartenu une fois au vol. I, où manquent précisément les ff. 241—248 de la pagination „nouvelle“ et définitive du vol. I. Or, peut-on admettre que les mss. d'Osune aient fait partie (vers 1607—1609?) d'une copie exécutée par Cueva lui-même, en y intercalant, tout comme au ms. de Séville (celui-là indubitablement autographe), les huit feuillets imprimés entre l'*Exemplar* et les *Ynventores*? Oui, il faut bien l'admettre; car il serait encore plus extraordinaire que l'intercalation de huit feuillets *imprimés séparément* eût été opérée par un autre que Cueva[1].

Pour faciliter l'identification, je donne ici d'après le ms. de Séville le prologue, plaçant en note les variantes essentielles fournies par l'édition de Sedano, c.-à-d. le ms. de Don Benito Gayoso, qui peut-être n'est pas

[1] L'épître est composée et adressée à Cristoval de Sayas de Alfaro dès le 14 février 1585, cinq mois avant la dédication du *Sannio* au marquis de Tarifa.

autre que le „codice en limpio“ mentionné par Gallardo (II, 719). Quant au ms. de Grenade cité par Ticknor (cf. ci-dessus p. v) je *suppose* que ce ms. est un copie (relativement moderne?) faite sur le ms. de la Colombine. Voici le prologue de l'*Exemplar*, selon ce dernier ms.:

Aviendo sido preguntado al Filosofo Epicteto, cual Republica viviera con mas seguridad? i mejor govierno? respondió; aquella[1] donde se conoce la Virtud, i se destierra la Invidia. si no temiera (Ecelentissimo Señor) ser culpado por demasiadamente licencioso, dixera; aver sido la repuesta de aquel discreto Filosofo simbolo de la repuesta de la calamidad de nuestro tiempo, cassi arruinado por no premiar la Virtud, ni lançar de los animos la dañosa Invidia: de donde nace la ciega confusion que ay en dar a la calidad de las cosas el lugar conveniente, i devido. Esta mal acomodada *(fol. 231 b)* distincion, me haze que advierta con particular cuydado en la presente ocasion, donde con tanto temor, i debilidad voy moviendo el passo por un camino tan nuevo, i tan lleno de dificultades cual el que sigo (en el sugeto de la presente obra) procurando quien desterrando la Invidia favorezca la Virtud: i hallo en medio del a V. E. cual a otro Hercules, haziendo elecion della[2], i premiandola, no con el Laurel caduco de Apolo, mas con el de sus propias i esclarecidas Virtudes de V.E.[3] con que la propia Virtud se onora, i deifica, i hallo junto en un sugeto todo lo qu'el sabio Epicteto predixo para la seguridad i buen govierno de una Republica. i pues a esta dinó el cielo en[4] dalle a V. E. por su Protector, bien devo dezechar[5] el temor i ofrecelle la umildad de este Don, rico con los despojos de la Virtud que en el se trata, en que devidamente meresco justa reprehencion, *(fol. 232)* pues para tan gran sugeto como es tratar precetos de Poesia, otro de mayor suficiencia que el mio era conveniente. aunque es verdad que nunca fue[6] animo querer parecer Maestro, pues conosco de mi que siempre seré, i devo ser dicipulo. Esto muestra bien el Titulo i division de la Obra por Epistolas, i no con nombre de Arte, cual quiere Iacobo Pontano que se diga la de Oracio Epistola ad Pisonem (sic), i no Arte Poetica[7]. De modo que huyendo de semejante obgecion va con el umilde Titulo de Epistola, por ser la mayor parte della narrativa, a bueltas[8] de las narraciones[9] particularizando cosas tan varias, i algunas con tanta novedad que no de todos son alcançadas, principalmente de aquellos que carecen del conocimiento dellas. i no vistas jamas en nuestro Vulgar, ni en otro Idioma escritas con el rigor que van aqui, sugetas a la fuerça del *(fol. 232 b)* dificil Consonante, i dichas con tanta soltura, i facilidad, que hazen poca o ninguna diferencia a[10] la corriente Prosa. V. E. con aquella grandeza de animo, i

[1] *Sedano:* que aquella [2] *Sed.* de ella [3] *Sed. omet* de V. E. [4] *Sed.* el
[5] Ce mot est souligné au ms. [6] *Sed. ajoute* mi
[7] *Sed. omet* Ep. ad. Pis. i no A. P. [8] *Sed.* vuelta
[9] *Sed.* Naciones(!) [10] *Sed.* de

benignidad con que siempre favorece la Virtud, i onra las letras, ampar'esse umilde trabajo, para que del mucho que me cuesta resuelte por premio el aver servido con el a V. E. a quien Nuestro señor guarde largos i felices años con entera salud &c. en Sevilla 30 de Noviembre de 1606.

Umil [1] servidor de V. E.
Juan de la Cueva.

Les corrections faites par Cueva dans le ms. de l'*Exemplar* sont assez nombreuses, et Gallardo a raison quand il suppose (II, 719) que c'est un brouillon [2]. Aussi on ne devra pas le rééditer avant de comparer les manuscrits. L'édition de Sedano est déjà rare et elle n'est pas exacte.

7⁰ Suit, dans le ms. de la Colombine, A Cristoval De | Sayas de Alfaro, a quien en una Aca|demia annotaron un Soneto, | i hizieron una inventiva *(sic)* contra la Poesia. | Epistola. | *Olla guisada al Sol dixo un Sofista* | *qu'era la Poesia* etc.

Pourquoi a-t-il inséré ces huit feuillets (imprimés) d'abord (1603?) dans son premier volume, puis (1607?) dans le second? C'est que cette épître est en effet mieux placée avec *Sannio* et les trois épîtres *préceptistes* qui constituent l'*Exemplar,* que parmi les œuvres du premier volume, lesquelles il désigne lui-même dans la dedicatoria comme *sueltas.* Notons que cette épître ne figure pas dans la table du second volume (Cf. ci-dessus p. xx).

8⁰ La dernière œuvre qui continue la pagination de ce volume est: (276—331) [3] Los cuatro Libros | De Iuan de la Cueva | De los inventores de la cosas. | Dirigidos | A Doña Geronima Maria | De Guzman. — 55 ff.

Dédicace (fol. 276): Si uviera satizfecho mi desseo en acertar a servir a V. M. con la Obra; assi como con la puntualidad en cumplir su mandamiento: haziendo estimacion de mi suerte la juzgára por mas que umana en la felicidad; i ossára levantar el animo a mayores cosas: sin que la graveza del temor le hiziera repugnançia para abatir las Alas, i mas en la presente Obra donde con tan corta noticia é recogido essa

[1] *Sed.* umilde

[2] En tête de la Epistola II de l'*Exemplar* on lit la date *lunes 7 de agosto* (1606?) en tête de la Epistola III: *Viernes 8 de setiembre 1606;* à la fin *miercoles* 23 *(sic, corr. 24) de Noviembre 1606;* le prologue est daté: En Sevilla 30 de Noviembre de 1606.

[3] Le feuillet 324 manque. — Sedano a imprimé ce poème dans le *Parnaso* IX (Madrid 1778), et il a utilisé ce même ms. colombin (alors dans la bibliothèque du comte *del Aguila,* à Séville). Le „codice“ de D. Benito ne le contenait donc pas? cf. p. XXIX.

Istoria de los Inventores de las cosas (cual de V. M. me fue mandado) i puesto en estilo, i orden diferente del que tuvieron en su principio, i siguieron sus primeros Autores, por parecerme mas facil i conveniente para la inteligencia de la lecion: procurando adornalla con alguna mas claridad de la que hallava, supliendo con ella algunos yerros que a culpa de la antiguedad i de las Impresiones *(fol. 277)* é hallado, que no ha sido lo menos essencial, ni de menor trabajo, pues me obligava a cada passo cotejar los Autores Latinos i Italianos, a quien é seguido, i de donde Polidoro Vergilio trasladó la mayor parte de su obra, aunque le faltan muchas cosas que se hallarán en esta, recogidas de varios lugares, i enmendadas por las Istorias, i Dicionarios, muchos lugares confusos, Nombres corrutos, defetuosos, indeterminados, assi en los Nombres como en la aplicacion de las cosas inventadas, atribuyendo las que eran de unos a otros, mudando vozes, etymologias, i letras en los nombres propios i apelativos, dandoles diferentes patrias i principios que tuvieron, de suerte que iva la verdad tan ofuscada i confusa, que no fuera possible aprovecharse della; o para escrevir Istoria o para citar persona que pudiera dar verdadero testimonio de algo. De todo esto los curiosos i los mas inteligentes deven estar muy agradecidos a V. M. pues por su causa será el conocimiento i communicacion desta obra, con que se califica su estimacion, que es el premio con que yo quedo muy premiado, i ella bien galardonada. &c. *(sic)* Desta Ciudad de Cuenca i de Mayo. 9. del Año de nuestra salud de 1607.

Beso las manos de V. M.
su servidor
Juan de la Cueva.

Le livre II *(fol. 295 b)* commence ainsi:

De nuevo toca el resonante Plectro
la Betica Deydad que lo govierna
aspirando la boz, que blandamente
consuena entre los riscos levantados
qu'en medio tienen la Ciudad de Cuenca
i forman de sus umidos assientos
los margenes de Xucar i de Guecar,
donde renuevo en vuestro nombre el canto
qu'en perdurable gloria tendrá vida.

Plus loin se trouve un passage qui a pour nous un intérêt actuel:

En Roma dió principio a juntar Libros
Asinio Polion, Romano ilustre,
como en Sevilla el noble cavallero
Don Fernando Colon hizo lo propio
i juntó un grande numero de Libros

que de veynte mil cuerpos se adelanta,
en todas facultades, procurados
por su propia persona en todo el Mundo.
los dió a la santa Iglesia donde oy viven.
(fol. 304).

Je me permets de relever ici un passage encore qui touche Séville (*fol. 329,* liv. IV):

L'antiguedad Romana fue inventora
de sacar en sus fiestas varias formas
de figuras horribles i espantables
qu'entre nosotros an quedado algunas,
cual en el Dia santissimo del Corpus
en Sevilla se ven los monstruosos
Gigantes, de grandeza tan enorme
que sobrepujan los[1] sublimes techos.
Tuvo de los Etruscos su principio
la pintada i risueña Mojarrilla,
a imitacion de los saltantes Salios,
discurrir sin sossiego a varias partes.
La bestia d'estrañeza tan diforme
que Manduce nombraron los Romanos
i nosotros llamamos la Tarasca,
de officiales noturnos governada,
esto a restado de la edad antigua
que vive i se conoce entre nosotros.

A la fin du IVe livre *(fol. 331)* il y a cette date: En Cuenca jueves catorze *(sic)* de Abril del Año de 1608[2]. Selon les considérations que nous venons de faire (ci-dessus p. xxix), la copie de l'*Exemplar* et de *Los Ynventores* (avec l'épître imprimée intercalée entre les deux) qui se trouve dans la collection d'Osune, est probablement une copie postérieure, exécutée par l'auteur lui-même (1607—1609?).

Suit 9⁰ La Muracinda, 35 ff. à part, un ou deux feuillets faisant défaut à la fin. Début:

La horrible empresa, el espantable effecto
de la sangrienta Alecto administrado
canto, de los dos Vandos encontrados,
el uno de los Gatos infieles
i el otro de los Perros animosos
i leales, i como fueron muertos
i vengados los Gatos de su offensa
de aver muerto a la gata Muraçinda.
O Musa, a quien le toca este cuydado,
no te desdeñes del sugeto umilde,
pues ya cantó de Ranas i Ratones
el Smyrneo Poeta, i la sagrada
Lira de Mantua en numeros divinos
nos dexó la memoria de un Moxquito.

---

[1] *Sedano IX, 336 imprime* dos

[2] Comment expliquer cette date? Le quatorze avril 1608 n'était pas un jeudi, mais bien le vingt-quatre. Cueva aura-t-il écrit d'abord „*24* de Abril", ensuite lu *14,* et écrit en copiant: 'catorze' ?Ou a-t-il suivi à Cuenca l'ancien calendrier aboli en 1552? — Le ms. d'Osune contient *55 ff. numérotés,* et six non numérotés. Comme il a aussi „jueves catorze", il me paraît indubitable que cette pièce est aussi copiée, par Cueva, sur le ms. colombin.

10⁰ La dernière pièce du ms. Z—133—50 de la Colombine est un fragment. Je ne saurais dire s'il existe de cette pièce et de la précédente d'autres copies. Toutes les deux ont été ajoutées après le 24 avril 1608, où Cueva termina, à Cuenca, la copie des *Inventores*. Titre: Batalla de Ranas i Ratones. Compuesta por el poeta Homero, traduzida de Latin en Romance por Iuan de la Cueva.

Chapitre II.

Naissance et famille de Juan de la Cueva.

En quittant Séville, au mois de juin 1886, après avoir copié dans la vénérable *Colombina* une grande partie des deux volumes dont je viens de rendre compte, j'avais la conviction d'avoir trouvé, à l'archive de l'église de S. Ildefonso, une date que j'avais cherchée envain chez les biographes de Cueva, celle de sa naissance. Tous étaient d'accord qu'il a dû naître environ 1550, et dans le *Guia oficial* de Séville pour 1886 il y avait une indication positive qui dirigeait mes pas. En parlant de la paroisse de S. Ildefonso, l'éditeur du Guide dit: „Aqui, en la calle *de los Mulatos* n⁰ 4, vivia muchos años Juan de la Cueva". Le résultat de ma visite chez le curé de cette paroisse, qui se trouvait logé précisément *Mulatos n⁰ 4* tout près l'église de S. Ildefonso, fut le suivant document que je dois à l'obligeance de M. le curé; c'est un extrait fidèle du *libro de bautismos,* IV, fol. 42:

„En miercoles 6istimo [1] dia del mes Noviembre de mill i quinientos i cincuenta i dos años. Babtizé yo melchior llanes cura de esta eglesia de sant illefonso á juan hijo de antonio de la cueva i de su ligitima mujer catalina nuñez. fueron sus padrinos cornelis anceman flamingo, i francisco de farias alguacil de los Veinte, i francisco de qujentanilla mercader, i gaspar rodrigue platero, vecinos desta collacion.

Melchior de Llanes."

[1] Il faut lire sans doute *16:mo* (6 i decimo?); le 16 nov. 1552 était en effet un mercredi en Espagne.

Cette date, milieu de novembre 1552, ne laissait rien à désirer. Ma première besogne fut de dresser, avec ce point de départ, une chronologie de la vie du poète jusqu'à l'année 1609, où il a terminé (à Cuenca?) une copie de son *Exemplar Poetico,* chronologie qui m'a paru assez vraisemblable. Ce n'est que plus tard, en examinant à loisir la *Istoria de la Cueva,* que j'ai reconnu à mon grand étonnement que le document si bien accrédité qu'on vient de lire n'était sans doute pas celui qu'il me fallait: Juan de la Cueva, le poète, ne naquit probablement *pas* en 1552 et n'avait point pour père *Antonio* de la Cueva, mais bien le docteur *Martin Lopez* de la Cueva. C'est ce qu'il n'est plus permis de révoquer en doute après avoir lu la dernière partie du poème généalogique (voy. ci-dessus p. XXIV), où notre auteur nous éclaircit avec tant de complaisance sur ses relations de famille.

S'il est difficile de trouver un poète plus affamé d'un beau renom auprès de la postérité, il est difficile aussi de citer un meilleur exemple de l'oubli des hommes. Probablement le poète sévillan eût tiré quelque vanité du fait qu'en 1886 un *barbaro* tâcherait de rendre un peu de justice aux labeurs de sa vie. Mais eût-il prévu aussi qu'on serait jusqu'à le confondre avec l'humble petit Jean, fils d'Antonio de la Cueva, et qui avait pour parrains quelques bourgeois de Séville, *¡que barbaridad!*

Aussi, je me rétracte, et sur la foi du poète Juan de la Cueva, je donne ici un résumé de ses véritables relations de famille, selon la *Istoria.* Son père, le docteur *Martin Lopez de la Cueva,* avait quatre sœurs: *Catalina* (de Alfaro), *Maria, Ana* (de Negron) et *Elvira,* morte jeune. Il avait huit enfants: *Beatriz* (mal mariée, à ce qu'il semble, et ne laissant qu'une fille, *Ana Infante(?) de la Cueva*), ensuite *Ana,* morte jeune, ensuite *Isabel,* ensuite *Nicolasia,* ensuite *Juan* (notre poète), ensuite *Francisca,* ensuite *Claudio,* l'inquisiteur, et enfin *Juana.* Les enfants de D^a^ Catalina, c'est-à-dire les cousins de Juan, étaient *Andres Çamudio de Alfaro,* médecin de Philippe II et de la „general Inquisicion" qui laissa un fils, *Francisco* (de l'ordre de Calatrava), et *Diego de Alfaro,* qui laissa aussi un fils *Francisco,* guerrier et jurisconsulte (str. 61). Les enfants de D^a^ Ana, quatrième sœur du docteur Martin Lopez, étaient

Lucian de Negron, fray *Ambrosio, Iulio de Negron*, (fray?) *Hieronimo*, et *Camilo de Negron* [1].

---

[1] I. Le docteur Martin Lopez *de la Cueva.*

1. Beatriz (dont l'époux n'est pas nommé) — Ana Infante *de la Cueva*
2. Ana (morte jeune)
3. Isabel
4. Nicolasia
5. Juan (notre poète)
6. Francisca
7. Claudio (inquisiteur)
8. Juana

II. Catalina *de Alfaro*, sœur aînée du docteur Martin Lopez.

1. Andres Çamudio de Alfaro (médiecin de Philippe II) — Francisco (chev. de Calatrava)
2. Diego de Alfaro — Francisco („Fiscalis Panamensis", 1586?)

III. Ana *de Negron*, troisième sœur du docteur Martin Lopez.

1. Lucian de Negron
2. Ambrosio („fray")
3. Julio de Negron
4. Hieronymo (religieux?)
5. Camilo de Negron

J'ajoute ici quelques extraits d'un petit volume elzévirien intitulé *Hispania, sive de regis Hispaniæ regnis et opibus Commentarius*, Amsterdam 1629, dédié à Edward Powell par Ioannes de Laet. Chap. XVI (p. 301): *Proceres et Nobiles famillïæ Hispaniæ. E libro Alonsi Lopez de Haro qui inscribitur Nobiliaro Genealogico de los Reyes y Titulos de Espanna.* — — Ioanni II successit filius Henricus IV qui instiuit — — — 2. Comitem de Ledesma, *Beltramum de la Cueva*, quem et mox creavit Ducem de Albuquerque; huic successit fil. *Franciscus Fernandez de la Cueva* secundus Dux Albuquerque, marchio de Cuellar, Secundus Comes de Ledesma. huic item filius *Beltramum de la Cueva:* illi *Franciscus Fernandez de la Cueva:* huic rursus *Gabriel de la Cueva* frater superioris: illi rursus *Beltramus de la Cueva* cognatus; huic filius Franciscus Fernandez de la Cueva qui anno 1618 supererat. — — — 17. Comiten de Sirvela, Ioannem de Velasco, cui successit filius Franciscus: huic filia Leonora, quæ nuspit *Christophoro de la Cueva & Velasco;* his fil. *Ioannes de Velasco & de la Cueva*: huic frater *Gabriel:* huic filius Christophorus, cujus filius primogenitus est *Gabriel de Velasco & de la Cueva.* — — — 20. Comitem de Santistevam del Puerto, Diam Sanchez de Benavides & Viedma; cui successit filius Mendus; huic filius Franciscus; huic fil. Didacus; huic filius Franciscus: huic filius *Didacus de Benavides & de la Cueva:* huic filius *Franciscus de Benavides & de la Cueva* septimus Comes de Santistevan del Puerto, Dominus de las Navas & Castellar & opidi de Solera, &c. hodie superstes. — — —

Cap. XVII (p. 335) — — — *Cueva.* hæc familia originem trahit ex Arragonia; ex illa sunt:

1. Dux Albuquerque, Marchio Buelniæ & Cuellar, Comes Ledesmæ, cujus reditus dicuntur esse 46,000 ducatorum. Hic hodie est *Franciscus Ferdinandez de la Cueva* septimus Dux de Albuquerque, Marchio de Cuellar, Comes de Ledesma, &c.

2. Marchio Landrade, cujus reditus esse dicuntur 8,000 ducatorum.

Des recherches dans les archives de Séville fourniront probablement un jour de plus amples renseignements sur la famille du docteur Martin Lopez[1].

L'inquisiteur *Claudio* de la Cueva, à qui notre poète a dédié le nouveau recueil de ses poésies qu'il formait en 1603[2], et à qui il adressait à plusieurs occasions des poèmes enthousiastes, était, à ce qu'il paraît, son frère cadet. Juan a aussi adressé des poèmes à *Alonso,* à *Diego,* à *Enrique* de la Cueva. Les deux derniers me sont inconnus, pour un Alonso j'ai trouvé un document qu'il faut peut-être citer ici. Dans le *Libro de defunciones* de la paroisse de S. Pedro, à Séville, on lit:[3] „En viernes 15 de Agosto de 1597 falleció en la collacion de la parroquia de S. Pedro de Sévilla el Doctor Alonso de la Cueva, médico. Testó ante Francisco Diaz de Vergano. Dejó por sus albaceas á *Dª Beatriz de la Cueva* su hermana, á *Luis de la Cueva* y al Bʳ Miguel Ruiz, clérigo".

Nous ignorons la date de naissance du poète. Il se dit toujours sévillan[4], mais il n'est peut-être pas certain qu'il soit né et baptisé à Séville. Quoi qu'il en soit, il a passé à Séville sa jeunesse et la plus grande partie de sa vie. Il passait quelques années au Mexique avec son frère Claudio, archidiacre de Guadalaxara, d'où il revenait peut-être en 1577; il accompagnait Claudio de même aux îles Canaries; au mois de mai 1607 il prépare à Cuenca ses *Inventores de las Cosas;* en effet, depuis le 30 nov. 1606, où il termine et dédie, à Séville, son *Exemplar Poetico* au fils de son mécène, Fernando Enriquez de Ribera, je ne connais plus

[1] Il m'est arrivé de recontrer plusieurs fois le nom de Juan de la Cueva. Outre le poète et le petit Juan, fils d'Antonio, qui fut baptisé le 16 nov. 1552 par le curé de S. Ildefonso, voici au moins trois autres: 1° Un Juan de la Cueva, habitant *Xerez de la Frontera,* épousa en 1561, au mois d'août, à Séville, Dª Leonor de Miraval, de la paroisse de S:ta Marina (Archive de S:ta Marina, *libro de desposorios,* I. fol. 29). — 2° En 1598, samedi 12 avril, un Juan de la Cueva, „hijo de otro y de Maria Alvarez", épousa Maria Nuñez (Archive de S. Vicente). — 3° Un troisième Juan de la Cueva naquit à Séville le 18 octobre 1661, fu tenu sur les fonts le 3 novembre; père: Dionisio de la Cueva; mère: Ysabel Ruiz; parrain: Andres Perez, de la paroisse de S. Isidro. L'enfant eut nom Joan Lucas. (Archive de S. Ildefonso, libro de bautismos VIII, fol. 412). Ce dernier était probablement de la même famille que le Juan de la paroisse de S. Ildefonso né en 1552.

[2] La préface du premier volume est datée du 1ʳ janv. 1603.

[3] Je dois ce document, comme plusieurs autres notices, à D. Simon de la Rosa.

[4] Cf. la *Istoria de la Cueva,* ci-dessus.

rien de sa main qui ne soit composé à Cuenca, où il a souscrit(?), en 1609, une copie de l'*Exemplar* (voy. ci-dessus p. IV). Cette date est la dernière que nous ayons de sa vie[1]. Pour ma part je ne vois rien qui nous oblige à supposer qu'il soit mort ailleurs qu'à Séville; rappelons-nous que ses plus chers manuscrits, son *cartapacio* dont il tournait tant de fois les feuillets, se sont conservés à Séville. J'ignore sur quoi se fonde la *Guia de Sevilla* (1886) quand on y veut (Art. Ildefonso, cf. ci-dessus) que *le poète* Juan de la Cueva soit mort au Portugal.

Tâchons maintenant de trouver une date aproximative pour sa naissance.

Son début devant le public eut lieu en 1579 au plus tard, car il assigne lui-même[2] cette date à la première représentation de plusieurs

---

[1] Probablement il n'a pas survécu à son ami intime Francisco de Medina, qui naquit à Séville en 1544 et y mourut le 20 mars 1615.

[2] N'ayant pas accession au volume (imprimé) qui renferme les dix comédies et quatre tragédies de Cueva qui nous sont parvenues (cf. Gallardo II, 641), je cite d'après le *Catálogo* de Moratin (*Obras,* II, 210, éd. Aribau, Madrid 1850). L'orthographe a été modifiée par Moratin. — **En 1579:** 1° „Comedia de la muerte del rey don Sancho . . . Esta farsa fué representada la primera vez en Sevilla, año de 1579, siendo asistente de ella (Sevilla?) don Francisco Zapata de Cisneros. Representóla Alonso Rodriguez, autor de comedias, en la huerta de doña Elvira.“ — 2° „Comedia del saco de Roma . . . Fué representada esta farsa la primera vez en Sevilla, por Alonso Rodriguez, famoso representante, en la huerta de doña Elvira, siendo asistente don Francisco Zapata de Cisneros, conde de Barajas.“ — 3° „Tragedia de los Siete infantes de Lara. Esta tragedia representó la primera vez en Sevilla, en la huerta de doña Elvira, Alonso Rodriguez, siendo asistente don Francisco Zapata etc.“ — 4° Comedia de la libertad de España por Bernardo del Carpio. Esta farsa fué representada la primera vez en Sevilla por Pedro de Saldaña, famoso autor y escelente representante. Representóse en las Atarazanas, etc.“ — 5° „Comedia del Degollado. Esta comedia repretentó la primera vez en Sevilla Pedro de Saldaña. Recitóse en la huerta de doña Elvira, etc.“ — 6° „Tragedia de la Muerte de Ayax Telamon . . . Representó esta tragedia Pedro de Saldaña, haciendo él mismo la figura de Ayax admirablemente. Recitóse la primera vez en Sevilla en la huerta de doña Elvira etc.“ — 7° „Comedia del Tutor. Fué representada esta comedia por primera vez en Sevilla en la huerta de doña Elvira por Pedro de Saldaña, etc.“ — 8° „Comedia de la Constancia de Arcelina. Fué representada esta comedia con grandísimo estremo en la huerta de doña Elvira por Pedro de Saldaña, etc.“ — **En 1580:** 9° „Tragedia de la Muerte de Virginia . . . Representóse esta tragedia en la huerta de doña Elvira por el escelente é ingenioso representante Pedro de Saldaña, etc.“ — 10° „Comedia de El Principie tirano. Representóse esta comedia la primera vez en la huerta de doña Elvira en Sevilla por Pedro de Saldaña, etc.“ — 11° „Tragedia de

de ses pièces dramatiques, bien qu'elles ne fussent pas imprimées avant 1584[1]. Il avait peut-être écrit pour le théâtre déjà avant l'année 1571, où mourut à Séville, à l'âge de 44 ans, son maître Juan de Malara, qui lui-même avait composé des tragédies et des comédies[2]. Je ne saurais dire quels sont les „historiadores que aseguran que á la edad de diez y seis años sus versos . . . se leian en los coliseos de Sevilla“ [3], mais tout porte à croire qu'il a traduit et imité les poètes classiques, surtout Ovide et Tibulle, qu'il dit plus d'une fois avoir aimés dès sa première jeunesse[4]. Il est certain aussi qu'il est devenu de bonne heure un *petrarquista* tout à fait au goût de l'époque. Sa passion pour Félicia, qu'il chante comme Pétrarque sa Laura, Ausías March sa *Lir,* Camões sa Natercia, Herrera sa *Luz,* était, il n'en faut pas douter, très réelle, le poète était un „verdardero enamorado“. Qu'il ait de bonne heure fait de cette passion un véhicule pour le conduire „a la cumbre del Parnasso“, et qu'il continue à appeler Felicia sa „Tigre hircana“, son „enemiga“ plus longtemps qu'il ne fallait, cela n'est pas moins probable[5]. En tout cas les poésies que Félicia lui inspirait étaient sans doute depuis longtemps connues et ad-

---

El Principe tirano. Esta tragedia representó Pedro de Saldaña la primera vez en Sevilla en la huerta de doña Elvira, etc.“ — 12⁰ „Comedia de El Viejo enamorado. Esta comedia representó Pedro de Saldaña la primera vez en Sevilla en el corral de don Juan . . . Es comedia digna de mucha memoria, considerada la moralidad de ella, etc.“ — **En 1581:** 13⁰ „Comedia de la libertad de Roma por Mucio Scévola. Esta farsa representó Alonso de Capilla, ingenioso representante, en las Atarazanas en Sevilla, etc.“ — 14⁰ „Comedia de El Infamador. Fué representada esta comedia la primera vez en Sevilla por el escelente y gracioso representante Alonso de Cisneros en la huerta de doña Elvira, etc.“ —

[1] Moratin et d'autres disent que Cueva publia la „Primera parte“ de ses pièces dramatiques en 1588. Au titre de cette impression Cueva a cependant soin de dire: *segunda impression;* le privilège étant daté du 1r sept. 1584, il les a probablement imprimées dès cette année, peut-être *sueltas,* comme l'élégie à Dª Barbara de la Cueva, comme l'épître à Sayas.

[2] Dans son *Exemplar* Cueva dit de Malara: *En el teatro puso mil Tragedias,* et dans un autre endroit il l'appelle *El Menandro Betico Malara.* Ces œuvres sont perdues.

[3] Voy. *Semanario Pintoresco,* Madrid 1846, p. 250.

[4] En 1582 il avait préparé pour être publié, outre l'édition de ses *Obras,* un gros volume de traductions (voy. ci-dessus p. v).

[5] En 1581 il adresse a Felicia une *Cancion* (c'est n⁰ 17 du recueil de 1603, n⁰ 7 de l'impression de 1582: *Mostró el benigno Cielo su clemencia*), „aviendo cessado una pestilencia que uvo en Sevilla el año de 1581, i viendo a Felicia que avia estado ausente por ella“; c'était, si je ne me trompe, sa 15e année de passion.

mirées dans les cercles littéraires de Séville quand enfin le poète en fit imprimer un premier recueil chez Andrea Pescioni, en 1582. Car alors Juan de la Cueva avait certainement déjà trente ans au moins, il avait passé plusieurs années (algunos años) au Mexique, et il avait déjà, nous l'avons vu tout à l'heure, fait représenter un grand nombre de pièces dans les scènes de Séville.

Le trois mai, fête de la Sainte Croix, est le jour où s'alluma sa fatale passion. Voici comment il le raconte:

Fue mi Alma en su dulce prision puesta
del año el quinto mes, al tercer Dia,
cuando la ecelsa Hispalis hazia
a la sagrada cruz solemne fiestá.
Al plectro, al canto i al plazer dispuesta
la gente a varias partes discurria;
Zephyro el suave aliento sacudia
de las flores, que Cloris nos empresta.
En este alegre Dia fue mi llanto,
en esta gloria mi cruel tormento,
i en tal descanso s'encendió mi fuego.
Aqui tuvo principio mi quebranto,
aqui cativó Amor mi pensamiento
de aquella, que jamas le da sossiego.
(Ed. nº 15, Rec. nº 5) [1].

Ce jour-là il est tout jeune encore:

Cuando ardió en mi de Jubentud el [2] brio,
que aun no cubria mi rostro el primer vello,
en mi Alma imprimió el Amor su sello,
con que no quedé en mi, ni fui mas mio.
Sometió a su antiguo señorio
mi coraçon, que no sabia temello
ni alcançava que Amor podia offendello
con ira, con desden, saña, i desvio.
En la memoria contra Amor me ensaño
de aquel suave i deleytoso dia
que se celebra el quinto mes del Año
De donde procedió la pena mia,
mi dulce mal, mi no pensado daño,
que abrió a mi llanto tan abierta via.
(Ed. nº 108, Rec. nº 262).

Il fut un temps où l'amour ne l'avait point sous son joug: [3]

Burlavame d'Amor cuando era mio,
i aora [4] Amor se burla, i me sugeta,
i con estrecha sugecion m'aprieta,
do pago con mirar mi desvario.
Que prometia aquel mortal [5] desvio?
aquella [6] pura onestidad perfeta?
que? si no el duro mal que me inquieta [7],
de suerte qu'en umano bien no fio.

---

[1] *Ed.* = l'édition de 1582, *Rec.* = le recueil manuscrit qu'il faisait en 1603.

[2] *Ed.* ardia en mi el juuenil

[3] Il faut peut-être rapprocher ce sonnet de l'élégie nº 9, exclue du recueil pour un motif quelconque (cf. p. VII, vers la fin).

[4] *Ed.* agora

[5] *Ed.* Que premio podia aver de aquel — *Ce vers et les deux suivants se trouvent dans le ms. sur un bout de papier collé après coup.*

[6] *Cueva avait d'abord écrit* que aquella *au ms. colombin.* *Ed.* de aquella

[7] *Ed.* que Amor desprecia, i al alma mia inquieta

Yo fui enemigo a mi, i me hize el daño,
no culpo a Amor de mi vivir molesto [1],
aunqu'es Amor el que mi mal ordena.

Yo me hize la ofensa, yo [2] el engaño,
i no me ofendí yo, ni engañé en esto,
pues no quiero mas premio que mi pena [3].
(Ed. nº 17, Rec. nº 32).

Juan eut à choisir entre le métier du guerrier et celui du poète:

En varios exercicios ocupava
la corta vida en un sabroso engaño,
del presto Tiempo padeciendo el daño
que sin sentir su curso apresurava.
Ya en la primera Edad se me passava
un dia i otro, un año i otro año
en un Olvido i un descuido estraño
que me admira acordarme cual andava.

Llegado ya en razon, se dispusieron
Amor i Phebo i el potente Marte
a venir a pedirme que les siga.
A mi de mi por su Juez pusieron:
yo señalé al Amor i elegí el arte
de Phebo, dexé a Marte i su fatiga.
(Ed. nº 58, Rec. nº 186).

Il faut comparer ce sonnet à celui où Claudio de la Cueva, son frère, dit (voy. ci-dessus p. XIII) que c'est à Felicia que nous devons le fait qu'au lieu d'entrer à l'armée (de la Ligue Sainte, 1571?), Juan s'est voué exclusivement à la poésie et aux études.

Pétrarque, en composant le sonnet *Quand'io movo i sospiri a chiamar voi,* se garda bien de donner autre chose à entendre, en jouant sur les syllabes *Lau-re-ta* [4], qu'un petit nom poétique. Juan de la Cueva, moins discret et moins gracieux que son incomparable prototype, a soin de nous apprendre que l'objet de sa passion s'appelait Donna Felipa de la Paz:

Díxome Amor en viendome [5] enlazado
entre las crespas hebras de oro puro
por quien el Alma en dulce fuego apuro
DONNAdie [6] mereció verse abrasado:
„FE muestras en tu pena i tu cuidado,
i en la LId coraçon firme i seguro
por donde tu PAssion te doi seguro,
que serás DE LA PAZ galardonado."

Esta promesa fue tan poderosa
que dí credito a [7] Amor i le dí entrada
en el Alma do el mismo estampó el Nombre
Que yo canto con Lyra sonorosa,
aquella libre vida ya olvidada
cuando del que aora soi me ví otro ombre.
(Ed nº 4, Rec. 6).

---

[1] *Ed.* no tengo amor por que culpar de aquesto [2] *Ed.* i [3] *Ed.* peña.

[4] Notons que l'édition aldine de 1501, qui selon toute probabilité a été faite scrupuleusement sur l'autographe de Pétrarque, ne distingue aucunement les syllabes constitutives.

[5] *Ed.* viendom'

[6] *Ed.* DONNadie

[7] *Ed.* amor

Citons encore un exemple, celui-ci plus gracieux:

Miro el lugar de donde Amor me lança
su ardiente rayo, con que el mio renueva.
Luego el ciego furor tras si me lleva
a recebir de Amor cruel[1] vengança.
Puesta en el ristre su flexible lança
quiere de mi firmeza hazer prueva,
i en el momento que mi encuentro prueva
huye, que solo mi desseo le alcança.

Voyle siguiendo, i el cual presto viento
mi imoderada saña recelando
vase a'mparar de aquella en cuya vista
Pierdo el color i quedo sin aliento
postrado en tierra, umilde demandando
piedad del yerro, i PAZ de la conquista.
(Ed. n° 39, Rec. 138).

L'imitation de Pétrarque, accusée par tant de traits[2], est évidente aussi dans le suivant sonnet, probablement un des premiers:

En lazos que Amor hizo por su mano,
para vengança suya, en daño mio,
me lleva el crudo atado al yelo frio
de aquel pecho, a mis males inhumano.
Primero me vi['] alegre, i via ufano
los que, puestos al duro señorio,
padecian la ira i cruel desvio
en la opresion de aqueste Dios tirano.

Cantava sin temor del fiero rayo
en libertad la vida que me huye;
mas acabó este bien el Tiempo presto:
Qu'el tercer Dia del alegre Mayo
una luz ví que mi quietud destruye,
qu'enciende el fuego en qu'el Amor m'a puesto.
(Ed. n° 97, Rec. 249).

A quelle année, maintenant, faut-il attacher ce „tercer Dia del alegre Mayo"? Tant que j'acceptais comme un fait assuré qu'il était né au mois de novembre 1552 (voy. ci-dessus), je plaçais ce jour en l'année 1568, pour donner au jeune poète „imberbe encore" l'âge de seize ans. Voyons si nous pouvons accepter cette date, où s'il faut la reculer un peu.

Je pars du fait que Cueva adresse, en 1577, un sonnet à D. Antonio Manrique en des termes qui semblent accuser que le sonnet fut écrit à bord du vaisseau. L'année 1577 peut donc très bien être le *terminus ad quem* du séjour que le poète fit en Nueva España, pour ne pas se séparer de son frère Claudio, „son Pylade". Voici le sonnet:

A Don Antonio Manrique, general de la flota de la Nueva España, viniendo navegando para Castilla, el Año 1577[3]*:*

[1] *Ed.* cruda

[2] Ce n'est pas ici le lieu de les signaler avec détail. J'y reviendrai une autre fois.

[3] Ce sonnet ne se trouve pas dans l'édition de 1582, bien qu'il soit parfaitement *amatorio*.

Entregado a las ondas de Neptuno,
al furor bravo del mudable viento,
al disponer del Hado violento
ya del Cielo a quien siempre so importuno.
Sin esperança de remedio alguno
que satisfaga al mal que ausente siento,
Don Antonio Manrrique, vo al tormento
forçado del temor que mas repugno.
Donde veremos (si el Amor me admite)
aquella fiera que con yelo enciende
mi alma, a su esquiveza condenada,
I entendereys lo qu'en razon s'entiende
cuanto devo a mi suerte, que permite
ser de tal mano al daño mio guiada.
(Rec. n° 118).

C'est le même Antonio Manrique[1], sans aucun doute, à qui la première églogue est adressée, où le poète dit entre autres choses:

Quiere que aora deste tiempo duro
reduzga um breve termino a la pluma,
o claro Don Antonio, i qu'el seguro
temor espela, i sossegar presuma,
por qu'el desseo i animo tan puro
que mueve a mi desseo, no consuma
el voraz Tiempo con oscuro Olvido,
siendo en Letheo a fuerça sumergido.
Por esso, gran Señor, quitad d'en medio
un solo punto el velador (!) cuydado,
solicitando a bueltas el remedio
qu'el cielo tanto tiempo m'a negado,
i del govierno qu'es a tantos medio
os mostrad (a me oyr) desocupado,
no porqu'el baxo canto lo meresca,
mas por que yendo a vos jamas peresca.
I el cielo dando a mis trabajos buelta,
venido el tiempo que desseo tanto,
en que mi opressa libertad sea suelta
por vuestra mano, dando fin al llanto . . .
(Ms. colomb., vol. II fol. 2)

J'infère de ces strophes que Cueva, en écrivant cette églogue, se trouvait aux Indes, d'où la main du „general de la flota“ le conduirait un jour. Voici un sonnet qu'il a composé probablement à bord du vaisseau qui le portait d'Europe en Amérique:

La luz que adoro, que al lumbroso Dia
en su fuerça mayor presta luz pura,
en triste aüsencia i en tiniebla oscura
tiene puesta la luz de mi alegria.
Sugeto voy por la dudosa via
que mi remedio menos me assegura,
provando en lo contrario a la ventura,
siguiendo a quien se ausenta i me desvia.
Con suspiros suspendo el veloz Cielo,
que piadoso al mal que me da guerra
se a mostrado, en señales que yo é visto.
Con que al odio, a la saña, al crudo zelo
de quien ingratamente me destierra
satizfago, i al crudo Amor resisto.
(Ed. n° 96, Rec. 250).

Les quatre sonnets suivants sont composés, je crois, pendant l'absence en Amérique:

[1] Selon une note prise par D. Simon de la Rosa dans les *Papeles varios* de la bibliothèque provinciale de Séville, D. Antonio Manrique „vino mandando la flota de Nueva España en 1584“, une seconde fois.

Cuando ausente me hallo de mi gloria
en esta soledad do siempre lloro,
los suspiros embio a quien adoro,
guiados por el alma i la memoria
Rebuelvo por los passos de mi gloria
cuando fui preso de unos lazos de oro
de aquella por quien hiere el alto coro
mi Plectro, que del Tiempo aurá vitoria.
Sugeto a mi dolor en esta parte,
donde tan lexos halla mi esperança
cerrada con el braço de Nereo,
Gimo, i un ansia el coraçon me parte
viendo en mi bien tan clara la mudança
i tan dudoso el bien que ausente veo.
(Ed. nº 80, Rec. 209).

Dans le suivant, il célèbre le quinquennium de sa passion:

Un lustro es ya cumplido desde el Dia
qu'en mi Alma encendió [1] el Amor su fuego
que ostinado el Valor del justo ruego
el sordo oydo a mi clamor desvia.
Cresce de mi firmeza la porfia
i de quien es la causa el odio ciego,
en mi el amor, la Fe por quien le niego
tener jamas descanso al Alma mia.
En contra de mi viene el pecho elado,
desnudo de piedad, lleno de ira,
del Angel mio buelto en Tigre Hircana.
Que ausente a mi remedio, i desviado,
contra mi bien en daño mio conspira
saña immortal, belleza soberana.
(Ed. nº 91, Rec. 235).

De même dans les deux suivants:

Señora, n'os conduele [2] mi fortuna
ni el verme andar por vos de templo en templo
huyendo, i que en un llanto me destemplo,
do estoy deshecho, i hecho una laguna.
I en vos no cabe, ni ay piedad alguna [3]
de mi, que me teneys cual me contemplo
que puedo de miserias ser exemplo
a cuantos da su luz la errante [4] Luna.
En el espacio de mis largos males,
en que ya corre un Lustro, i otro sigue,
no me fatiga a mi su destemplança,
Mas veros contra mi, i a ellos tales,
tal mi flaqueza, i tal quien me persigue,
i tan lexos de mi toda esperança.
(Ed. nº 33, Rec. 114).

Oy, segun es mi cuenta, veo cumplido
un Lustro i tres Estios desd'el Dia
que Amor sigue la triste suerte mia,
que por tantas miserias m'a traido.
Buen pudiera ya el Cielo commovido
de tantos ruegos darme abierta via
por donde se acabasse la porfia
de mi mal, i no quiere, ni es servido.
I nunca é visto en termino tan largo
el rostro alegre a la Fortuna ayrada,
ni descubrirme el Cielo sus colores.
Siempre en oscura niebla i llanto amargo
vivo, dando mi vida desdichada
vengança a Amor [5], i fuerça a mis dolores.
(Ed. nº 18, Rec. nº 45).

Il y a dans une remarquable épître [6] que je suppose écrite en 1577, faisant voile pour l'Europe, les suivants passages (*ms. fol. 70*):

---

[1] *Ed.* qu'encendió en mi alma [2] *Ed.* no os commueve

[3] *Ed.* ninguna [4] *Ed.* blanca [5] *Ed.* 'Amor.

[6] Elle est adressée Al Dotor Andres Çamudio de Alfaro, medico de Camara del Rey Don Philippo. 2. y de la general Inquisicion &c. — Selon la table (p. XXXVI) c'était son cousin.

D'en medio de las ondas alteradas
del bravo mar (o caro Señor mio)
doy al viento las velas desplegadas . . .
Por todo voy rompiendo encaminado
a surgir con mi nave en vuestro puerto
a ser del cruel naufragio reparado . . .
Gozaré a mi plazer del ayre puro,
cantaré libremente en la ribera
del Bétis que rodea el patrio muro . . .
En el *[le chant]* celebraré la angustia i llanto
que causa Amor, pues padecí diez años,
sugeto a su inclemencia i cruel quebranto . . .
No imagines que quiero con el arte
suplir lo que Fortuna me a negado,
despreciando los bienes que reparte,
I que quiero qu'entiendan que de grado
posseo la pobreza . . .
No me contento con la suerte mia,
qu'es suerte, i mia, qu'es razon bastante
a no fiarme d'ella ningun dia.

Si cette plainte était écrite en 1577, nous aurions donc à placer en 1567 (au plus tard) le trois mai où il s'enflamma pour Dª Felipa de la Paz, sa *Felicia*, et alors il faut placer en 1572 et en 1575 deux des sonnets qu'on vient de lire; par cette voie, en admettant qu'il n'avait que seize ans le trois mai 1567, nous obtiendrons comme sa date de naissance l'année 1551, date qui coïncide d'une manière frappante avec celle donnée par le registre de S. Ildefonso (1552), laquelle dernière cependant il nous a fallu rejeter, le petit Juan de la Cueva, fils d'Antonio, n'étant pas notre Juan.

Nous savons par une *cancion* (nº 7, *Acuerda*) que son frère Claudio fut nommé archidiacre à Guadalaxara, et que le poète l'y accompagna et y resta „algunos años". Claudio était son frère cadet[1], et dans la supposition que Juan serait né si tard que 1551, et que l'archidiaconat aurait été donné à Claudio „algunos años"[2] avant le retour (en 1577) de D. Antonio Manrique, soit en 1572, i fallait que Claudio fût archidiacre avant sa vingtième année, ce qui paraît inadmissible.

Il y a d'autres raisons encore qui semblent demander que Juan fût né avant 1551. Dans le *Viage de Sannio,* dont la dédicace est datée en 1585, il peint la vie douloureuse d'un vieux poète, pauvre et méconnu, „el un pié en la sepoltura", et il est évident que l'amertume des plaintes de Sannio n'est qu'un écho de ce qu'a essuyé dans sa vie

[1] Il y avait même une sœur, Francisca, entre les deux frères, si les données généalogiques du poète (voy. p. XXV) sont exactes.

[2] J'ai trouvé difficile de placer cette absence au Mexique soit avant 1571 soit après 1578.

Juan de la Cueva. On me fera l'objection fort naturelle que le poète a pu ajouter plusieurs passages bien plus tard, puisqu'en effet il a toujours remanié ses œuvres, et il a probablement gardé chez lui le ms. de la Colombine jusqu'à sa mort. Cela est vrai, mais plus j'étudie ses écrits, plus je me persuade qu'il y aurait moins d'inconvénients à placer sa naissance entre 1545 et 1550 qu'en 1550—52.

Je donne ici l'esquisse d'une chronologie de sa vie, en *supposant,* pour plus de commodité, qu'il est né en 1550, et je désigne comme incertaines les dates purement conjecturales.

1550? Naissance de Juan de la Cueva, fils du docteur Martin Lopez de la Cueva à Séville (?)

1551—1552? Naissance de Claudio, son frère.

1567?, le 3 mai, „ayant à peine sa première barbe", le jeune poète s'enflamme pour Felipa de la Paz, et dès lors il la chante sous le nom de *Felicia.*

1570 Maestro Juan de Malara, son maître, fait imprimer à Seville son „Recebimiento que hizo la ciudad de Sevilla al Rey D. Felipe II." — Francisco de Medina es, gradué, à Osuna, âgé de 26 ans.

1571 Malara meurt à Séville, âgé de 44 ans; Maestro Diego Giron lui succède dans la chaire, évènement célébré par Cueva dans le sonnet *Bien puedes, Padre Bétis* — Francisco de Medina est fait capellan de la Iglesia de S:ta Marina, à Séville. — D. Per Afan de Ribera, 1r duc d'Alcalá, frère aîné du 2e duc, meurt.

1572? Juan de la Cueva se rend en Amérique, en compagnie de son frère Claudio, archidiacre à Guadalaxara. Le 3 mai, Juan célèbre, dans un sonnet, le premier quinquennium accompli de sa passion.

1575? Il chante la huitième année accomplie de sa passion.

1577? Il revient en Espagne avec le „general de la flota" Antonio Manrique.

1579 et les années suivantes, plusieurs pièces dramatiques de Cueva sont représentées à Séville.

1581 Felicia revient à Séville après qu'une peste y a cessé; le poète chante cet évènement dans une *cancion* des plus passionnées *Mostró el benigno Cielo su clemencia.*

1582 Il fait imprimer à Séville ses *Obras,* chez Andrea Pescioni [1]; le *previlegio* est daté Lisboa, le 15 avril. Même année il prépare un volume de traductions du latin.

1584. Le 1r sept. il obtient, à San Lorenzo, le privilège pour publier dix comédies et quatre tragédies (elles avaient été mises en scène dès 1579).

[1] C'est probablement de cet Andrea que Cueva dit dans une épître à Rodrigo Suares: Entregareislo [le *Commentario* que Suares finissait] a nuestro amigo Andrea, qu'en esta profession ecede a todos los que imprimen de Italia i Basilea".

1585. Le 14 fév. il adresse à Cristoval de Sayas de Alfaro une épître (imprimée en huit feuillets); le 16 juin, à Séville également, il dédie au marquis de Tarifa († 1590) *El Viage de Sannio.*

1586. Francisco de Alfaro (fils de Diego?), jurisconsulte, est envoyé aux Indes comme *Fiscalis Regius Panamensis* (Nic. Antonio). Cf. Istoria str. 61.

1587. Obtient l'approbation (le 6 juin, à Madrid) et le privilège (le 24 juillet) d'imprimer à Séville son *Coro Febeo,* „dirigido a Da Juaña de Figueroa i Cordova, muger de D. Geronimo de Montalvo, . . . alguacil mayor de Sevilla". Achevé d'imprimer le 8 nov., chez Iuan de Leon.

1588. Fait imprimer à Séville, chez Iuan de Leon, la seconde édition de ses dix comédies et quatre tragédies: Primera parte . . . dirigidas a Momo . . . Enmendados muchos yerros de la primera Impression . . . Emendaturus et emendaturis. — (Aux frais de Fernando de Medina Campo; poème laudatoire de Miguel Diaz de Alarcon).

1589. D. Alvaro de Portugal, Conde de Gelves, meurt subitement à Séville (selon Matute, *Adiciones á Varflora*). Cueva ne dit rien de cet accident.

1590. Diego Giron meurt à Séville, mercredi 24 janv.; D. Fernando Enriquez de Ribera, le jeune marquis de Tarifa, élève de Maestro Francisco de Medina, meurt à Seville, jeudi 18 août. Da Ana (Tellez?) Giron était son épouse, le 3e duc d'Alcalá son fils. — Au-dessous d'un écusson imprimé (aux armoiries des ducs d'Albuquerque?) qui se trouve en tête de la *Istoria de la Cueva* et de la *Conqvista* il y a (imprimée également) la devise *Gesta Cano* et l'année *1590.*

1594 meurt D. Fernando Enriquez de Ribera, 2e duc d'Alcalá, père du marquis de Tarifa grand-père du 3e duc d'Alcalá († 1639).

1596. Cueva écrit (à Séville) le sonnet nº 43 A Don Francisco Venegas (de Alfaro?), yendo de Sevilla por Arferez a la jornada de Inglaterra el Año de 1596. (Cf. *Istoria* str. 61).

1597. Le docteur Alonso de la Cueva, médecin à Séville, meurt le 15 août, ayant nommé exécuteurs de son testament Da Beatriz de la Cueva, *sa sœur,* et Luis de la Cueva. Fernando de Herrera meurt à Séville, âgé de 63 ans. Cervantes écrit à cette occasion le sonnet *El que subió por sendas nunca usadas* [1]. Cueva

[1] Voici ce sonnet, accompagné d'une annotation de Cervantes (voy. *Escuela*, p. 254):

„El que subió por sendas nunca usadas
del sacro monte á la más alta cumbre;
el que á una Luz se hizo todo lumbre
y lágrimas en dulce voz cantadas;
El que con culta vena las sagradas
de Elicon y Pirene en muchedumbre
(libre de toda humana pesadumbre)
bebió y dejó en divinas transformadas;
Aquel á quien invidia tuvo Apolo
porque á par de su Luz tiende su fama
de donde nace á donde muere el dia;
El agradable al cielo, al suelo sólo,
vuelto en ceniza de su ardiente llama
yace debajo de esta losa fria.

Miguel de Cervantes, autor de *Don Quixote.* Este soneto hice á la muerte de Fernando de Herrera, y para entender el primer cuarteto advierto que él celebraba en sus

ne célèbre pas cet évènement, ce qui avec d'autres considérations fait croire que notre poète était alors absent de Séville, peut-être depuis quelques années.

1598. Cueva fait deux épitaphes à l'occasion de la mort de Philippe II: son. n⁰ 221 (anc. 190) *Quien al rebelde Apostata detuvo* et n⁰ 222 (anc. 191) *Arde l'antorcha funeral mostrando.* Il ne paraît pas certain, toutefois, que Cueva fût à Séville aux funérailles du défunt roi célébrées avec un grand faste [1]. — Cette même année le 12 avril, un certain Juan de la Cueva, fils d'un autre Juan de la Cueva (de Xerez de la Frontera? cf. ci-dessus p. xxxvii) épouse Da Maria Nuñez.

1599. Le licencié Francisco Pacheco meurt à Séville, le 10 octobre, âgé de 83 ans. Cueva écrit „en la Sepoltura" de ce vieil ami le sonnet n⁰ 124 (anc. 93) *Esta llorosa boz, este gemido.*

1600. Cueva obtient l'approbation (le 5 avril, Madrid) et le privilège (le 17 octobre, San Lorenzo) pour imprimer la *Conqvista de la Betica*; l'ouvrage fut examiné à Séville, même année, par Juan de Arguijo, veinticuatro de Sevilla (depuis 1590?) et Cristoval Nuñez.

1603 Le jour de l'an, 1r janv. 1603, Cueva écrit, *à Séville,* la dédicace à Claudio de la Cueva, „Inquisidor i Visitador", du vol. I de ses poésies manuscrites (conservées dans la bibl. colombine); le 8 sept. il écrit ou fait écrire, à *Valla-*

---

versos á una señora debajo deste nombre de Luz. Creo que es de los buenos que he hecho en mi vida." — Cf. *Sannio,* plus loin p. 57, str. 59.

[1] Cervantes s'y trouvait. Je me permettrai de copier ici un passage de l'*Ensayo* de Gallardo (I, 1259, dans la *Noticia* de D. Aureliano Fernandez-Guerra y Orbe); il s'agit du sonnet dont Cervantes dit dans son *Viage al Parnasso* qu'il est „honrra principal de sus escritos": „En mártes 29 de Diciembre del dicho año (1598) vino de su Majestad se hiciesen las honras; y parece que condenaron à la Inquisicion en la cera que se gastó el primero dia, y à la Ciudad en las misas, y que el Audiencia no llevase estrado. Y en este dia, estando yo (Cervantes) en la santa iglesia, entró un *Poeta fanfarron* y dijo una *otava* sobre la grandeza del túmulo: (Je préfère copier le sonnet d'après Sedano, *Parn.* IX, 193).

„Voto a Dios, que me espanta esta grandeza,
  i que diera un doblon por describilla [1];
  porque [2] ¿a quien no suspende [3] i maravilla
  esta máquina insigne, esta braveza [4]?
Por Jesu-Cristo vivo! cada pieza
  vale mas que un millon; i que es mancilla
  que esto no dure un siglo, o gran Sevilla!
  Roma triumfante en animo i riqueza.
Apostaré que la ánima del muerto
  por gozar este [5] sitio hoy ha dejado
  el cielo de que goza [6] eternamente."
Esto oyó un Valenton, i dijo: „Es cierto
  lo que dice voacé, seor [7] Soldado,
  i quien digere [8] lo contrario miente."
I luego encontinente
  caló el chapeo [9], requirió la espada,
  miró al soslayo, fuese — y no hubo nada.

---

[1] *Gall.* escr- [2] *Gall. om.* [3] *Gall.* espanta [4] *Gall.* belleza [5] *Gall.* deste [6] *Gall.* donde habita [7] *Gall.* vuecé, seó [8] *Gall.* y el que pensáre [9] *Gall.* coló el capelo. — La *Noticia* cite un ms. in-fol. de *Sucesos de Sevilla 1592—1604.*

dolid, l'errata de sa *Conqvista,* dont la dédicace, à D. Antonio Fernandez de Cordoua, primogenito de la casa de Guadalcaçar, est datée par Cueva à Séville, le 18 sept.[1]

1604. Il est à préparer, à Séville, le vol. II du ms. colombin, écrit ou rédigé en partie dès 1582, 1585, 1590 etc. La *Istoria de la Cueva* est dédiée le 15 sept., à Séville, à Da Ana Tellez Giron, veuve du marquis de Tarifa; vendredi 19 déc. Guadalquivir fait une de ses redoutables inondations, ce qui fait composer à Cueva un sonnet satirique, nº 207 (anc. 176) *Todos nuestros Astrologos an dado,* contre les poètes qui célébraient cet évènement.

(1605?) Cueva souscrit, selon Sedano (voy. ci-dessus p. VI) à une copie de son *Exemplar Poetico* (celle de D. Benito). Je me persuade de plus en plus que 1605 n'est qu'une faute d'impression pour 1609[2], et que cette copie est identique à celle du duc d'Osune (voy. ci-dessus p. XXIX), ou du moins faite en même temps[3].

1606. Cueva compose août-novembre, à Séville, son *Exemplar Poetico,* dédié au 3e duc d'Alcalá († 1637), son nouveau mécène, le 30 nov. 1606. Titre imprimé à Séville, même année.

1607. Le 15 février Cueva part de Séville[4], sans doute pour habiter Cuenca, et le 9 mai, à Cuenca, il dédie déjà à Da Gerónima Maria de Guzman ses *Inventores de las Cosas,* poème en vers blancs qu'il déclare avoir écrit à la hâte, probablement mars-avril 1607, à Cuenca.

1608. Le 26 janvier il écrit, à Cuenca, l'épître nº 16 *A quinze del que viene, qu'es Febrero* (fol. 333 du ms. colombin). Jeudi 24(?) avril il souscrit, à Cuenca, à une copie de ses *Inventores;* cette copie fait partie du ms. d'Osune, aujourd'hui dans la bibl. nacional à Madrid.

1609. Il termine (encore à Cuenca? à Séville?) une nouvelle copie de son *Exemplar,* celle de la bibl. d'Osune. C'est là, je l'ai déjà dit, la dernière date que j'aie trouvée dans ses écrits ou ailleurs.

---

[1] La Conqvista fut imprimé, à Séville, par Francisco Perez, m. a. Cette immense œuvre est précédée d'une description *en prose* de Séville par l'auteur; d'une élégie du docteur Pero Gomez; d'une élégie de Balthasar del Alcáçar; d'un éloge de Francisco Pacheco; de sonnets de Martin de Avoz Enriquez, de Juan Lopez del Valle; d'un sonnet de l'auteur à D. Antonio Fernandez de Cordova, et d'une *cancion a la ciudad de Sevilla.* Je regrette de n'avoir pas examiné ces pièces lorsque, à Séville, j'avais en main un exemplaire de ce livre. Fernandez, dans sa *Coleccion* XIV et XV, Madrid 1795, ne donne que le poème (en 24 livres).

[2] Le mot „aunque", dans le raisonnement de Sedano, me semble indiquer que la date de la copie était *postérieure* à celle du titre imprimé.

[3] Sedano ne nous dit pas s'il y avait plus d'une pièce dans le ms. de D. Benito.

[4] Selon l'épître 16, Al Licenciado Francisco Delgado, Medico i cirujano famoso en Sevilla.

Chapitre III.

Vie et caractère du poète.

Voici maintenant une importante notice qu'il faut examiner. Lasso de la Vega (*Escuela* p. 224) dit: „Como una de las particularidades de la vida de Juan de la Cueva, que sólo hemos hallado en los apuntes biográficos que le dedica el Sr Gomez Aceves, indicamos los amores que tuvo con una linda sevillana, doña Brígida Lucía de Belmonte, á quien conoció en casa de Gonzalo Argote de Molina. La muerte de esta joven causó tan honda aficion en el animo de nuestro poeta, que le produjo grave y peligrosa enfermedad, teniendo que abandonar á Sevilla para restablecerse de ella, yendo á la residencia de unos deudos suyos, en la provincia de Tras os Montes, del vecino reino de Portugal[1]."

Qu'il ait une fois quitté Séville brusquement, et pour se rétablir de quelque souffrance, c'est ce qui semble probable quand on lit le début de l'épître n⁰ 16 (voy. p. XLIX), à un médecin ami:

„A quinze del que viene, qu'es Febrero,
que salí de Sevilla haze un año,
i estamos oy a veynte i seis d'Enero.
Todo este tiempo en un cuydado estraño
é vivido, aguardando letra vuestra,
entretenido de desseo, i engaño,
I la ciega Deidad que siempre muestra
odio a mis cosas, a me sido en esto
cual siempre en todo lo demas siniestra
Que con dexar en vuestras manos puesto
de mi alma el secreto, i el remedio
al mal que me offrecia manifiesto;
Sin acudir con el seguro medio,
qu'era escrevirme, del dudoso estado
de mi vida, a mil riezgos puesta en medio,
Con un descuydo tal aveys dexado
al triste amigo, miserable, ausente,
que lo martirizasse el cruel cuydado."

Mais nous avons vu que ceci est écrit à Cuenca, et je ne me rappelle pas la moindre indication, dans les nombreuses œuvres de Cueva, de ce qu'il ait jamais visité le Portugal. Du reste, Argote de Molina est mort „entre 1597 et 1600" (*Escuela*, p. 185); et si Cueva avait fait la connaissance de cette jeune personne „chez Argote de Molina", cela a dû avoir lieu avant cette époque-ci. Je n'ose pas contester ce que raconte Aceves[2], mais je ne vois rien aussi qui l'atteste. Il faut avouer cependant qu'entre les années 1590 et 1600 il y a long espace de temps qu'il a pu employer à plus d'une absence ou en voyages (cf. la liste chronologique ci-dessus).

[1] Cf. ci-dessus p. XXXVIII. [2] Je n'ai pu voir son livre.

Et il a beaucoup voyagé dans sa vie. La nostalgie est un thème qui lui revient souvent, et particulièrement dans une épître, nº 12, A Don Gaspar de Villalta, „en que le trata cuanto mejor sea la quietud en su patria, que andar peregrinando por varias regiones“ (fol. 268 b). Pauvre Cueva! *Post equitem sedet atra cura.*

Outre l'absence (1572—77?) au Mexique et l'absence (1607—9?) à Cuenca, il est assuré qu'il a visité, avec son frère l'inquisiteur, les îles Canàries, et qu'il a fait un séjour à Aracena, petite ville dans la province de Huelva, près de la frontière de Portugal. Ce séjour d'Aracena fut probablement un des moments calmes et heureux de sa vie, du moins à en juger par le ton d'allégresse et de bonne humeur qu'il emploie dans l'épître (c'est nº 3) à Don Fernando Pacheco de Guzman „en que se trata cuan poderoso es el Amor, encareciendo la glòria del que vive libre del; descrivese la quietud del aldea“. Dans cette agréable retraite, „aqui, sin alborotos ni pendencia, vivo en una llaneza descuydada, sin oyr señoria ni Ecelencia . . . Yo me hallo bien con esta gente“ . . . Il ne fait que „vivir riendo, de todo lo que puede Amor burlando, . . . convertiendo mis ansias en jamones, i en muy buenas gallinas mi cadena. Con una saltambarca sin bottones, i una capa manchega, soy tan bueno como Don Becoquin d'Angle i Briones . . . No nazen aqui 'diosas soberanas' . . . ni en las fuentes hay ninfas, sino ranas; no ay 'tersa frente' aqui, ni 'eburneas manos', ni 'luces bellas', ni 'cabellos de oro', sino terminos gafos i muy llanos“. Par la fin de cette épître on voit qu'elle est écrite avant 1590, au plus tard, car il y fait saluer Giron, et qu'il tenait encore à être notoirement le fidèle amant de Felicia (cf. ci-dessus p. xii):

Encommendadme a todos los amigos,
 digo los que sabeis qu'estimo i quiero,
 i a los que hago de mi fe testigos:
Al maestro Giron sea el primero,
 el segundo a don Pedro de Cabrera,[1]
 i a don Fadrique Enriquez el tercero.
A Pacheco, i Felipe de Ribera,
 a Fernando de Cangas, i a Toledo,
 al dotor Pero Gomez, i a Moxquera.
(fol. 55 b).

[1] Dans l'épître nº 2, Al jurado Rodrigo Suares (sic), celle-là écrite aussi, je suppose, à Aracena, il dit:

Vsareis de los terminos, i modos
 de la nueva Ortographia, viendo en ella
 a *Cabrera* metido hasta los codos.
Señalareis por Corretores della
 al Maestro *Giron*, do Phebo tiene
 todo el Tesoro de su escuadra bella . . .

C'est ce qui me semble permettre d'assigner une même date aux épîtres nos 2 et 3.

Puisqu'il nomme ici Giron et Cabrera ensemble, et les premiers, je penche à croire qu'il faisait précisément imprimer quelquechose alors, peut-être son *Coro Phebeo* ou ses drames, ce qui nous porterait aux années 1587—88. Et en effet, avant cette époque il n'a guère osé, même dans une épître familière, se moquer du joug de sa Felipa-Felicia, et encore moins d'un véritable joug nouveau quelconque[1]. Du reste, la guerre de Portugal (1581?), qui était le sujet du livre de Suares, était antérieure à ce séjour d'Aracena.

Quant à la visite, ou séjour, que notre poète fit aux îles Canaries, il faut sans doute placer cette visite après 1587, car si Cueva eût écrit avant cette année sa *Romance en Alabança de las Damas de Canaria* (elle est perdue, ce semble, voy. plus haut p. III), il ne l'eût assurément pas placée à la fin de la *Segunda Parte* du Coro Phebeo, mais bien dans la première, qu'il publia à Séville en 1587. Il est peut être demeuré à Inarime quelque temps, c'est du moins ce qu'on pourra inférer du début de l'épître n⁰ 12 (fol. 268), à Don Gaspar de Villalta:

Paréceos, Don Gaspar, qu'estamos buenos
en esta Isla, donde el justo Cielo
nos trata en ella como del agenos?
Tiene reparo alguno el desconsuelo
de vivir desterrados, i en ausencia
del patrio, dulce, i siempre amado suelo?
Provéanos el Cielo de paciencia,
qu'el nos truxo, i no a Nisa la florida,
tan amada de Apolo su presencia,
Ni a la agradable Chio, o Coo escogida[2]
memorable en luzientes vestiduras,
i de divina Ambrosia enrriquecida.
Trúxonos, i no a Tempe, i sus frescuras,
mas a la ardiente i aspera Inarime
a llorar con Typheo mis desventuras[2].

Plus loin il dit:

Yo dexé del gran Bétis la ribera
en compañia de mi caro ermano,
mi Pylades, i onor de nuestra Era.
Vino siguiendo al perfido Arriano,
en el officio que exerció el divino
San Pedro martyr[3] contra el Lutherano.
Assi que destas causas sobrevino
vuestra venida i la mia a Canaria,
sin poder evitarse este camino.

Je placerais volontiers ce voyage après 1590[4], où Cueva perdit deux de ses intimes, Diego Giron et le marquis de Tarifa, son mécène.

---

[1] Pétrarque aimait Laure depuis vingt-et-une années, quand la mort la lui arracha en 1348.

[2] Ce vers sur un morceau collé. [3] Pedro d'Anghiera, † vers 1526, à Grenade.

[4] Cf. la rubrique de la *cancion* n⁰ 19 (fol. 297): Al Dotor Claudio de la Cueva, estando por Inquisidor i Visitador en las Islas de Canaria, aviendose levantado una Discordia entre los que las governavan. &c. *Huye, enemiga Alecto.*

Dans la Noticia dont Sedano fait précéder son édition de l'*Exemplar* (*Parn.* VIII, xv), il donne le suivant portrait de Cueva: „Solo por su Retrato[1]) nos consta que fue de buena presencia, robusto de cuerpo, la cabeza abultada y grande, los ojos vivos, la nariz eminente, el cabello crespo, y el semblante rigido, ceñudo y desapacible[2], por lo que reduciremos su noticia al tiempo y calidad de las Obras de este ilustre quanto desconocido Poeta Castellano. De ellas podremos inferir se carácter circunspecto, su solido juicio, su teson inflexible por la verdad y por la correccion de los abusos literarios que reynaban en los Escritores y Poetas de su tiempo, por lo qual sufrió las molestas contradicciones que no podian faltarle“ . . .

Ce portrait n'est pas complet, tant s'en faut, mais il est vrai, et je n'aurai pas à le retoucher cette fois. Du reste, comment peut-on espérer de trouver dans les écrits d'un poète qui imprimait ou voulait imprimer à une époque où l'Inquisition terrorisait tout le monde, un sincère reflet de son talent et de son caractère? Le frère de Juan de la Cueva était inquisiteur; c'était son frère cadet, et nous avons vu pourtant l'humble soumission avec laquelle le poète lui dédie ses œuvres. Il est vrai que la flatterie, le servilisme presque, n'est pas moindre dans ses autres dédicaces. Mais enfin, c'est là un trait de l'époque. Il était difficile, vers le début du XVIIe siècle, de publier sains et saufs ses écrits, même pour le frère d'un inquisiteur; il était dangereux de vouloir gagner sa vie avec sa plume. Et pourtant Cueva et tous ses parents semblent avoir été de fervents sectateurs de la „exaltacion de la fe Cristiana con justa extirpacion de la Pagana“; ils persécutaient sans relâche aussi bien la „cisma de Luthero“ que la „sangre mora“.

Cueva était en effet un esprit très indépendant, et il était dans une guerre continuelle avec les „academias i juntas de Poetas“ à Séville. Mais il avait à soutenir une plus cruelle guerre encore que celle contre la „Invidia“ de ses collègues et du „Vulgo“, car il était presque constamment en lutte contre la pauvreté. Et peut-on s'en étonner, quand on voit mener la même lutte à Cervantes, qui passa (1688—98)

[1] Celui fait par Pacheco, probablement, voy. ci-dessus p. XXVIII.

[2] Dans un sonnet de Suares (cf. p. XII) il est parlé (1582) de la „desdeñosa frente“ de Cueva.

dans Séville dix longues années, ou peu s'en faut, d'improductivité et de misère?[1] Quand Sannio se plaint (voy. *Sann.* I, 8—10; 16; II, 30; III, 108; IV, 32—35, 86—87; cf. ci-dessus p. XLV), de la „vil pobreza“ qu'il a eue pour seule récompense de sa vertueuse vie, de ses innombrables écrits (voy. *Sann.* I, 17; IV, 32 *bis*—33), il peut y avoir quelque exagération, mais sans aucun doute c'est au fond l'accent de la vérité, Juan de la Cueva y peint sa propre vie. Je relève particulièrement ici la cruelle sentence prononcée par Momo (IV, 88—89):

88. La Invidia te persiga, i del qu'entiendes
qu'es mas tu amigo, seas murmurado;
siempre te offenda aquel que mas defiendes,
i en tus obras te veas annotado;
la estimacion i gloria que pretendes
por las obras que al vulgo as divulgado
sean tu menosprecio, infamia, i duelo,
aunque por sí merescan ser del Cielo.

89. Cualquier ombre se atreva a demandarte
Coplas, i tu obligado estés a dallas,
i que pueda escusandote apremiarte,
de suerte que no puedas escusallas.
nadie haga por ti mas que hablarte;
tus faltas, nunca veas remediallas,
ni la necessidad que assi te aprieta;
i sobre todo, al fin mueras Poeta.

Ceci n'est qu'une répétition de ce qu'il dit partout, et en effet, tel était son sort. Même la plainte d'avoir été „annoté dans ses œuvres“ a été justifiée plus qu'il ne pensait. Car une belle élégie qu'il écrivait à son ami Francisco de Medina en 1590, à l'occasion de la mort du marquis de Tarifa (c'est n° 20), a été annotée au manuscrit par quelque „nezio corrector“ [2]) qui a sans doute voulu employer la même élégie en son propre nom. Ainsi, quand Cueva avait écrit „tu sentimiento, i *del Marquez* el hado“, le correcteur écrit „*tu hero del hado*“; „a larga vena“ devient „á *llumena* (ou *Cumena?*) tout un passage est sauté, et il y a à la marge la note „*aqui salto*“; „igualmente fui contigo“ est corrigé en „*D. Lucas* fui contigo“; „tu caro amigo“ en „*hero culto vigo*(?)“; „Maestro“ en „*su objeto*“; „o Medina“ en „*ambrosio*“; „Marquez muerto“ en „*dotor* muerto“; „su larga i trabajosa enfermedad“ en „su *breve, si penosa* enfermedad“; „mi Maestro Francisco de Medina, soys vos per quien yo supe ser Cristiano“ en „mi *ambrosio, mi hermano, mi euphrosina,* soys vos, *si bien augusto coriolano*“; „Medina“ en „*Ambrosio*“; „Fernando“ en „*blando*“, etc.

---

[1] Cf. Ticknor, *Historia* II, ch. XI.

[2] Ces deux mots, écrits je crois par Gallardo, se trouvent à la p. 363 du vol. II du ms. colombin. — Je renvoie, par curiosité, à la *Istoria*, ci-dessus, str. 66.

J'ai dit plus haut que Juan de la Cueva était un „verdadero enamorado", et qu'il aimait bien longtemps Felipa de la Paz[1]. Un point qui m'a beaucoup intrigué, c'est de savoir à qui était adressée l'élégie nº 9 de l'impression de 1582, qu'il a eu soin d'exclure du recueil de 1603 (voy. plus haut p. vii). J'ai cru, et j'admets encore, que c'est Felicia qui, baignée de larmes, l'a supplié de ne point s'en aller (aux Indes, en 1572?); cette élégie a un accent si vrai et si naturel que je m'étonne plutôt de ce qu'il l'a insérée dans l'édition de 1582 que du fait qu'il l'a exclue du nouveau recueil. Car des expressions comme „mi dureza", „la mudança mia" etc., n'allaient certainement pas bien avec l'éloge de Pedro Gomez pour „la fe mas firme" etc. (voy. p. xii), et l'assurance de Diego Giron que „en effecto no se consiguió lo que se podria sospechar", à ne rien dire de la *estancia* de Felicia dont Cueva fit précéder son recueil en 1603 (voy. plus haut). Il est bon de rapprocher ici une épître écrite au Mexique (nº 6, à Diego Giron, 1572—77?) dans laquelle, après avoir dit:

Vivo en mi libertad i gusto mio
  sin sugecion d'agena preminencia
No doy sobre mi a nadie señorio,
  mi voluntad me rige i me govierna,
  i del que no assi vive burlo i rio;
(fol. 155 du ms.)

il poursuit:

Al cabo entiendo qu'es melancolia
  i no sé do me lleva arrebatado
  el espiritu sacro de Thalia[2],
Porque yendo a otro fin encaminado,
  digo, a dezir un no sé que que tengo
  que me da menos gusto que cuidado,
Suspenso de confuso me detengo,
  en la mano temblandome la pluma,
  viendo por un dislate a lo que vengo:
El cual es, por qu'el cuento con la suma
  se ajuste, que una dama conocida
  quiere que yo por ella me consuma.
Dice que por mi anda evanecida,
  que a mi m'adora i que a mi me quiere,
  i que por mi a de ser de si omicida . . .
Airase llamandome ombre ciego,
  falto d'entendimiento, i de cordura,
  ageno de virtud, pues tal le niego.
Usa en esta occasion de mas soltura
  que de sus partes se esperó, i nobleça . . .
I como la occasion no entiende d'esto
  qu'es differente de lo qu'ella entiende
  i de lo qu'en el alma tengo puesto

[1] Malheureusement je n'ai pas de renseignements sur cette charmante „rubia" aux *crespas hebras de oro*, à la *dulce boca,* aux *sideros ojos,* aux *colores de purpura.* Dans son premier madrigal (voy. p. vi) il attache son nom, Felipa, à *Fenicia,* étant lui-même un *dulce Fenix* (cf. p. xii). Inez de la Paz, dont Cueva chante la mort (voy. p. xvii), était probablement sa sœur.

[2] Il fit mettre ses pièces en scène dès 1579.

Con mil razones asperas me offende
con mil opprobios mi torpeza accusa,
por ver si assi mi elado pecho enciende . . .
I yo con mi proposito constante
estoy su loco dessear riendo . . .
que otra cosa me haze de Diamante . . .
I cuando tal vez viene en la fiereça
de su encendido frenesi a buscarme,
llorando mi crueldad i su firmeça,
Para poder en esto sustentarme
sin que me mueva, porque al fin soy ombre
fragil, i que podria derribarme,
Hago que ant'ella al punto se me nombre
de mi Felicia el Nombre glorioso
por que a ella reprima, i a mi assombre.
En este estado vivo congoxoso,
en esta vida vivo, si esta es vida,
que sí será, al que no es escrupuloso . .

Voilà en vérité ce qui témoigne de „la fe mas firme i pura" . . .

Il y a du reste çà et là un indice de ce que Felicia n'était pas toujours inhumaine envers son poète, p. ex. le sonnet n⁰ 215 (anc. 184, il ne se trouve pas dans l'éd. de 1582):

Esta guirnalda, que texió la mano
de una Deydad, a mi tormento umana,
tuvo mi Alma un tiempo tan ufana
que dudava yo mismo si era umano.
Cercó mi frente [1] i al Amor tirano
abandoné, i huý su ley profana
con dulce *Paz,* alegre, i soberana,
cerré el templo a la Muerte, abrielde, Iano!
Mas ya las hojas que esperança dieron
al afan largo, i prometian vitoria
a mi vida, segura de mudança
Del tronco verde, al suelo se cayeron,
i las que insignia fueron de mi gloria
son aora de muerte, i de vengança.

Voici encore un sonnet qui, ce semble, „pica en historia" (n⁰ 162, anc. 181, éd. n⁰ 48); il est écrit avant 1582:

Quiero que seas testigo, o Bétis caro,
de mi dolor, pues de mi bien lo fuiste,
cuando de invidia i celo te encendiste
de verme el Dia que costó tan caro.
Vísteme en aquel bien unico i raro,
gozoso, alegre, cual jamas creyste,
dezechado de mi el tormento triste,
de ti triunfando, i del Amor avaro.
Viste mi rostro enbuelto en lazos de Oro [2],
entre rosas, i nieve recreando
el alma, con aquel divino aliento.
Aora (ai triste) lamentando lloro [3]
aquel bien, aquel premio, i suspirando
temo traer por ello el pensamiento.

A lire les sonnets n°s 244 *(Bella inconstante)* et 245, on croirait que Felicia s'est mariée; je copie ce dernier:

---

[1] Cf. *Sannio* IV, 41 ¿Pido yo ser de nuevo coronado? (1582—1585?) Notons que l'éd. de la *Conqvista* (1603) contient un portrait de Cueva où il a son front ceint d'une couronne de laurier; ce portrait (postérieur à celui donné par Sedano) est reproduit dans le Catálogo de Salvá.

[2] C'est ainsi qu'il désigne souvent les cheveux de Felicia, cf. p. XLI.

[3] Ed. Pues viste todo aquesto; agora lloro.

Siempre me quexaré de ti, Hymmeneo,
siempre aborreceré tu nombre, Iuno,
que sin acuerdo de razon ninguno
distes el bien del alma mia en trofeo.
En que pudo offenderos mi desseo,
qu'en pureza i lealtad a sido uno,
que le pagays con mal tan importuno,
i con mi bien, al qu'este solo veo?
A un Satyro entregastes a Diana,
a un Cyclope a la bella Pasythea,
i a un Sileno el onor del siglo nuestro.
O Hymmeneo cruel, Iuno profana,
Amor os siga, i cual me veys os vea,
i en todo siempre lo halleys siniestro.

Je trouve plausible, mais il n'est pas sûr, qu'il s'agisse encore ici de Felicia; en tout cas ce sonnet est un des postérieurs.

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai rien trouvé qui indique en aucune façon que Da Brígida Lucía de Belmonte[1] ait jamais été l'objet de sa passion ou de son chant. On serait peut-être tenté de voir un tel indice dans deux sonnet consécutifs, „A un Papagayo de una Señora, que cayó de una ventana i se mató." L'un et l'autre manquent à l'impression de 1582, étant composés probablement longtemps après cette date. Le second, qui a pour rubrique „Al mismo Papagayo", fut évidemment composé en même temps que l'autre. Les voici:

No solo a sido a ti la Muerte dura,
pajaro iracional, si bien se advierte,
pues la causa a causado de tu suerte
tristeza a un Angel, en mortal figura.
Dichoso tu! que siente con blandura
tu caso, quien jamas sintió mi muerte
i por ti perlas orientales bierte
por su rostro d'eterna hermosura.
La Muerte a ti i a mi nos fue contraria,
a ti en llevarte estando en tanta gloria,
i a mi en dexarme en tan penosa vida.
Sucessos son de la Fortuna varia,
que aunque de ti uvo Muerte la vitoria,
valió mas que mi vida tu cayda.
(Rec. nº 239, anc. 208; fol. 338 anc. 303).

Si cuando hablavan, i rehian contigo
fueras tan de mi parte, que dixeras
alguna parte de las ansias fieras
de que (aunque sin sentido) eras testigo:
En tu sucesso, yo te fuera amigo,
mas viendo que de burlas, ni de veras,
me ayudaste, i que tu el amado eras,
rabia, Celos, Invidia, arden comigo[2].
Mas ay, cuan poco te dolió este apremio,
pues viviendo gozaste los despojos
de que mis obras nunca fueron dinas,
I muerto te dió Cynthia mayor premio,
que fue, berter sus celestiales ojos
ensima de ti lagrimas divinas.
(Rec. nº 240, anc. 209; fol. 339 anc. 304).

Il est difficile, malgré l'expression „una señora", de se persuader que ces deux sonnets, surtout le dernier, aient été inspirés par une autre que

[1] Cf. ci-dessus, p. L, la citation d'après les *Apuntes* d'Aceves.

[2] Ces deux mots sur un morceau collé.

Felicia; en tous cas le fait que *Cynthia* est nommée ne suffit certainement pas pour les attribuer à Dª Brígida *Lucía*, car Cynthia désigne ici, je crois, Diane, la déesse, et non point l'objet de l'amour du poète.

D'un autre côté Felicia-Felipa a probablement survécu à son poète, puisqu'il ne chante point, comme le faisaient Pétrarque et Ausías March „in morte" de sa dame[1]. Je me hâte du reste d'ajouter une fois pour toutes que le mérite de Juan de la Cueva, bien qu'il ait été injustement oublié, ne supporte aucunement une comparaison avec le poète de Laura, ni encore moins, peut-être, avec Ausías March († 1459), le charmant et discret poète du „Lir entre carts" („lis entre chardons", Teresa), qui nous dit avec plus de raison qu'un autre:

. . . „ço que'm fa vos amar
no m'entra pas solament per la vista;"

qui ne chante pas devant le monde; qui nous prévient dès le début:

„Qui no es trist, de mos dictats no cur,
o'n algun temps que sia trist estat;"

qui est lui-même:

„Amich de plor é desamich de riure";

et qui fait ce touchant aveu d'abnégation:

„E si cert fos, qu'entre los sants fos mesa,
non volgra jo que de Mort fos defesa."

Chapitre IV.

Ses contemporains.

Il ne sera pas inutile de rassembler en un lieu les noms des personnages, soit parents, soit amis, soit écrivains, que Cueva mentionne de manière ou d'autre dans ses œuvres. Pour plus de commodité je dresse avec ces noms une liste, probablement encore incomplète, par ordre alphabétique. Ce qui est surtout remarquable à cette liste, c'est que Cervantes ne s'y trouve pas, bien qu'il ait vécu à Séville dix années (env. 1588—98); Cervantes fréquentait le cercle de Fernando de Herrera.

---

[1] Cf. Rubió y Ors *Ausias March y su época*, Barcelona, Subirana, 1882.

L'humble position de Cervantes n'a donc guère pu l'aliéner de Cueva. Mais il est vrai que Cueva préférait „huir las juntas de Poetas".

Alarcon, Miguel Diaz de; il m'est impossible de dire si les tercets que Alarcon fit pour les *Comedias i Tragedias* datent de 1584 ou de 1588.

Alcaçar, Baltasar del; il y a une élégie de lui dans la *Conqvista* 1603; son. 30; *Exemplar*; *Sannio* V, 67.

Alfaro, dotor Andres Çamudio de, „medico de Camara del Rey Don Philippo .2. y de la general Inquisicion", ép. 4.

Alfaro Ossorio, Francisco de, „cavallero del abito de Calatrava", (fils du précédent), „sobrino mio"; *Obras* 1582; ép. 18 (mention); canc. 16.

Alfaro(?) Venegas, voy. **Venegas.**

Alfaro, Sayas de, voy. **Sayas.**

Alvaro, voy. **Portogal.**

Alvares de Soria, Alonso, son. 81, à **Avellaneda,** qui le fit pendre, (mention).

Ancona, dotor, son. 71.

Anguilara, ép. 7 (mention).

Ardila, Pedro Rodriguez de, il y a un sonnet de lui dans le recueil de 1603.

Arguijo, Juan de, son. 104; ép. sans n⁰ (fol. 103), le nom rayé; *Sannio* V, 71.

Arzega, Bernardino de, [1572—77?], „en la Puebla de los Angeles", son. 58 [1].

Avellaneda, Bernardino, „assistente de Sevilla", son. 81 [2].

Avoz Enriquez, Martin de, il y a un sonnet de lui dans la *Conqvista* 1603.

Barajas, voy. **Cisneros.**

Barrera, Alonso de la, „ecelente en el arte de la impresion", son. 90 (mention); son. 173 (épitaphe).

Boscan († 1529), *Exemplar.*

Burguillos, *Exemplar.*

Cabrera, Pedro de, ép. 2 et 3 (mention).

Cangas, Fernando de, ép. 3 (mention); *Exemplar* [3]; *Sannio* V, 64.

Çapata, voy. **Cisneros.**

Capilla, Alonso de, „ingenioso representante" [1581].

Carrança, Hieronimo de, „tio i maestro" de Juan Paez de Sotomayor, son. 20 (mention); *Exemplar.*

Casaos, Juan de, son. 99.

Casaus, Guillen de, *Exemplar.*

---

[1] Dans le sonnet Cueva l'appelle „venturoso Arzeo" (: desseo).

[2] Peut-on croire que le sonnet n⁰ 189, épitaphe sur Timon Atheniense, est à l'adresse de cet implacable juge d'Alonso Alvarez? Cf. *Escuela* p. 183.

[3] „El culto Cangas hizo en tres Canciones la descripcion de Papho i la de Gnido."

Casas, Cristoval de las, *Sannio* V, 61.

Castro, Rodrigo de, cardinal, archevêque de Séville, son. 14 (mention).

Cayrasco, Cerafin, son. 44; ép. 7 (mention); probablement un des poètes qui célébraient l'inondation du Guadalquivir, le 19 déc. 1604, ce qui donna lieu au son. 207.

Cetina, Gutierre de, „comico sevillauo“ [† 1560], *Exemplar*; *Sannio* V, 62.

Cisneros, Alonso de, „ecelente i gracioso representante“ [1581].

Cisneros, Francisco Çapata de, conde de Barajas, „assistente“ [1579].

Coçar, „comico sevillano“, *Exemplar*.

Conegero, voy. **Pedraza.**

Cordova, Antonio Fernandez de, primogenito de la casa de Guadalcaçar, dédicace de la *Conqvista* 1603; son. 119; *Sannio* V, 74.

Cueva, Alonso de la, son 88(?), son. 90(?), son. 112.

Cueva, Da Barbara de la, él. sans n⁰ (fol. 324)[1].

Cueva, dotor Claudio de la, inquisidor i visitador, son. 59; son. 93; canc. 7; canc. 19 (Canaria); ép. 17; sonnet de Claudio 1582 *(Obras)*.

Cueva, Diego de la, son. 87.

Cueva, Enrique, *Amores de Marte i de Venus* dédicace [1604].

Çumeta, voy. **Saez.**

Delgado, lic. Francisco de, „medico i cirujano en Sevilla“, ép. 16 [1608].

Enriquez, Fadrique, voy. **Ribera.**

Enriquez, voy. **Avoz.**

Figueroa i Cordova, Juaña de, muger de D. Geronimo de Montalvo, dédicace des *Inventores* [1587].

Fuentes, Alonso de, „comico sevillano“, *Exemplar; Sannio* V, 69.

Garci Lasso
Garci Sanches, } *Exemplar.*

Gelves, voy. **Portogal.**

Giron, maestro Diego, son. 13; él. 13; ép. 6; ép. 2 et 3 (mention); *Sannio* V, 58.

Gomez Escudero, dotor Pedro, ép. 11; *Sannio* V, 66; il y a une élégie de lui *Obras* 1582, et *Conqvista* 1603.

Guadalcaçar, voy. **Cordova.**

Guevara, voy. **Nofuentes.**

Guevara, „comico sevillano“, *Exemplar*.

Guzman, Fernando Pacheco de, ép. 3; *Sannio* V, 70.

Guzman, Pedro de, son 53; *Exemplar*[2].

Heredia, „comico“, *Exemplar*.

Herrera, Fernando de, ép. 7; sonnet de lui 1582; *Sannio* V, 59.

---

[1] Cette pièce étant imprimée, je l'ai sautée en copiant, et ensuite je l'ai oubliée. J'ai oublié aussi, malheureusement, si elle nous dit quelle était cette Barbara de la Cueva.

[2] „Hizo al Olvido una Cancion.“

Iranço, Juan, *Exemplar.*
Lascano, maestro, [Madrid 1587].
Leon, Juan de, impresor [1587—88].
Leon, voy. **Ponce.**
Lopez, Jacome, mercader de libros [1587—88].
Losa, Andres de la, canc. 12.
Malara, maestro Juan de, son. 13; son. 57; *Sannio* V, 57.
Manrique, Antonio, „general de la flota de Nueva España", son. 118; égl. 1.
Martinez, ép. 18 (mention).
Medina, maestro Francisco de, son. 14; él. 20; *Sannio* V, 56.
Medina Campo, Fernando de, éditeur de ses dix comédies et quatre tragédies [1588].
Mena, Juan de, *Exemplar.*
Mexia, Pedro, *Exemplar.*
Miota, lic. Antonio Martinez de, [Cuenca, 1607—9], son. 84.
Montalvo, Diego de, „cavallero del abito de Santiago", son. 25.
Montalvo, Geronimo de, alguacil de Sevilla [1587].
Montano, Arias, *Sannio* V, 54.
Moxquera de Moxcoso, Cristoval de, ép. 3 (mention); *Sannio* V, 60.
Obregon, lic. Laurencio Sanches de, „primer corregidor de Mexico", ép. 5 [1572—77?]
Ocaña, son. 90 (mention).
Ortiz, *Exemplar.*
Naharro, „comico", *Exemplar.*
Nofuentes de Guevara, Diego de, „veinticuatro de Sevilla", ép. 14.
Padilla, fray Pedro de [1600].
Pacheco, lic. Francisco de, son. 107; ép. 8; ép. 3? mention; son. 124 (épitaphe 1599).
Pacheco, Francisco de, son. 163, ép. 3? *Sannio* V, 55.
Paz, Inez de la, cancion 20.
Pedraza Conegero, Eugenio de, son. 83.
Peñafiel, voy. **Tellez.**
Perez, Francisco, [1603], impresor.
Pescioni, Andrea, [1582]; ép. 2 (mention).
Philippo II, son. 221; son. 222, (épitaphes).
Ponce de Leon, Luys, *Sannio* V, 72.
Porras, Rodrigo de, canc. 11.
Portogal, Alvaro de, conde de Gelves, son. 131; son. 163; égl. 4; ép. 1; ép. sans n⁰ à Sayas de Alfaro (mention); *Exemplar*;[1] *Sannio* V, 73.
Ribera, Diego Ochoa de, canc. 9.

[1] „I una [cancion] del Conde a veynte i tres [versos en cada estança] alcança". — Je donne ici le sonnet de Cueva (n⁰ 131, anc. 100, du ms.; ce sonnet manque à l'impression de 1582) qui est intéressante parce qu'évidemment il a trait à l'amour „platonique" de Herrera pour

Ribera, Felipe (Ochoa?) de, ép. 3 (mention).
Ribera, Fadrique Enriquez de[1] son, 176; ép. 3 (mention).

---

sa „Luz", „Eliodora", „Lumbre", la comtesse de Gelves, Dª Leonor de Milan (cf. Menendez-Pelayo, *Ideas* II, 101; cf. Lasso, *Escuela* p. 41):

Mucho puede el Amor, i mucho puede
el que bien ama, i puesto en competencia
si es firme el amador, tiene licencia
a dezir, que al Amor amando ecede.
Por este privilegio se concede
a quien bien ama honesta preminencia
de celar, i que Amor en su presencia
abandonado en sus effectos quede.

Dichosos Celos, cuando viene el Celo
de amor constante, verdadero, i puro
cual vestra Luz, divino Albano (sic), os cela.
Que tales Celos son favor del Cielo.
mas ay, triste, de aquel que un rigor duro
l'enciende en celo, de quien el se yela.
(Cf. ci-dessus p. XLVII le sonnet de Cervantes).

Le comte de Gelves mourut en 1589, huit ans avant Herrera.

[1] Mon ami D. José M. Octavio de Toledo a pris pour moi à l'archive de Medinaceli quelques notes importantes sur l'illustre famille des Ribera; par commodité je les rédige en deux tables généalogiques.

I. Fadrique Enriquez, 2e almirante de Castilla. — Teresa de Quiñones.

Beatriz de Ribera, première épouse de Pedro Enriquez, fille du 3e adelantado Per Afan de Ribera. — Pedro Enriquez, 4e adelantado. — Catalina de Ribera, seconde épouse de Pedro Enriquez, sœur de Beatriz.

1. Francisco Enriquez de Ribera, 5e adelanto, † après 1507, sans enfants.
2. Fadrique Enriquez de Ribera, 6e adelanto, 1r marquis de Tarifa, † 1539, sans enfants.
3. Fernando Enriquez de Ribera, † 1522, avant son frère.

II. Fernando Enriquez de Ribera, † 1522 (voy. ci-dessus). — Ines Partocarrero.

1. Per Afan de Ribera, 7e adelantado, 1r duc d'Alcalá, † 1571, sans enfants.
2. Fernando Enriquez[1] de Ribera, 2e duc d'Alcalá, † 1594. — Juana Cortes.

Ana (Tellez) Giron, „marquesa de Tarifa". — 1. *Fernando Enriquez de Ribera, marquis de Tarifa* † 1590.
2. Juana Enriquez de Ribera, épouse du marquis de Priego, Pedro Fernandez de Cordova.
3. Catalina de Ribera, épouse du duc d'Osuna.

1. *Fernando Enriquez de Ribera, comte de los Molares, 3e duc d'Alcalá, 8e adelantado,* épousa Beatriz de Moura et mourut en 1637.
Maria Enriquez de Ribera, 4e duchesse d'Alcalá, épousa le duc de Montalvo.
2. Pedro Enriquez de Ribera, 2e marquis d'Alcalá (parmar iage avec Ana Portocarrero)
3. Juana Enriquez de Ribera, épouse du marquis de Priego, Alonso Fernandez de Cordova.

---

[1] N'y eut-il pas un troisième frère, *Fadrique Enriquez,* aïeul des marquis de *Villanueva del Rio?* Ce serait alors la *D. Fadrique* du son. 176 et de l'épître 3. Et quel était le Felipe de l'ép. 3?

Ribera, Fernando Enriquez de, marquis de Tarifa († 1590), fils du 2e duc d'Alcalá, du même nom, qui lui survécut († 1594); le marquis de Tarifa fut l'ami et le bienfaiteur de Cueva; c'est à lui qu'il dédie en 1585 son *Sannio*, c'est à lui qu'il adresse l'épître 18, qui nous represente le marquis comme un vrai mécène des poètes sévillans; son épouse, la marquise Ana Tellez Giron (qui était peut-être en relation de famille avec les Cueva et les Albuquerque), semble aussi avoir protégé le pauvre poète, du moins il lui dédie la *Istoria de la Cueva* (en 1604, le 15 sept.). — Francisco de Medina fut son maître. Cf. *Sannio* V, 75.

Ribera, Fernando Enriquez de, „tercero duque de Alcalá (depuis 1594), marques de Tarifa, conde de los Molares, adelantado i notario mayor del Andaluzia, señor de la casa de Ribera," fils du précédent, et lui aussi l'ami et l'appuie de Cueva, qui lui dédie en 1606, le 30 nov., son *Exemplar poetico*[1]; cf. *Sannio* V, 76—78.

---

[1] Je trouve à propos de copier ici quelques passages de l'*Exemplar* (fol. 246 du vol. II de la Colombine, début de la Epistola 2a):

Con nueva boz, i espiritu divino
aspirado de vos, prosigo el canto
que de toda alabança hareis dino.
I entre las Musas del Pyerio santo
en igual armonia el Nombre vuestro
la mia celebre, sin dudoso espanto.
Bien conosco cuam prospero, i cuan diestro
tengo el Cielo, en teneros de mi parte
cual bien en mi empeçada labor muestro.
Algunos quieren que llamemos *Arte*
esta que llamo Epistola, i algunos
dizen que destos Titulos se aparte.
Poetico exemplar me dizen unos
que se diga, i no sé como es possible
no ser tales renombres importunos.
Por ellos considero, i veo vissible
vibrar la horrible lança al pecho mio . . .
Acudo a que me ayude la grandeza
de vuestra excelcitud, para que cante
de nuestro Español verso la belleza.
De nuestro Español verso el elegante
metodo, el armonia, i la dulçura,
a la Griega i Latina semejante.
En que verá El que sabe d'escritura,
ser capaz de admitir cuantos sugetos
ofrece la Poetica letura.
I los que fueren dotos, i discretos,
hallarán ser las Coplas Castellanas,
aptas para esplicar altos concetos.
Su noble antiguedad en las Grecianas
Lyras se halla, en el Trocayo verso
qu'es el Nuestro, i lo propio en las Romanas . . .
Los Poetas modernos le aplicaron
la consonancia propia que tenia
en la lengua vulgar que lo hallaron.
Deste genero vemos cada Dia
algunas coplas hechas en Italia
faltas de su donayre, i gallardia.
Que a sola España concedió Castalia
por natural, cantar en su idioma
iras de Marte, i fuegos de Acidalia.
I el qu'en el suyo, fuera deste toma
trabajo de escrevir, es propiamente
Corneja, que ni es Cuerbo, mi Paloma.
A imitacion del Lacio diligente
nuestros Numeros sacros resonaron
en la Galica Lyra en voz ardiente.
De Amor los blandos juegos celebraron
con mas felice espiritu, que fueron
los Italos, i mas se levantaron.
Mas en la perfecion en que pusieron
nuestros Mayores esta conpostura
a todas las naciones prefirieron.

Rioja, lic. Francisco de, son 29.
Rodriguez, Alonso, „autor de comedias", „famoso representante" [1579].
Rodriguez, Francisco, mercader de libros [1582].

En ninguna se halla la dulçura
qu'en la Nuestra, la gracia, i la terneza,
la elegancia, el donayre, i hermosura.
Si aplicallo quisieres al alteza
heroyca , cual ya hizo *Juan de Mena,*
bien lo puedes fiar de su grandeza.
Si a passiones de Amor, si a llanto i pena
con *Garci Sanches* puedes conformarte,
cuya Musa de gloria al Mundo llena.
Si a Fabulas quisieres aplicarte,
a cartas, a Epitafios, i otras cosas
Don Diego [Mendoza?] en el nos a enseñado el Arte,
Baltazar del Alcaçar en graciosas
Epigrammas lo usó, i el numeroso
Burguillos en sus dulces, i altas glosas.
El singular en gracia, el ingenioso
Lope de Rueda el comico Tablado
hizo ilustre con el, i deleytoso.
El gran *Pedro Mexia,* el estremado
Iuan Iranço, en las justas de los santos
en que fue el uno i otro Laureado:
En este verso celebraron tantos
cuantos vemos en santas alabanças
qu'en la suya resuenan oy los cantos.
I si la fatal suerte en sus mudanças,
Inclito Duque, el buelo refrenara
dexandonos lograr las Esperanças,
I vuestro Febeo padre se lograra,
a la Thebana i a la Lesbya Lyra
con la dulçura del aventajara.
Mas a pesar de su implacable ira
vivirá en nuestra Betica Ribera
Fernando en cuanto el sol los orbes gira . . .
Si estos versos acaban en bocales
son mas dulces, mas tersos, i elegantes,
i apartandosse dellos no son tales.
Si dar quisieres a los consonantes
vozes agudas, puedes, conociendo
los lugares, i causas importantes.
Siempre es forçoso en ellos ir diziendo
nuevas cosas, i nunca se consiente
palabra ociosa el numero supliendo.
La Copla será buena puramente
qu'en agudeza acabe, o en sentencia,
i la que no, por buena no se cuente.
No son de menos gloria i ecelencia
los antiguos *Romances,* donde vemos
en el numero igual correspondencia.
L'antiguedad i propiedad tenemos
de nuestra lengua en ellos conservada,
i por ellos lo antiguo conocemos.
Cantar en ellos fue costumbre usada
de los Godos los hechos gloriosos,
i dellos fue en nosotros trasladada.
Las Rhapsodias que usaron los famosos
Griegos, fueron sin duda desta suerte
i los Azentos(?) [1] Indicos llorosos.
Con ellos se libravan de la muerte
i la Injuria del Tiempo sus hazañas
i vivia el varon lohable i fuerte.
Dellos los eredaron las Españas
cassi en el mismo tiempo que cantaban
los Regujios en todas las montañas.
La mesma ley, que guardan oy, guardavan
los antiguos, usar los disonantes [2],
i esto con gran veneracion usavan.
Por viciosos tenian los consonantes
(i mas si eran agudas las Diciones),
i por buenas las vozes mas distantes.
Fueron siempre estas dos composiciones
tenidas en España en grande estima
hasta qu'entraron nuevas invenciones.

---

[1] *Sed.* Areytos.
[2] C.-à-d. éviter la rime.

Rubio, lic. Fernan Gomez, son. 247.
Rueda, Lope de, *Exemplar* (mention).
Saez Çumeta, Juan, *Sannio* V, 65.
Saldaña, Pedro de, „famoso autor i ecelente representante“ [1579—80].
Santillana, marques de, *Exemplar.*
Sayas de Alfaro, Cristoval de, son. 18; ép. sans nº (imprimée); *Exemplar*[1]; *Sannio* V, 63.
Segura, *Exemplar.*
Soria, voy. **Alvarez.**
Sotomayor, Juan Paez de, son. 20.
Suares, Rodrigo, jurado ép. 2; canc. 3; son. 71 (mention).
Tarifa, voy. **Ribera.**
Tellez Giron, Ana, marquise (veuve) de Tarifa, voy. **Ribera.**
Tellez Giron, Juan, marquis de Peñafiel, dédicace du recueil imprimé en 1582.
Toledo, ép. 3 (mention).
Valle, Juan Lopez del, [1603]; ép. 18 (mention?).
Venegas, Francisco (de **Alfaro**?), „arferez a la jornada de Inglaterra“ [1596], son. 43; est-ce le même „Francisco“ qui est mentionné *Istoria* str. 61 (cf. ci-dessus p. XXVI)?
Verdugo, dotor Pedro, son. 96.
Villalta, Gaspar de, ép. 12.

Comme je l'ai dit, Cervantes (1547—1616) n'est pas mentionné une seule fois par Cueva, bien que notre poète ait dû nécessairement, ce semble, connaître l'auteur du *Don Quixote,* l'ami de Herrera, d'autant plus que Cervantes avait donné une honorable place à Juan de la Cueva dans son Canto de Caliope *(Galatea),* en 1584, époque où Cueva avait fort peu imprimé. Y a-t-il eu quelque animosité de la part de Cueva pour Cervantes comme probablement il y en avait entre Herrera et Cueva? Ou faut-il

Llamo nuevas, qu'el numero a la rima
del grave Endecasilabo, primero
floreció, qu'en Lacio, en nuestro clima.
El Proenzal antiguo, el sacro Ibero
en este propio numero cantaron,
antes que del hiziesse el Arno Impero.
El Dante i el Petrarca lo ilustraron,
i otros Autores, i esto les devemos,
i ellos que de nosotros lo tomaron.
La justa possecion que del tenemos,
que a la Musa de Tajo, i Catalana
se atribuye, tan poco l'apliquemos.
Primero fue el Marques de Santillana
quien lo restituyó de su destierro,
i sonetos dió en lengua Castellana.
E querido aclarar el ciego yerro
en que viven aquellos que, inorando
esto, siguen la contra hierro a hierro.

[1] „Celebre fue la [cancion] del ingenioso i docto Sayas.“

[2] Il est à noter que la *Istoria de la Cueva* (aventure avec un dragon) est écrite (ou du moins dédiée) après l'apparition du *Don Quixote.* Quand même Cueva n'aurait pas daigné lire (ce qui peut se penser) cette satire, il en a entendu parler sans doute.

croire que, dans les yeux des sévillans, Cervantes n'était pas bon à citer après l'épisode de sa prison (1597)?

Lope de Vega aussi n'est pas mentionné. Là, il y avait plus de raison, peut-être, pour une jalousie. Car Lope de Vega (1562—1635) vint éclipser précisément Juan de la Cueva, et c'est peut-être lui qui détourna Cueva du théâtre. On s'étonne en effet que Lope n'ait pas de „lugar“ pour Cueva, qu'il n'a guère pu ne pas connaître et respecter, parmi les trois cents beaux esprits de son *Laurel de Apolo*.

Je terminerai ce chapitre avec deux longs extraits encore: ce sont un passage de l'*Exemplar*, où Cueva parle mystérieusement d'un poète que je n'ai pu identifier, si ce n'est pas (en parti du moins) Cueva lui-même, et l'épître n° 18, au marquis de Tarifa († 1590), qui est également remplie de piquantes allusions. Il y est beaucoup parlé de maître Francisco de Medina, un des plus intimes amis de Cueva; il naquit à Séville en 1544 et y mourut le 20 mars 1615, probablement peu d'années après Juan de la Cueva[1]. a) *Exemplar*, fol. 242—45, fin du livre I:

Yo conocí un Poeta cuyo genio
se aplicó siempre a varios argumentos,
i en especial a los qu'el doto Ennio:
Astro no dió favor a sus intentos,
ni jamas hizo cosa en que no viessen
languidos versos, baxos pensamientos.
I como sus amigos le advertiessen
del bruto estilo, i cafa(?)[2] compostura,
i los propios escritos lo dixessen:
Echó de ver que toda su escritura
era sin Arte, i llena de rudeza,
sin medida, sin buena contextura:
Que las cosas comunes sin alteza
en lugares sublimes colocava,
i las sublimes, las ponia en baxeza.
Qu'en los sagrados Epicos usava
concetos ordinarios, inorando
la magestad qu'en[3] ellos demandava;
Que no les iva a sus escritos dando
hermosura con flores, i figuras,
qu'en variedad los fuessen esmaltando[4].
Que las Diciones asperas i duras
no supo corregir, i usando dellas
las nuevas ofuscó, i daño las puras,

[1] Dans les *Retratos de Pacheco* (que malheureusement je n'ai pu voir) il y a sur Medina une notice d'où j'extrais le suivant passage que je dois à M. de la Rosa: Su fama lo trajo por Maestro del Principe *hijo segundo del Duque de Alcalá* [= „hijo del 2° Duque“?] viendose muy pronto altos principios de discrecion y prudencia en aquel malogrado principe. Esta muerte del marques de Tarifa [1590] le hizo apartarse en los arrabales de esta ciudad a vida quieta, donde dispuso un riquisimo museo de rara libreria y cosas nunca vistas de antigüedad y de nuestros tiempos. Despues fue hecho secretario del Arzobispo de Sevilla D. Rodrigo de Castro.

[2] *Sed.* zafia. [3] *Sed.* que en

[4] Cela peut être à l'adresse de Herrera et de son école. Cueva use d'une semblable ironie plus d'une fois.

Sin alcançar, despues de no entendellas,
consistir la ecelencia a la Poesia
en variedad d'Elocuciones bellas.
En esta congoxosa fantasia
su triste i lasso espiritu rendido
a mil perturbaciones le ofrecia.
Lleno de confusion, entristecido,
rompió el silencio, levantando al cielo
la boz diziendo, de dolor movido: [1]
„O tu, Deidad, qu'el tenebroso velo
de la caliginosa sombra auyentas
con luz divina, esclareciendo el suelo.
O tu, que los espiritus alientas
i con tu influxo celestial inspiras
los qu'en tu solio i a tu lado assientas:
I coronando de Laurel sus Lyras,
su gloria hazes cual la tuya eterna,
i ombres, i Orbes con su canto admiras;
Si el mio tu sacro espiritu govierna,
si en mis escritos invoqué tu Nombre,
i en la dulçura de mi Musa tierna;
Dime (ay de mi) porque no hallo un Ombre
(ya que tu te desdeñas d'escucharme)
qu'en oyendo mis versos no se assombre?
Dexo de trabajar, i fatigarme
en el comico i Tragico argumento,
i en las Satyras libres desvelárme?
Dexo de hazer notorio el sentimiento
de mis ansias, en Elegos llorosos?
i en Lyricos suaves [mi] tormento [2]?
Dexo de celebrar heroes famosos
en verso heroyco, a Marte consagrado,
i en Epicos, oraculos gloriosos?
Si en esto (como sabes) é gastado
mi alegre juventud, i en alabança
de Dioses cien mil Hymnos é cantado,
Porque permites sin hazer mudança
qu'en tan infame abatimiento vea
de mis largos trabajos la esperança?
I que no ay Sabio, ni ay Vulgar que lea
mis obras, que no buelva el rostro dellas
el que mas las alaba, i lisongea.
Es justo, assi que sufra escarnecellas?
es justo, assi ver yo menospreciallas?
es justo, assi que dexes tu offendellas?
Si no es justo, i tu deves amparallas
como deydad suprema, i Retor suyo,
acude, o sacro Apolo, a remediallas.
Acude a este sufraganeo tuyo,
acude, Apolo, a la infelice suerte
en qu'en [3] tan triste desonor concluyo.
Revélame algun Arte con que acierte
a hazerme estimar, i sea [4] de aquellos
a quien tu aliento en otro ser convierte.
Ya podiste sacar alguno dellos
de oficios viles de alquilada gente,
i preferir los Comicos mas bellos.
I de un sueño podiste solamente
hazer Poeta al que guardava cabras,
i en tu coro, i junto a ti, se assiente.
Estas no son quimeras, ni palabras,
cosas son pregonadas, i sabidas
qu'en tus divinas oficinas labras.
Cosas son a ti solo concedidas,
i a quien ofresco umilde i congoxoso
estas umidas lagrimas vertidas.“
Esto diziendo le juntó un sabroso
sueño, los blandos parparos quedando
a su dulçor rendido con reposo.
I estuvo desta suerte reposando
lo que la oscura sombra cubrió el mundo,
con Febo (segun dixo) consultando.
I resultó de allí, qu'en su profundo
sueño le reveló el conocimiento
de aquello en que su ingenio era fecundo.
Sacudió el peresoso encogimiento
que tenia sus nervios impedidos
con la dulçura del Netareo aliento:
Revolvió sus papeles conocidos
de tantos años, con afanes tantos
sustentados a fuerça i defendidos.
I dixo: „Ya no quiero mas quebrantos
en esta ceguedad, sirva el anillo
de Gyges, que deshaga estos encantos.

[1] Cette apostrophe rappelle *Sannio*. [2] *Sed.* mis tormentos. [3] *Sed.* que [4] *Sed.* ser

El ingenio que supe mal regillo
arrebatado del, cativo, i ciego,
por tantos disparates dí en seguillo:
Aora que a la sacra luz me llego
estas obras que hize sin seguilla,
(contra mi natural) mueran en fuego.
Sin mas hablar (o estraña maravilla)
que un Ombre assi con su opinion casado
poder tan facilmente reducilla:
I cuanto tenia escrito, i trabajado
por este parecer que eligió solo,
sin dexar hoja, al fuego fue entregado.
I por acuerdo (cual dezia) de Apolo
siguió lo que su ingenio le ditava,
i lo demas que le dañó, dexólo.
I de tal modo desde allí observava
las leyes de su ingenio, que ninguna
por ocasion mi(?!) [1] fuerça traspassava
Conociendo contraria su fortuna
de lo que fue, huyó constantemente
cuanto el ingenio con hastio repuna.
Dió en hazer coplas de plebeya gente
sin magestad heroyca ni artificio, [2]
en que su natural era ecelente.
A Seneca dexó el lloroso oficio
de la Tragedia . . .
La Lyrica dulçura i los amores
a Horacio i a Tibulo, i al fogoso
Iuvenal murmurar vicios, i onores.
I un Argumento umilde aunque gracioso
eligió, que su ingenio le dispuso
en que ecedió al mas alto i generoso.
Libre del Caos que le traia confuso
cantó en heroyco Plectro la ecelencia
de la Tarasca [3], con ingenio infuso
Cantó su natural i desçendencia,
el origen, la causa, el fundamento
de hazer en Sevilla su assistençia,
Porque sale en tal fiesta, i con que intento
se le entregó al agente que la tiene
a su cargo, i do fue su alojamento.
Este vistió de cuanto en si contiene
un heroyco Poema, sin faltalle
parte de cuantas observar conviene.
De aqui nació seguille, i estimalle,
i entre los mas ilustres Escritores
la Tarascana Nombre eterno dalle,
Mereció conseguir estos onores
porque siguió su ingenio, i dexó aquello
que fue ocasion de todos sus errores.
Cherilo mereció de no hazello
la poca estimacion, i la memoria
qu'en tal abatimiento fue a ponello.
De la gloriosa Athenas la vitoria
contra Xerxes cantó, de ingenio opreso
i como opreso assi le dió la gloria;
Tenga el Poeta en la memoria impreso
esto, i con este exemplo no se aparte
de lo que tengo de l'ingenio espreso
Qu'el es la forma, i la materia el Arte.

b) L'autre extrait n'est pas moins intéressant, surtout pour les lecteurs sévillans. C'est l'épître n⁰ 18, au marquis de Tarifa:

Sobre aquel ruego del criado vuestro
os escrevi, mas a de mes i medio,
por orden, i en un pliego del Maestro [4].
Supe, que por aver yo sido el medio
la merced le otorgastes que pedia,
que fue dina de vos i su remedio.

[1] *Sed.* ni. — Je n'ai pu collationner sur le ms. cette pièce. Le *Sannio* seul a été collationné en bon à tirer, comme je l'ai déjà averti.

[2] Notons que c'est précisément le cas de Cueva. Les critiques ont été unanimes à censurer les 'malísimos romances' de Cueva (voy. Gall. II, 639, Menendez Pelayo, *Ideas* 396); le poète les a faits tels à bon escient, je pense, et il eût été fort indigné de lire le jugement de Gallardo: „Invencion, metro, lenguaje, todo es detestable en los *Romances* de Cueva.“

[3] Cf. ci-dessus, p. xxxIII. — Ticknor, *History,* II, 250 (éd. 1863). [4] Medina sans doute.

Las manos beso a vuestra señoria,
pues a mi se me dió la mayor parte
en darle a el lo que pedí en la mia.
Yo juraré que no lo hizo el arte
con que sobr'ello os escreví [1], mas creo
ser la grandeza que de vos no parte.
Esta [2], qu'en vos con vivo esplendor veo
l'esplendecer, me muestra que seguistes
mas vuestro natural que mi desseo.
I assi en la gran merced que le hizistes
cassi estoy por dezir, que no me obliga
a agradecer lo que por mi le distes
Porque seguis la suerte vuestra amiga
qu'es manificamente i con largueza
dar, lo que hazen otros con fatiga.
Pruevasse bien la liberal franqueza
vuestra, en ser siempre amigo de Poetas,
a quien la hambre sigue, i la pobreza.
Lo que les niega el Cielo i los Planetas
suplis, viniendo a vos con mas demandas
que a Valle ni Martinez van recetas.
Por los portales i Zaguan a vandas
los veo, cual l'er coplas, cual Sonetos,
cual un Romance Moro, o Çaravandas.
Cual a Mase Francisco lee Tercetos
i puesto muy d'espacio le declara
(de lo que nunca dixo) los concetos.
Con esto las mas vezes se repara
el que se llega a el, que la Cozina
es el refugio de la hambre avara,
Que una Orça de brodio es una mina,
un gran tesoro un pastelon fiambre,
un Potosi un pedaço de cecina.
Assi guarece su canina hambre
esta recua de Apolo, que le sigue
unos con piés de Plomo, otros de arambre.
No ay en toda esta casa [3] a quien no obligue
como soys su Mecenas a amparallos,
i solo el barrendero los persigue . . .
(Je saute ici trois feuillets, et continue au fol. 354, anc. 319):
Porque vemos al Mundo que no onra
sino al Rico, i el rico en su riqueza
de su padre, si es pobre, se desonra.
Qu'en este vicio ay oy tanta flaqueza
qu'el que mas puede encoge mas la mano
aborreciendo al pobre i la pobreza.
Ricos, muchos conosco, i un umano
que remedie pobrezas, no ay ninguno
desde que se murió Alexandro Magno.
El pobre, al mas amigo es importuno,
cansa al que mas obligacion le tiene,
por que no cuyda el harto del ayuno.
Que me va a mi, ni desto que me viene?
soy el tonto de Heralito, que lloro
lo que nada me importa, ni combiene?
Que guarde el otro [4], o que despenda el oro
que ganó mal, que no guarde al pariente,
ni al amigo, ni al padre fiel decoro;
Vame a mi algo? mas que de la puente
se arroge de cabeça, cuando menos,
que yo dispensaré, si el lo consiente.
Que los tales sean malos, que sean buenos,
ĕ de ser la judia de Çaragoça,
que cegó de llorar duelos agenos? [5]
Por cierto a mi m'altera, i aboroça
cosa por donde dexe en mengua mia
de ser Iuan de la Cueva de Garoça? [6]
Ella a sido moral melancolia,
del cansançio d'estar imaginando
mi pretencion, que nunca llegue el dia.

---

[1] Cette lettre ou épître n'est pas conservée.

[2] Esto? [3] Quelle maison? [4] oro?

[5] Je ne me souviens pas d'avoir rencontré un tel sujet. Est-il allé lui-même à Saragosse pour les joûtes littéraires (1595?).

[6] Que veut dire ce nom de *Garoça* (méchante bourgade de la province d'Avila)? Nulle part je ne le trouve excepté ici. Est-ce de l'ironie?

Vayasse l'ambicion, que assi apartando
me va de mi quietud, i mi sossiego, [1]
no quiero ser mandado por un mando.
Siga esta senda, el que sugeto, i ciego,
falto de luz, camina en Noche oscura,
qu'el se despeñará, o dará en el fuego.
I en los sucesos de Fortuna dura
no confiar, qu'es confiança vana,
cual fue del Barrendero la escritura [2].
Harto mas piadosa, i mas umana
la suerte fue, con el [3] que arruego mio
remediastes con obra tan Cristiana.
Salió del miserable Señorio
de dever, i casó con lo restante
una hija hermosa, i de buen brio.
Al desposorio me hallé delante,
a donde uvo memorables cosas
dinas de que otro espiritu las cante.
Salieron a baylar muchas hermosas,
cantaron la Trastula, i Bernardina,
bayló la Çaravanda Ines de Rosas.
Salió para lo mismo Tomasina,
i mudaronle el son cuando enpeçava,
de que no recibió poca mohina.
Bolvió assentarse i salió la Brava
(entended por la Brava la Morena)
por quien se le cayó a Pasquin la bava.
Bayló admirablemente, i Doña Elena
quiso imitalla, i al primer passeo
cayó, que fue de su arrogancia pena.
Desto rió Doña Leonor Iseo,
que se halló presente, aunque tapada,
i Don Tristan sacar quiso el Baldeo.
Fue la conversacion alborotada,
i metiendose en medio buenas gentes
se sossegó, sin sucederles nada.
I para reprimir sus acidentes
fue necessario un Ombre de Florencia,
gran Charlatan, mas Sabio entre prudentes.
Este vino, i nos puso alli, en presencia
de todos, un gran cofre que traya
de cosas de primor, por ecelencia.
I aunque tan buenas eran cuan dezia,
sus encarecimientos ayudavan
a encarecer las cosas que vendia.
Los galanes en dar se señalavan
a las Damas, que alli no avia escusarse,
porque al que no acudia demandavan.
El ombre sabia bien acomodarse
con la ocasion, i andava tan gustoso,
que les vendia aun el dexar hablarse.
El vendió lo mejor, i mas costoso
que traya, i sacó dos piedras luego
de secreto (en verdad) maravilloso.
De la una salia un vivo fuego
tan dulce como miel, qu'en ella estava
por uua parte i otra con sossiego.
Melantes a esta piedra le llamava,
que del effecto recebia el Nombre,
i en Pterophoros dixo se hallava.
Assombréme, i no dudo que os assombre
a vos, cual hizo a cuantos aprovamos
el fuego dulce, a imitacion del Ombre [4].
Desque vió, que ya un poco sossegamos
l'admiracion, mandó que le truxessen
Agua, un cubo, i dársela mandamos.
Truxéronsela, i dixo que advertiessen
la propiedad de otra piedra estraña,
porque de veras admirados fuessen..
Al punto con el Agua fria la baña
por una parte i otra, i la echó dentro
del Cubo, por mostrar nueva hazaña.
Comensó arremoverse desd'el centro
el agua, i a salir della una llama,
que arrebatava cuanto avia al encuentro.
Del nuevo espanto ni galan, ni Dama
quedó sin alterarse, i encogerse,
i cual Egipcio, i cual Caldeo lo llama,

[1] Ce vers sur un morceau collé.
[2] Allusion à un passage précédent, voy. Gallardo II, 652.
[3] A qui vise-t-il ici? Ce n'est pas à Medina.
[4] Les trois derniers mots sur un morceau collé.

Cual dize qu'es un Thessalo, i qu'el verse
no puede aquello, i qu'era un Babilonio
hechizero, i querian asconderse.
El Florentin, que via que al Demonio
aquel secreto de Naturaleza
le aplicavan, rió del testimonio.
I aviendo con ingenio, i sutileza,
d'elegantes palabras, persuadido
no ser hechizo d'infernal torpeza;
Tomó un poco de azeyte, que traydo
le fue, i echólo dentro, i al momento
el fuego todo se apagó encendido.
No admiró menos ver qu'el violento
fuego, con solo azeyte se apagasse,
que arder con su contrario este elemento.
Como su principal effetuasse,
qu'era vender lo que traya, dió buelta
sin que mas tiempo en pruevas se ocu-
passe.
Dexó entre todos una lid rebuelta
sintiendo mal de lo que visto avian,
sin que pudiesse ser la duda absuelta.
Mugeres, i Ombres a una voz dezian
qu'el era Nigromantico, hechizero,
que acusallo era justo, i que assi iran(!).
Pedianme que fuesse el mensagero
i que al Inquisidor mi hermano fuesse
a dar noticia deste caso fiero.
Que libre i claramente le dixesse
cuanto passado avia en mi presencia,
i a todos ellos por testigos diesse.
Yo que ví su alboroto, i su pendencia,
me ausenté dellos, i riendo dellos
tomé de su dislate esta licencia.
Pintáraos passos (dignos para vellos)
de galanes, que ya que no los vistes,
los vierades presentes con l'ellos.
No puedo, aunque por una m'escrevistes
que os escriviesse todo cuanto uviere
de nuevo, desde el dia que salistes.
Déxolo por aora, i cuando fuere
el Maestro Medina, a otro camino,
llevara cuanto en esto se requiere.
Solo quiero deziros como vino
con el abito ya de Calatrava
Don Francisco de Alfaro mi sobrino.
Dixo que a Murcia desde aqui passava
a cierta informacion, i qu'en bolviendo
por veros solo a Bornos ir pensava.
Assi os lo escrivo, i la verdad diziendo
dentro desta Ciudad, que ya os espera,
os desseo ver, d'esse lugar saliendo.
I pues de Flora la beldad primera
huyó, i de Scythia sopla el viento fiero,
vení a onrar vuestra Betica ribera,
por vos gloriosa, i todo el reyno Ibero.
(fol. 357 b).

Chapitre V.



Langue et versification. Conclusion.

Nous avons vu, par la préface que maestro Diego Giron fit pour le recueil avec lequel Cueva débuta en 1582 et que le poète inséra de nouveau dans son recueil de 1603[1], que la langue de Cueva était, ou

[1] Voy. ci-dessus, p. XII. Je regrette de ne pas avoir vérifié si (comme je le crois) cette préface est *absolument* identique dans l'un et l'autre recueil.

voulait être, „propia, facil, sin mistura de peregrinidad affectada de otras lenguas, porque fue tan observante siempre de su propio lenguage[1], que ni quiso imitar los agenos, ni aun los conceptos dellos, que otros con tanta curiosidad procuran". Cueva lui-même nous dit plus d'une fois que le poète ne doit pas trop „usar de traduciones i de imitaciones":

Esto haze a mi Musa retirarse
de seguir esta via italiana
i a partes nunca oydas derrotarse.
No porque no leo yo de buena gana[2],
mas huygo de imitar, i no los toco.

Il dit cela dans sa première épître, adressée au comte de Gelves († 1589), et il revient souvent à ce thème, p. ex. dans la cancion nº 4, Al Libro (fol. 45):

13. En un estilo llano
dulce, facil, de todos entendido,
canta el mal inumano
del Amador rendido,
sin ser de alguna affectacion movido...
21. Vsa de lengua pura,
d'estilo facil, suelto, i elegante,
huye la ligadura
del raro consonante
si el verso haze escabroso, u arrogante.
22. Di lisa i sueltamente
lo que quieres dezir, qu'este es no vicio;
que bien verá el prudente
que usa este exercicio,
qu'es cuydado, i no falta de artificio.

De même dans l'élégie nº 15, Al Libro (fol 249):

En ti hallará el sabio i el discreto
propiedad i elegancia en tus razones,
facil dispusission, vivo conceto;
Ilustres i adornadas descripciones,
propios effectos de plazer o pena,
egemplos por istorias o ficiones;
Un puro ardor, un Alma de Amor llena,
una immortal i onesta hermosura
de todo vicio i de sospecha agena . . .

---

[1] Naturellement il écrivait le castillan, non le dialecte andalou. Cependant il y a des traces, je crois, de son parler de tous les jours non seulement dans son penchant pour la synérèse, mais dans son orthographe, p. ex. Moxquera de Moxcoso, pour Mosquera, Moscoso, où x représente probablement le son ŋ (une n post-palatale dévocalisée, voy. Lyttkens & Wulff, *Svenska Språkets Ljudlära,* Lund 1885, la table des consonnes) qui aujourd'hui remplace constamment l's devant k; *meresco, Aveyaneda* (corr. en Avellaneda), l'élision devant une h = f étymologique (très rare, du reste), *vení a onrar* pour *venid*, etc.

[2] Il mentionne quelquefois Dante, Boccacci, Petrarca, Tasso, Bembo.

De même en plusieurs autres endroits. Il suffit de renvoyer au prologue de l'*Exemplar* (voy. p. xxx), où il dit, en parlant du style épistolaire: . . . „particularizando cosas tan varias, i algunas con tanta novedad que no de todos son alcançadas . . . i no vistas jamas en nuestro Vulgar, ni en otro Idioma escritas con el rigor que van aqui, sugetas a la fuerça del dificil Consonante, i dichas con tanta soltura i facilidad, que hazen poca o ninguna diferencia a la corriente Prosa", pour comprendre que Cueva savait toujours ce qu'il faisait, et qu'il croit toujours avoir le droit d'écrire comme il écrit. On lui a beaucoup critiqué, outre sa mauvaise hâte, le peu de soin qu'il aurait donné à sa versification[1], on a dit de lui qu'il est „esclavo siempre de su facilidad prosáica"[2]. Cela est vrai, mais ce n'est pas tout. D'abord Cueva a parfaitement compris la différence des styles, et ensuite Cueva n'était pas sans avoir la prétention d'être initiateur, il a cru pouvoir développer dans un sens *national* non seulement le théâtre, mais aussi la langue poétique en général. Avec toute sa prédilection pour la bonne et noble classicité, il est éminemment espagnol.

Je serais mené trop loin, et au-delà de mes forces actuelles, si maintenant je voulais qualifier exactement les intentions de Cueva et l'état de sa versification[3]. Cela n'entre pas dans mon plan ici. Cependant, afin de préparer mon terrain et pour donner lieu à une discussion, je rendrai compte ici de mes vues générales sur le chapitre si débattu, et si diversement compris, de la "versification".

Quelle est donc la différence essentielle et intime qui existe entre la versification en langue romane et en langue germanique? Qu'est-ce p. ex. qui, même dans la poétique d'un maître de l'art, tel que Racine, choquera inévitablement l'oreille d'un anglais ou allemand ou suédois quelconque? Par quelle faute d'éducation un scandinave se croit-il autorisé, à moins de longues études et d'une bonne volonté, à ne voir bien souvent dans la versification de Racine, et le plus souvent dans celle de Victor Hugo, pour ne point parler des excellents versificateurs français des XIIe

[1] Voy. Gallardo II, 639; *Diccionario Historico* (Barcelona 1831) IV, 567.
[2] Menendez Pelayo, *Ideas* II, 397; cf. cep. la louange, *ibid.*
[3] Cf. Morel-Fatio, *El Mágico Prodigioso,* Heilbronn 1877, p. LIII—LIX.

et XIIIe siècles, qu'un art de plus en plus pédant et mécanique, que de l'affectation, que manque de goût, „manque d'oreille"? D'un autre côté, comment se fait-il qu'un espagnol, un portugais, un italien, mais surtout un français, à moins de sérieuses études, trouvera „barbare", „étrange", „monotone", la versification des germains *tutti quanti* (cf. *Romania* II, 149).

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une historique de la versification moderne. Mais on est si peu sûr, de nos jours, de trouver chez le lecteur les mêmes vues, le même train d'idées que chez l'auteur, surtout quand il s'agit de questions où „l'accent" est en jeu, que je crois devoir me permettre une digression sur cette matière.

Voici d'abord quelques notions générales sur l'accent, qu'il est facile de qualifier d'onéreuses ou de superflues, mais que je trouve à propos d'établir comme un point de repère assuré.

Le *mot* isolé est un complexe de sons qui remplit les deux conditions 1° de revêtir une forme de débit propre qu'on peut appeler *forme accentuelle,* ou *d'accentuation* (accent verbal)[1], et 2° d'avoir reçu au moins une signification propre. Ce que j'appelle ici forme d'accentuation veut dire a) la *mélodie*, ou suite caractéristique de tons (l'accent mélodique, ou de tonalité), qu'une oreille attentive et exercée peut saisir dans toute parole prononcée, et b) la *mesure* ou suite caractéristique de secousses (l'accent dynamique, ou d'intensité) qu'une oreille attentive et exercée retrouve dans toute parole prononcée.

Quelle est donc la forme de débit *propre* à chaque mot? Car il est évident qu'un même mot ne nous vient pas à l'oreille sous une même forme invariable; au contraire, l'accentuation varie pour les mots selon la nature de la phrase, et selon la fonction actuelle des mots dans la phrase. Cette forme de débit du mot, qui en constitue l'accent verbal

---

[1] Il ne faut pas confondre l'accent *verbal,* d'un côté avec l'accent *syntactique* (ou phraséologique), de l'autre avec l'accent *syllabique.* L'accent verbal est un tout, une moule ou forme complète, qui a pour parties les secousses et les tons syllabiques. En effet, il est impossible de bien définir la notion *syllabe* (témoins tant de définitions qui n'en sont point!) à moins de partir du fait que le mot est un ensemble, un *tout* dont une syllabe est un *membre organique qui porte une partie de l'accent verbal* (etc.), partie qui n'est point complète en elle seule. Les monosyllabes complètes sont des mots, elles ne sont pas que des syllabes. Cf. Lyttkens & Wulff, *Svenska Språkets Ljudlära,* Lund 1885, §§ 307—314; *Aksentlära* §§ 23, 42 etc. Du reste l'accent phraséologique parfois n'est pas logique.

propre, on la retrouve dans le dictionnaire, c'est le débit *lexicologique* [1]. En effet, cela veut dire simplement que tous les articles du lexique sont autant d'attributs (ou prédicatifs) d'un jugement affirmatif, où les mots en question sont relevés ou marqués de préférence.

Or, déjà dans la phrase prononcée, la plupart des mots perdent plus ou moins cette accentuation propre, qui là, dans le débit de la phrase, est réservée à ces mots-ci seulement qui pour le moment sont principalement relevés, avec des variations d'énergies et de tons qui sont soumises à des règles spéciales selon les langages, les „styles", les émotions de l'âme. En d'autres termes, l'accentuation des mots pris en fonction dépend entièrement de l'accentuation syntactique, celle voulue par la phrase, non seulement quant à son élément mélodique, mais aussi quant à son élément dynamique.

Mais, outre le débit ordinaire de la phrase dans n'importe quel style ou manière d'élocution, il y a deux autres débits de la parole humaine [2]: le *chant* et la *versification.*

Qu'est-ce donc d'abord qui arrive à la phrase et, par conséquent, aux mots qui constituent la phrase, quand on la chante? [3] Evidemment on garde intactes les articulations phonétiques, les sons mêmes, et en effet, on les garde sous leur forme la plus archaïque et la plus complète possible, p. ex., en français, les e sourds ou muets. Sans cela on rendrait méconnaissable la phrase qui devait interpréter la musique, ou bien qui devait en être interprétée. Ce que l'on change inévitablement et de propos délibéré, c'est l'*accent,* l'accent de la phrase et par conséquent l'accent de chaque mot. Qu'il faut détruire complètement l'accent mélodique, cela est dans la nature même du chant, la gorge humaine ne pouvant pas exécuter à la fois deux mélodies: la mélodie de la phrase est entièrement remplacée par celle de la musique toute faite choisie pour l'occasion [4].

---

[1] Les grammariens disent *in pausâ.*

[2] Le chuchotement ne compte pas ici; ce n'est du reste que la suspension plus ou moins complète de la „voix" (la fonction des cordes vocales) et en même temps de tout élément mélodique de l'accent.

[3] Il va dans dire qu'on peut aussi chanter une musique sans paroles, comme on peut faire des productions poétiques sans versification.

[4] On parle aussi de „chant" à propos d'un débit étrange des mots parlés, même quand il n'y a pas de chant proprement dit, mais c'est là seulement une échange ou variation de l'accent mélodique d'un dialecte quelconque, par rapport à celui qui porte ce jugement.

On sait qu'en général les compositeurs modernes n'admettent guère en principe d'autre altération de la parole par le chant que cette altération mélodique, et qu'ils s'efforcent scrupuleusement de garder l'accent dynamique, c'est-à-dire, de faire coïncider toujours les endroits forts du texte avec ceux de la musique. Mais il est clair que dans cette voie, si l'on est rigoureux, on finit par ne goûter que le récitatif obligé qui se rapproche du *parlando,* ou récitation mélodramatique d'un texte (en prose?). Les Français surtout n'aiment point cette constante domination de l'accent dynamique de la phrase et du mot sur la partie du musicien, et c'est ainsi qu'on peut dire, comme règle générale, que le rythme propre de la musique se fait valoir en France, bien plus qu'ailleurs, aux dépens de l'accent dynamique naturel, soit de la phrase, soit du mot. Il n'y a donc rien d'étrange, pour un chanteur français, dans l'accentuation qu'on trouve des paroles dans la jolie petite chanson suivante du siècle passé:[1]

*En*vain la *sé*vè*re* raison
*Tou*jours aux *o*reil*les* nous crie:
„*Fuy*ez l'amour, c'est *un* poison!"

Et de même on chanterait, sans hésitation ni offense, encore aujourd'hui:

*L'a*mour *est* un dieu | *que* la terre adore;
Il fait *nos* tourments, | *il* sait *les* guérir;

ou bien:

Sans *a*mis, *com*me sans famille
I*ci*-bas vivre en étranger . . .,

ou bien (Voltaire, en parlant de la politesse):

De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la *bon*té qu'on chérit;

ce qui avec un texte germain serait inadmissible. Pourquoi? Nous le verrons bientôt.

Quittant maintenant la musique pour considérer l'effet de la versification, et l'altération du texte qu'elle comporte ou ne comporte pas, nous y retrouverons, variant selon le pays, une dissidence, entre la forme (rythme) et la matière (texte), analogue à celle que nous venons

[1] J'ai souligné les syllabes qui, selon la musique, sont aux endroits forts (aux „frappés), sans qu'elles en aient de droit logique.

d'observer. La matière c'est encore ici, non point des mots, ni des syllabes, mais des phrases, on ne l'oublie que trop souvent: c'est avec des phrases, adroitement choisies (je ne dis pas tournées), que le versificateur bâtit des vers. Le rythme de son côté est un cadre, un doublé, une forme (à quoi bon le nier?), et cette forme, choisie une fois au gré et plaisir du versificateur, ou plutôt de ceux à qui il veut plaire, est rempli, non avec „de la quantité", mais avec des phrases ou parties de phrases, selon leurs possibilités accentuelles soit factices, soit de fait. Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas? qu'en théorie celui-là seul est un vrai chef-d'œuvre de vers poétique isolé, où le rythme choisi (qui reste en soi et invariablement la même espèce de rythme) semble ressortir ou naître agréablement, sans y penser, quand on débite la phrase, le „texte", sans penser à autre chose, et cela n'est pas plus vrai pour le versificateur roman que pour le germain. Mais la pratique et l'habitude ont apporté dans les goûts des différentes nations des différences de prédilection qui sont assez graves pour rendre à peu près méconnaissable le fait qu'au fond un français et un suédois (car ce sont là en effet les pôles véritablement opposés en cette matière, si l'on considère les deux principes du rythme et de la facilité de trouver des rimes) suivent l'un et l'autre le même principe, en tant que la facture des vers dépend uniquement de la concordance entre un certain rythme et les accents d'une certaine phrase.

Attendons un moment! Il faut bien éliminer tout de suite quelques mésintelligences.

Est-il vrai que „dans les langues du Nord cette succession [de „fortes" et de „faibles", de frappés et de levés] est d'autant plus régulière que l'accent y a acquis plus d'énergie"?[1] Non, ce n'est point vrai. L'accent phraséologique et l'accent verbal sont en français plus forts qu'il ne fallait pour faire des vers ... „à l'allemande". — Est-il vrai que „dans le vers des nations méridionales modernes, la rime est nécessaire, parce que les syllabes comptées seules ne peuvent faire naître ni rhythme ni harmonie"?[1] Non, ce n'est point vrai. Je le répète: en elle, la

[1] Voy. Benlœw, *Précis d'une Théorie des Rhythmes*, Première Partie, p. 80—81 (Paris, 1862). Cf. *ibid.* p. 91: En français l'accent est, comme on sait, peu sensible. Le contraste de la syllabe forte et la syllabe faible n'est pas assez marqué pour servir de base à un système de versification, et sans rime il ne saurait y avoir de rhythme".

langue française est tout aussi susceptible qu'une autre de faire, avec ou sans des „syllabes comptées", avec ou sans rime, des vers parfaitement rythmiques („à l'allemande")[1]. — Est-il vrai que „l'uniformité et la rigoureuse fixité de la règle [de la césure] s'expliquent par la faiblesse et la valeur flottante des éléments qui constituent le rhythme français"? Non, ce n'est pas cela; car les éléments „entre-dynamiques", (qu'on me passe le mot) ne „constituent" nullement, en français, le rythme des vers, ils ne font que juste ne pas le détruire complètement. — Est-il vrai que les poètes de l'antiquité „n'avaient point recours à la rime parce qu'ils trouvaient dans la différence des valeurs prosodiques un moyen sûr et naturel(!) à la fois de faire éclater l'harmonie; cette harmonie était intrinsèque, c'est-à-dire qu'elle était inhérente aux mots"?[2] Ceci n'est pas exact. Les mots, la phrase en tant que phrase „naturelle" n'avait sans doute ni plus ni moins de rythme à faire éclater dans l'antiquité que dans la France actuelle. —

Est-il vrai, pour nous occuper d'un autre théoricien (qui le mérite sous plusieurs rapports[3], est-il vrai qu'en français „la quantité [prosodique] des syllabes est bien faible et indifférente pour la formation du vers (excepté la rime)"?[4] Oui, mais la „quantité" en elle, la nature du complexe de sons est partout absolument indifférente pour la constitution du vers; un vers lourd n'est pas pour cela mal bâti; ce peut être une qualité[5]. — Est-il vrai que „la quantité perdue fut remplacée

---

[1] On sait bien que la tentative a été faite, et très bien, et plus d'une fois, et depuis longtemps. Voy. Tobler, *Versbau*, p. 6.

[2] Voy. Benlœw, *ibid.* p. 41.

[3] Weigand, *Traité de Versification Française* (Bromberg, 1863).

[4] *Ibid.* p. 10, 11.

[5] M. Ad. Tobler, grand maître en ces questions, comme en tant d'autres, pourquoi doute-t-il (voy. *Vom Französischen Versbau*[2] Leipzig 1883, p. 4) que *chasse* soit un trochée (quantitaire) aussi bien que *âme*, ou que [*jeta,*] *couronne* soit un tout aussi bon ïambe que *jetât*, [*renonce*]? — D'un autre côté M. T. admet, je le sais bien, que *„foudroya, parlera, consentit"* (j'emprunte ces exemples au bon P. Scoppa, *Des Beautés Poétiques de toutes les Langues,* Paris 1816, p. 46) sont d'aussi bons anapestes que l'it. *„fulminò, parlerà, consentì"*. Si de façon ou d'autre on veut que soit la qualité de la voyelle soit le nombre de sons appartenant à une syllabe ait ici une influence constitutive ou prohibitive sur la facture du vers, je le nie; comme je conteste que, pour le vers allemand moderne, la nature du complexe de sons soit en aucune façon constitutive

par la rime“? C'est là un contre-sens. La rime, qui est „l'homophonie de deux syllabes accentuées“ (G. Paris, Rôle de l'Accent, p. 106) a été introduite pas à pas dans le but de lier ensemble certaines petites phrases poétiques (les vers), et elle a été développée de mieux en mieux pour marquer, en dépit de toutes défaillances ou libertés accentuelles, les pôles du rythme choisi. N'était le mètre fixe et familier, une poésie quantitaire aurait tout autant besoin de la rime que n'importe quelle autre. — Est-il permis ou utile en aucune façon, une fois admis que le français a une accentuation assez vigoureuse et qui est le seul principe de la versification française (n'en déplaise à d'Arnauld, cité d'après Barbieux par Weigand, p. 50), de chercher aux „interdynamés“ (entre début, césure, et fin de vers) des renseignements sur l'accent „tonique“ (= dynamique) des mots français?[1] Non, non, c'est absolument inutile, d'abord parce que, dans aucune langue, la versification ne donne des renseignements sûrs quant à la forme accentuelle des mots isolés si ce n'est à la rime (ou dans certains cas à la césure); ensuite parce que le versificateur français est absolument libre en fait de ces endroits entre-dynamiques; les „frappés“ (en esprit) du rythme est une chose, les „secousses logiques“ que reçoivent les mots ou syllabes relevés du texte est une autre chose, en français, et il n'ont besoin de coïncider qu'aux „pôles“ du vers (césure et rime). C'est dommage que Weigand ait ainsi mal placé plus d'une fois ses citations. Il y a en général dans ces pages-là une continuelle confusion entre le rythme, ou mètre[2], et le texte: tantôt (p. 55)

---

ou prohibitive (il s'agit seulement d'un raffinement, voy. *Versbau*² p. 2), quoi qu'en dise M. Brücke dans son traité *Die Physiologischen Grundlagen der Neuhochdeutschen Verskunst* (p. 9). C'est l'accent, et rien que l'accent (phraséologique), qui est principe constitutif; comme c'est la forme accentuelle du mot qui décide de la longueur syllabique: la syllabe peut être plus longue que les sons qui la remplissent plus ou moins complètement.

[1] Weigand, *ibid.* p. 51—57. — A la p. 54 p. ex. (§ 33) Weigand veut prouver que l'accent „passe d'un mot accentué à un mot non accentué“, et il donne ces exemples: „Croyez-*moi*, plus j'y pense“, etc., „Songez-*y*, vos refus, etc. (où les syllabes *-yez*, *-gez* ont perdu leur accent). A coup sûr, si l'on ne savait pas cela d'autre part, on perdrait son latin avec l'*Athalie*.

[2] Un mètre est un rythme employé, comme un mot est un complexe de sons employé; si du reste on peut parler de mètre ici.

c'est la césure, c.-à.-d. un accent du vers, qui lui apprend qu'un mot a l'accent phraséologique p. ex. Ne descendez-vous *pas* . . ., tantôt c'est la syntaxe qui décide; il souligne régulièrement les substantifs, les verbes etc., comme si la catégorie des mots pouvait rien trancher là-dessus. Naturellement la signification syntactique, selon le cas, donne à ces mots leur valeur accentuelle. — Par „pied" Weigand (pour ne parler que de lui) entend en effet une partie de phrase non accentuée qui finit avec une syllabe forte (un mot ou complexe de mots qui a fortement accentuée sa dernière syllabe), „et la fin d'un pied", dit-il, „coïncide toujours avec la fin d'un mot", „le sens constitue le pied". Voilà de beaux pieds! „Je me sens près (◡◡——), je crains Dieu (◡◡—)" . . . „Dans Mol., *Psyché* II, 3 nous lisons un pied de huit syllabes: *De cette insensibilité*"! Enfin, c'est en lisant (voy. *ibid.* p. 56) „Consa*crè*rent leurs *mains* dans le *sang* des per*fides*" que Weigand croit démontrer (avec Quicherat, Becq de Fouquières, Foth, Lubarsch, et d'autres!) que le vers français est foncièrement et parfaitement „rythmique." Oui, certes, que le vers français peut et doit avoir un mouvement rythmique; mais que ce soit là, lu de cette façon, un vers modèle, j'ose et je dois le contester: du moins ce n'est point le sentiment d'un français; — c'est le contraire du plaisir que les Français ont de tout temps mis, cherché, et trouvé dans leurs vers.

Je pourrais continuer longtemps encore cette critique de détails, mais il vaut mieux que je dise comment je me représente les choses.

Si, comme nous sommes convenus, il est incontestable que celui-là est un bon vers, un vers modèle, qui accuse son rythme propre rien qu'en le lisant, n'importe que ce soit un vers germain ou un vers roman, il n'en est pas moins vrai que jamais poète ne fut correct à ce point que l'accent phraséologique ne vînt à enfreindre ou briser çà et là l'accent du vers, le rythme. Un poème modèle peut et doit avoir, au moins dans la bouche de celui qui „dit bien", des vers ou des endroits qui n'accusent pas trop le rythme, c'est convenu. Mais aussi pour la facture de chaque vers, où, en théorie première, la loi des coïncidences des „frappés" et „levés" du rythme avec les parties fortes[1] et faibles du texte se fera valoir, il y a certaines dérogations légitimes et consacrées,

[1] Toutes les syllabes longues du texte ne sont pas, bien entendu, de longueur égale.

pour un versificateur français comme pour un versificateur suédois. C'est dans la nature et la portée de ces licences que les deux versificateurs ne restent absolument plus d'accord, et il est difficile de dire lequel des deux, du suédois ou du français, jouit théoriquement de la plus grande liberté. Ils ne la cherchent pas du même côté. L'un déteste et veut éviter la mesure frappée machinalement et avec uniformité à ses oreilles par toutes les deux ou trois syllabes, comme s'il avait besoin qu'on lui dise continuellement quel rythme il doit avoir dans la pensée! Il ne le connaît que trop bien, son rythme, ses pères ne lui en ont pas consacré un bien grand nombre. L'autre, c'est ici le suédois, a une infinité de rythmes à sa disposition, et en effet le choix, pour lui, est tellement varié qu'à chaque pas, presque, l'auditeur a besoin d'être tenu au courant, surtout au début [1], pour ne pas faire fausse route.

Le français a donc de tout temps apprécié le droit de négliger (on peut le dire) le rythme à c e r t a i n s e n d r o i t s [2], et d'y mettre en conflit apparent l'accent verbal (en tant que phraséologique) contre l'exactitude périodique et régulière des frappés métriques. Mais il a acheté fort cher cette liberté: pour ne pas détruire ainsi complètement le rythme qui, pour lui aussi, est un agrément essentiel de la poésie, il consent 1⁰ à marquer par une homophonie plus ou moins complète la fin fortement accentuée des vers (assonance, rime); 2⁰ à compter les syllabes et à employer dans une proportion numérique sûre et fixe les syllabes constitutives de chaque espèce de vers. En conséquence de cette convention, il est entraîné presque inévitablement vers une foule de limites et de défenses: la défense d'hiatus, laquelle devient nécessaire ou utile pour le prompt calcul des syllabes, a pour suite d'exclure du vers et du langage poétique, et quelquefois de la langue, un grand nombre de mots (tels que *épées, joies, fleuries*) et de parties de phrases (*tu as, à elle, il a eu, là où,*

[1] Je ne puis donc point partager l'opinion de M. Brücke (*Die Physiologischen Grundlagen der Neuhochdeutschen Verskunst* p. 19): „dass wir eine Veränderung im Gange des Verses am besten ertragen gleich am Anfange desselben“ . . . Par conséquent je ne saurais approuver que notre Tegnér ait c o m m e n c é son beau poème „*Svea*“ par une infraction pathétique: *Jōrd, sŏm* mĭg fōstrăt hạ̄r, ŏch fā̆drĕns āskă gōmmĕr. De même Tegnér c o m m e n c e son incomparable „*Sång till Solen*“ par une semblable infraction (calculée sans doute): *Dī́g* jăg sjūngĕr ĕn sång, dŭ hṓgt strå̄lăndĕ sōl.

[2] Cf. G. Paris, dans la *Romania,* plusieurs articles; A. Tobler, *Versbau.*

déjà une fois, sera un jour etc., (voy. Tobler, *Versbau*[2], p. 105); la défense d'enjamber d'un vers à un autre, et encore d'autres entraves et défenses, dont la dernière survenue, et la plus embarrassante, est la défense d'ignorer pour la façon du vers l'e atone, „muet" et (dans plusieurs cas) purement orthographique depuis plus d'un siècle. L'obstination de garder la valeur intacte à ces e atones, pour le calcul des syllabes, sera ruineuse pour le vers français[1], car ce fait seul suffit pour détruire à chaque pas le rythme, malgré toutes précautions[2].

Le suédois n'aime point tout cela. Il aime à sentir partout le rythme en concordance avec les „mots chefs", et il n'admet guère de liberté pour les „interdynames" qui ne soit pas accordée aux autres endroits forts du vers, n'ayant pas de répugnance pour l'alternance binaire (dynamique). Mais lui aussi n'aime pas un surcroît de correction. Une liberté, celle-là toute syntactique, qu'il apprécie et qui l'aide beaucoup, c'est le droit, accordé largement (dans des cas) par toutes les langues germaniques, d'intervertir déjà dans la prose l'ordre des mots. Quant à la régularité du rythme, elle lui est facilitée par deux choses. D'abord, l'égalité accentuelle d'une série de monosyllabes soit tous forts, soit tous faibles, ne nuit pas au mouvement du rythme, tout comme le tic-tac égal d'une pendule se prête également bien à représenter un mouvement ïambique ou un mouvement trochaïque. Ensuite, pour les polysyllabes accentués, les secousses ou coups secondaires de l'accent sont égalisés au besoin, de sorte que çà et là un — ◡ du rythme est rendu, au besoin, par un — — du texte, etc. Ainsi p. ex. *stridbar, konung, alla* (accentués), qui sont tous les trois à peu près[3] des spondées (⊥ ⊥), peuvent très bien représenter un trochée du rythme, tandis que *stridssätt, utåt, alltet* (accentués), qui sont tous les trois de parfaits trochées (⊥ ◡), peuvent rendre (surtout le premier mot) un spondée du rythme[4]; *beröm* (accentué) qui est un ïambe

[1] Cf. G. Paris, *Romania* VI, 625; IX, 191.

[2] Il importe de reconnaître cependant que les e muets comptés ne sont pas la cause de la défaillance du rythme, par moments, puisque le vers français a usé de cette liberté „interdynamique", au besoin, depuis les temps les plus reculés.

[3] Il y a toujours un à-peu-près quand on compare des membres de phrase à des membres métriques ou „pieds"; il y a des nuances phonétiques et accentuelles.

[4] Si de tels mots se trouvent dans un membre de phrase „atone", c.-à-d. non relevé par l'accent phraséologique, ils sont naturellement réduits à des ◡◡ pour le rythme,

des plus parfaits, ne peut absolument pas fournir un trochée, ni même un spondée; *mänskobarn, värdshusvärd* (accentués), qui sont des ⊥◡⊥, ne rendront ni ◡—◡ ni ◡◡— ni ◡——, mais très bien —◡◡; *blomstrande* (acentué), qui est un bon dactyle, peut rendre (plus ou moins bien, cela s'entend) ——◡ ou même —◡— mais difficilement ———, et jamais ◡—◡ ni ◡——. Bref, une syllabe logiquement forte et une syllabe logiquement faible dans un même mot du texte (ou pied du rythme) ne changera pas leur valeur simultanément, et la „syllabe chef" d'un „mot chef" ne permettra p a s de discordance; c'est-à-dire, la forme accentuelle ne souffrira pas une complète renversion de ses éléments constitutifs: ni pour les parties de la phrase qui, étant logiquement faibles, ont perdu l'accent verbal, ni pour celles qui le gardent, étant logiquement relevées dans le contexte, il n'est permis de faire coïncider en même temps, et dans le même mot (ou „pied") frappé et faible, levé et fort. Le nombre et la qualité des s o n s n'ont point de valeur constituante, ici, en aucune façon, l'accent fait tout.

On voit donc que le versificateur suédois aura à mettre à l'épreuve, pour ainsi dire, chaque mot de son „texte", tandis que le français n'aura absolument à se soucier que des endroits „polaires", ayant pleine et entière liberté aux interdynames. Le suédois exige un rythme assuré à

---

mais ils peuvent rendre, là encore, un —◡ (difficilement un ◡—) du rythme. — Ainsi, dans le mot *lövsal* (⊥⊥), *löv* est „syllabe chef" (pour l'accent verbal), et s i le mot devient un „mot chef" dans la phrase pour le moment, la syllabe *löv* occupera n é c e s s a i r e m e n t une „place chef" du rythme. La syllabe *sal* est une syllabe secondaire (pour l'accent verbal); cependant, si le mot tout entier est relevé dans la phrase pour le moment, la syllabe *sal* peut occuper, elle aussi, un endroit fort du rythme, mais elle occupera de préférence un endroit faible, à cause du voisinage immédiat de la syllabe chef *löv*. Par contre, si le mot *lövsal* tout entier n'est pas „mot chef", ni un mot relevé en aucune façon dans le texte versificatoire (la phrase comme telle), ce mot fournira toujours facilement (par convention) un —◡ ou, le cas échéant (ce qui est plus rare), un ◡◡ parfait, mais j a m a i s un —— ni un ◡—, p. ex.: Lȫvsăl hīt, lȫvsăl dīt! Jăg vīll ĭngĕn lȫvsăl hā!" Cf. „Lȫvsăl hīt, lȫvsăl dīt! Jăg vīll jŭ īngĕn hā!" ce qui fait un rythme d i f f é r e n t. On comprend donc pourquoi un jeune poétastre (de province) suédois fit tant rire par les suivants trochées (ou plutôt ces dimètres protopéoniques) —◡—◡—◡—◡, ou —◡◡◡—◡◡◡:

Är det ett *fărtȳg,* det lilla,
Eller är det en *sy̆nvīllă*?

Ensuite, à l'errata, il corrigea '*fartyg*' en '*ångbåt*'; mais hélas! le rire ne voulut pas cesser: les deux mots sont absolument des —◡ ou ——, s'ils sont accentués.

chaque pas et continuellement périodique, tandis que cette alternance dynamique marquée sans cesse n'est point une qualité aux yeux du poète français (du moins ne l'était pas dans le „bon temps"); au contraire, c'est une qualité que d'éviter la trop sévère concordance entre l'accent du rythme et l'accent de la phrase. En effet, le rythme est parfaitement là, au fond de la pensée et même à l'oreille, seulement le français n'aime pas à l'entendre sans cesse marquer, ce serait "trop palpable", „peu raffiné"; il cherche, au-dedans du rythme choisi, et malgré ce rythme familier, une riche variation; le suédois n'y cherche pas de variation, puisque lui, il risquerait de s'égarer à chaque pas, de faire oublier le rythme voulu, en éveillant l'idée nuisible d'une autre espèce de rythme non voulue pour le moment [1].

J'ai dit que la musique éteint inévitablement la mélodie accentuelle des paroles chantées. Comment cette mélodie phraséologique se comporte-t-elle dans la versification? C'est là une question fort délicate, et trop nouvelle peut-être [2]. Mais il faut y répondre, surtout quand il s'agit de la versification française moderne et du débit des vers français.

En musique, nous l'avons vu, les Français peuvent sacrifier pour une bonne part l'accentuation naturelle et propre du texte, en négligeant (au milieu de la mélodie) l'accent verbal. En poésie, par contre, ils n'aiment pas, je le répète, un rythme à alternance dynamique, par secousses, comme l'aiment en effet les Suédois. Mais comment satisfaire alors, tout en préservant la liberté des interdynames, à la fois aux exigences du mouvent rythmique et à la demande péremptoire de ne point enfreindre le texte? Je n'ose dire que la chose soit simple, bien que pour mes oreilles et à mon goût ce soit la chose la plus naturelle et facile du monde. Et j'ajoute, ce n'est point là une „grise théorie"

[1] Il est toujours vrai, comme le dit fort à propos M. Brücke, *Grundlagen* p. 16, que „wer durch den Vers einen falschen Accent macht, der . . . ändert nicht sowohl den Accent des Wortes als vielmehr den Gang des Verses". Cela n'empêche toutefois pas qu'il ne puisse exister une poésie (et elle existe) qui demande absolument que la phrase soit soumise au rythme, et que l'accent verbal des mots, relevés ou non, soit tout à fait négligé. Mais cela n'est vrai ni pour le suédois ni pour le français.

[2] J'en ai parlé au 2e congrès des philologues scandinaves. Voy. *Forhandlinger ved det nordiske Filologmøde i Kristiania 1881.*

que j'avance, car j'ai observé et j'ai entendu pratiquer cette solution bien des fois par de grands artistes français. La voici, cette façon de débit qui seule satisfait à toutes demandes d'harmonie, de précision, de mouvement agréable et de parfaite intelligence:

1° Le mouvement dynamique est réduit à une grande égalité de tous les éléments interdynamiques. Cependant,

2° Le calcul des syllabes constitutives étant, de fait, très rigoureux, le vers ne manque pas d'un rythme régulier et périodique, car il a un mouvement apparent, une alternance par division numérique, grâce à la fin de vers accentuée et, le cas échéant, grâce à la „césure“, ou pause dans le vers.

3° L'accent mélodique de la phrase, et partant celui des mots relevés, se fait valoir pleinement et sans infraction aucune. Cette accentuation mélodique varie beaucoup selon le style, étant très complexe dans le style familier, et très monotone dans le style élevé (sermons, alexandrins héroïques, p. ex. dans l'*Athalie*). Notons surtout qu'un abaissement (musical) de ton sur une syllabe s'allie ordinairement, dans le parler français, à une secousse secondaire (*Nebendruck*); il n'en devient donc que plus facile d'établir, sans secousses exécutées, un rythme suffisamment prononcé: l'accent mélodique aide ainsi à réparer toute discordance provenant de l'accent dynamique et à faire illusion sur la nature du rythme français aux interdynames.

Il y a, je l'avoue, une difficulté, celle-là très sérieuse et très fâcheuse, bien que ce ne soit point une difficulté constitutionnelle ou inhérente au système. C'est la défaillance qui menace le rythme du côté de l'e atone muet dans tout parler familier, et au moins sourd dans n'importe quel style, défaillance surtout embarrassante aux endroits (illusoirement) forts du rythme, p. ex:

Depuis dix ans, je tĕ bros*se* moi-même . . .
(Mon Habit).

Français, Anglais, Bel*ge,* Russe ou Germain,
Peuples, formez u*ne* sainte alliance
Et donnez-vous les mains! . . .
(La Sainte Alliance).

Captif au riva*ge* du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,

Disait: „Je vous revois encore,
Oiseaux en*nem*is des hivers.
Hirondell*es,* que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?"[1]
(*Les Hirondelles*).

J'ai pris ces exemples dans Béranger, et on voit que je n'ai pas critiqué, sous le point de vue du rythme „ïambique", qui est ici par-

[1] A une époque où les e atones n'étaient pas encore ni muets (u*ne*, en*ne*mi) ni sourds (om*bre,* com*ble*), cela n'était pas si lamentable, p. ex. (voy. G. Paris, *Rôle de l'Accent,* p. 110): „Archeves*ques*, cardinaux plei*nes* arches." — „La Roï*ne* ne fit pas que courtoise." Cf. le prov. „Quan la fue*lha* so*bre* l'ar*bre* s'espan."

Je me permets de copier ici, *exempli gratiâ,* deux strophes régulièrement rythmiques avec alternance dynamique „à l'allemande" (Voy. Van Hasselt, *Etudes Rhythmiques,* Bruxelles, 1862).

◡◡—◡◡—◡◡—◡
a) ◡◡—◡◡—◡◡—
Où faut-il la chercher sur la terre,
Où faut-il la chercher dans le ciel,
Cette fleur, cette fleur du mystère,
Idéal complété du réel?
(*Fleur de Mystère,* p. 189, cf. l'allégro de la symphonie en sol mineur de Mozart.)

◡—◡—◡—◡◡—
b) ◡—◡◡—◡◡—◡
Qui sait pourquoi, roseau qui frémis
Au bord du lac, le soir, tu gémis
Penché sur le flot solitaire?
Le vent glacé, qui souffle à travers
Les noirs bouleaux de brume couverts,
Sait-il cet étrange mystère?
(*La Plainte du Roseau,* p. 210).

Comparons maintenant à cela quelques vers en suédois:

a) ◡◡—◡◡—
Säg mig, blir du ej trött
på din ensliga gång?
Blir ej vägen dig lång
som så ofta du nött?
I mångtusende år
har du kommit igän,
och dock gråna ej än
dina gullgula hår?
Som en hjälte du går
på din glänsande stig . . .
(Tegnér, *Sång till Solen*).

b) —◡—◡—◡—◡
Vintergranen har sin grönska
och sin doft har ödemarken,
ljungen har sin bleka rodnad,
även heden har sin glädje.
Och det rika meniskohjärtat,
skall det, armare än heden,
sorgsnare än ödemarken,
inga ljuva blommor bära,
när dess vintrar stå så nära?
(Topelius, finlandais, *Ljungblommor*).

Un français ne trouvera probablement rien à redire à ces derniers rythmes. Mais probablement il ne goûtera pas ceux de Van Hasselt, pour bien bâtis qu'ils soient. Pourquoi? Ce n'est pas à cause de la régulière périodicité; part faite à ses habitudes, c'est, je crois, à cause de l'accentuation dynamique inévitable qui éteint presque la „mélopée", et qui laisse trop peu à suppléer „mentalement".

faitement naturel aussi pour un français, les autres syllabes qui dérogeraient s'il était question d'un texte suédois, anglais ou allemand[1]. Mais qu'est-ce qui oblige les Français à compter tous ces e? La question de leur vers est, au fond, indépendante de ce conservatisme malplacé.

Je n'ignore point, cependant, que depuis quelque temps certains théoriciens, un grand nombre de débiteurs de vers, et des critiques, ont une très divergente vue sur la question du rythme des vers français.

Voici leurs raisonnements, qui se divisent en deux groupes.

L'une école, si école il y a, veut simplement qu'on lise absolument comme si c'était de la prose. Cela n'est que la conséquence du „romantisme“, qui tendait à abolir la défense d'enjambement; et c'est commode pour le lecteur. Mais alors, pourquoi se donner la peine d'écrire des vers? C'est pour rire! L'autre école, car ici on peut parler d'une école, ne veut pas précisément cela, bien que, pour elle aussi (comme pour nous tous!) l'accentuation phraséologique s'impose comme première exigence.

Elle aussi est en effet prosaïsante, elle veut que l'accentuation dynamique se fasse valoir dans les vers par des „groupes accentuels“[2]. Ces groupes (Weigand les appelait „pieds“) ne sont pas cependant constitués par le démembrement ou la subdivision d'un rythme comme tel, car à vrai

---

[1] Qu'un rythme suffisamment accusé ressort spontanément, rien qu'en prononçant d'une voix égale un certain nombre de syllabes d'une même valeur, cela ne fait point de doute. Mais au delà du nombre de 8 (ou 10, 12, 14!) il y faut une pause „accentuelle“ de la longueur d'une ou de deux telles „syllabes“. Avec la place de cette pause („césure“), le rythme change plus ou moins de caractère et d'espèce. — Avec 8 syllabes égales et une césure (imaginaire?), on peut faire sept rythmes distincts: Tam | ta ta ta ta ta ta ta (1+7); Ta tam | ta ta ta ta ta ta (2+6); Ta ta ta tam | ta ta ta ta (4+4); Ta ta ta ta ta tam | ta ta (6+2); Ta ta ta ta ta ta ta tam | (8); les combinaisons 3+5 et 5+3 se groupent à part. Si on donne en outre aux syllabes paires ou impaires des „secousses“ secondaires, comme l'aiment les germains, le rythme devient plus prononçé, mais il restera le même. L'agrément est donc déjà dans la division numérique *(in der numerischen Eintheilung)*. Notons que toute secousse dynamique, dans une „forme accentuelle“ comme dans la phrase, est suivie d'une pause (imaginaire?) proportionnée à la force. C'est ainsi qu'il se fait que parfois une „syllabe accentuelle“ (membre d'une forme accentuelle) peut durer plus longtemps que l'énonciation phonétique, ou les sons qui constituent la syllabe; cette pause appartient à la forme accentuelle du mot et la rend complète.

[2] Cf. la note ci-dessus p. LXXIX.

dire il ne faut plus, selon cette nouvelle école[1], parler d'un seul rythme, pour les vers français de 8, 10, 11, 12, etc. „syllabes", mais de plusieurs. Les groupes rythmiques ou accentuels reposent sur le fait qu'avec p. ex. 12 syllabes on peut faire un grand nombre de variations rythmiques et qu'avec un bout de phrase on ne peut ne pas donner dans une quelconque de ces variations. Pour être aussi bref que possible, évitant toute polémique individuelle[2], je ferai ainsi la caractéristique de l'idéal de l'école:

1° On lit les vers sans intention d'avoir un rythme tout fait;

2° Tout mot logiquement relevé reçoit pleinement la secousse dynamique (ou bien les secousses) qui lui est due par l'accent phraséologique;

3° De cette façon naîtra pour chaque vers (ou moins souvent, cela dépend du poète) une nouvelle „variation" du thème, ou changement de thème.

Hâtons-nous de mettre à l'épreuve, dans l'intérêt de cette théorie, le début de l'*Athalie:*[3]

Oui, je viens | dans son temple ‖ adorer | l'Eternel;
Je viens, | selon | l'usage ‖ anti|que et solennel,
Célébrer | avec vous ‖ la fameu|se journée
Où sur le mont | Sina ‖ la loi | nous fut | donnée.

[1] Dans la *Revue Critique* pour 1876, p. 427, il y a une réclamation de M. Quicherat, qui prétend contre M. A. Darmesteter (ibid. p. 375) à l'honneur d'avoir établi dès 1826, à tout le moins en 1838, la „théorie nouvelle des accents [dynamiques] dans le vers alexandrin [français]", voulant ainsi avoir la priorité sur Ackermann (1839). En tous cas Quicherat, et surtout M. de Gramont, (dont le livre *Les Vers Français*, 1876, était l'objet de l'article de M. Darmesteter) sont encore très modérés. Je note la bonne remarque de M. D. que „la prononciation répare la perte d'une syllabe [comptée mais muette ou sourde] par des *allongements* ou des *silences* compensatifs." Oui, mais c'était bien ce que veut dire M. de G. par „appuyer tout juste autant qu'il faut pour faire sentir la syllabe et maintenir la mesure du vers", p. ex.

Bel*le* vierge, sans doute enfant d'une déesse . . .
Souvent mar*chent* ensemble indigence et vertu . . .

Après Weigand (1861) viennent, en 1879, Foth, Becq de Fouquières, et Lubarsch, ensuite plusieurs encore sans doute.

[2] Je me permettrai seulement de donner vent au grand étonnement qui m'a saisi en lisant dans le *Lit. Centralblatt,* 1880, n° 3, col. 85, que le travail de M. Becq de Fouquières (travail qui du reste ne manque pas d'intérêt) fut „toute une révélation".

[3] Je cite d'après Lubarsch, *Französische Verslehre* (grande édition), Berlin 1879, p. 510. Naturellement, avec cette théorie, chacun est libre de varier les rythmes des différents vers, le débit logique du texte étant norme dynamique. Cf. G. Paris. Rôle de l'Accent p. 15.

Que les temps | sont changés! ‖ Sitôt | que de ce jour
La trompe|tte sacrée ‖ annonçait | le retour,
Du tem|ple, orné | partout ‖ de festons | magnifiques,
Le peu|ple saint | en foule ‖ inondait | les portiques;
Et tous, | devant | l'autel ‖ avec or|dre introduits,
De leurs champs | dans leurs mains ‖ portant | les nouveaux fruits,
Au Dieu | de l'univers ‖ consacraient ‖ ces prémices:
Les prê|tres ne pouvaient ‖ suffi|re aux sacrifices.

Il y a déjà là, dans ces douze vers, sept variétés ou „cas" de rythme (selon M. Lubarsch). Mais c'est encore à peine un cinquième des trente-six formules de possibilité de l'alexandrin, selon M. Becq de Fouquières [1], depuis 3—3—3—3 jusqu'à 0—6—0—6, en d'autres termes, 3—6—9—12 jusqu'à 6—12, si l'on marque par son numéro ordinal chaque syllabe du rythme qui reçoit une secousse, (et qui, partant, est suivie d'une pause plus ou moins longue) [2].

Pour moi, je m'inscris en faux contre cette théorie tout entière. C'est une nouveauté qui, je pense, aura eu son temps dans un bref délai, et qui passera. Je ne nie pas, bien entendu, qu'il n'y ait beaucoup de personnes qui y croient, et qui veulent pratiquer une manière qui débarrasse si commodément le vers des e atones sourds ou muets, et qui fait disparaître toute discordance entre rythme et phrase aux interdynames. Je ne nie pas non plus avoir entendu pratiquer cette théorie. Mais je nie qu'un seul poète français, du moins avant ces derniers temps, se soit douté d'une telle interprétation. Voici pourquoi, historiquement et sous le point de vue de l'harmonie, elle me paraît inadmissible par son côté dynamique.

1° Par „accent rythmique" cette théorie entend le droit de faire détruire l'alternance du vers par l'accent verbal: autant de syllabes logiquement fortes, autant „d'accents rythmiques". Ce n'est là qu'une classification des cas possibles d'accord ou de désaccord, et il sera naturel que dans cette voie on veuille abolir la césure et même la fin de vers accentuée: mais alors, que devient le „vers"? Ce ne sera qu'une prose

[1] *Traité général de Versification Française,* p. 188.
[2] Pause (césure, diérèse) rythmique veut dire: un vide phonétique, une „syllabe" manquante, non remplie. Cf. E. von der Recke, *Den Danske Verskunst,* Copenhague 1881. (Excellent ouvrage; il a plus d'un point discutable cependant).

rythmisée et partant mauvaise [1]. Car, il ne faut pas l'oublier, une élocution où l'accent verbal est gardé et où le rythme est rendu intentionnellement irrégulier, c'est de la prose. Mais on voulait „des vers".

2⁰ Les interdynames sont „libres", oui, et ces éléments se grouperont naturellement p. ex. en 2—2—2 [2], ou 3—3, ou 1—5, ou 2—4, ou 6, puisqu'on les lira ou les sentira inévitablement de quelque façon (prosaïque) possible; mais en „dynamisant" ainsi, on n'a pas le droit de dire que la *differentia specifica* est d'être „rythmique". Au contraire, infraction du rythme, au moins dans les limites de césure et fin forte, une véritable mosaïque de rythmes morcelés, voilà leur caractéristique. Et alors ce balancement agréable qui naît pour le vers français moyennant l'accent mélodique est complètement ruiné.

3⁰ Si les Français (voy. plus haut) ont de l'aversion pour l'alternance ïambique par secousses, anapestique par secousses, etc. (p. ex. „Cest à *vous* que mon *cœur* a re*cours* aujourd'*hui*"; „La rai*son*? La rai*son* est l'ar*rêt* pronon*cé*"), parce qu'alors les élévations mélodiques de la voix (qui ne sont jamais, selon mon opinion, retirées des syllabes interdynamiques logiquement relevées) coïncideront avec les „élévations" dynamiques de la voix ce qui produira une fatigante uniformité; s'ensuit-il pour cela qu'il aimeront un mélange continuel, de telles coïncidences, avec d'autres bouts de rythmes saccadés également, mais d'une façon irrégulière? Non, certes. Ils préfèreront égaliser le mouvement dynamique, et l'élément sympatique, qui est la mélodie accentuelle, ne s'en fera que mieux valoir: La **rai***son*? **Là** rai*son* est l'**ar**rêt prononcé [3] . . . Un des théoriciens en question [4] suppose „dass Niemand, der irgend rythmisches Gefühl besitzt, wird behaupten dass der Vers: *D'adorateurs zélés à peine un petit nombre,*

---

[1] Cf. la sage critique de M. Tobler, Litteraturblatt, 1880, col. 417.

[2] L'amour du nouveau à tout prix se montre à son comble quand on critique le groupement 2—2—2 | 2—2—2, parce qu'il „den Rhythmus(!) zerstört", comme si ce n'était pas là aussi un *cas possible!* Mais alors, il est vrai, le désaccord est détruit, et — „désaccord, c'est rythme", ce semble.

[3] Les syllabes en *italiques* ont une élévation musicale et dynamique; celles en caractères **gras** ont le ton baissé et un accent secondaire dynamique (illusoire aux interdynames).

[4] Foth, *Französische Metrik,* Berlin 1879, p. 2.

oder der Vers: *Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher*, von demselben (= so grossem) Werthe ist wie die folgenden: *Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel, Je viens suivant l'usage antique et solennel . . .*, jene Verse schlecht, diese gut". Pour ma part, je préfère les deux premiers, surtout après m'être occupé à satiété de ces changements „rythmiques", et ils ont le mérite de ne pas induire en erreur mes élèves suédois, qui voudraient voir dans „Oui je *viens*" etc. un mouvement anapestique, ce qui contrarierait fort le bon Racine dans son ciel.

Mais c'en est assez. Je veux toucher deux points encore, et ensuite nous verrons, j'espère, combien est peu soutenable la thèse de l'école „rythmique".

D'abord, ne coviendra-t-on pas généralement de ce que: L'accentuation métrique des Romains était d'un bout à l'autre artificielle, en ce que le rythme du vers (ïambique, dactylique, anapestique etc.) se faisait impérieusement valoir au détriment de l'accent verbal et de l'accent phraséologique, par le moyen de fortes secousses, *jointes* à de grandes élévations mélodiques de la voix, sur les temps forts des pieds métriques?

Selon cette hypothèse, la manière de scander les vers latins en usage dans nos lycées (excepté en France justement) serait très voisine de la vérité. En effet, si, comme c'est indubitable[1], le latin classique avait un accent verbal très prononcé, consistant en une élévation dynamique *et* mélodique de la voix sur la „syllabe chef", comment serait-il possible que cet accent (en beaucoup semblable à celui de l'italien moderne) eût pu se faire valoir dans les vers métriques sans détruire absolument tout sentiment rythmique? Une fois la „quantité" établie comme principe métrique (principe conventionnel il est vrai, mais cela ne nous regarde pas), je trouve tout à fait impossible, que l'accent dynamique ait pu tenir tête contre les „longues" du mètre („Donec *e*ris felix", „Donec gratus *e*ram tibi", „Non *e*bur nec aureum *me*â renidet in *do*mo lacunar", Sil*ve*strem *te*nui *Mu*sam meditaris avenâ," etc.), et je trouve tout autant invraisemblable (sinon impossible) que les élévations mélodiques seules aient pu (comme en français cela se pratique) combattre le rythme sans

[1] Voy. Seelmann, *Ausprache des Latein*, Heilbronn 1885. On peut critiquer quelques détails importants dans cet ouvrage, mais c'est véritablement un fort précieux travail.

le détruire de fond en comble pour les oreilles peu raffinées des Romains. Mais il se laisse parfaitement penser que, pour l'usage solennel de la poésie, on aura trouvé un agrément dans la lutte victorieuse du mouvement métrique (et nécessairement rythmique) contre le texte altéré. Nous autres barbares nous pratiquons tous les jours cette étrange scansion, et si elle n'est bonne aujourd'hui que pour les adeptes de la *grammatica latina*, cela n'est pas une nouveauté, car cette versification ne fut guère jamais accessible qu'aux lettrés[1].

Supposé donc que cette thèse est fondée en vérité, je risquerai un mot sur la versification rythmique accentuelle de la latinité post-classique, pour faire ensuite un tableau comprenant les différents systèmes „naturels“ et „artifiels“ que nous avons examinés ou plutôt effleurés ici.

J'emprunte à un ouvrage bien connu[2] les suivants faits qui, s'ils ont des côtés discutables, ne le sont guère du côté du rythme comme tel.

Commodien (de Gaza, en Syrie, en l'an 239 de notre ère) fait des hexamètres incontestablement quantitaires, mais offrant cette particularité que le second hémistiche paraît bâti sur l'accent dynamique verbal

---

[1] Rien de plus intéressant que les notions de „quantité“ et de „syllabe“. Si je pouvais grossir encore ce chapitre, je les discuterais ici même, particulièrement avec M. M. Seelmann et Sievers. Je dirai seulement que la notion de la „forme accentuelle“ et du „vacuum phonétique“, telle que mon ami Lyttkens et moi la comprenons (nous l'avons exposée dans notre *Svenska Språkets Ljudlära* etc., Lund 1885, et développée depuis), fournit la bonne solution d'un grand nombre de questions de cette catégorie. Si on considère d'un côté fr. **mai***són*, esp. *chí***cō**, et de l'autre lat. *rŏ́***sās**, *fắ***cĭlēs**, **Cà***tul*lus, on conviendra, je crois, que probablement ʽlongue et inaccentuéeʼ (*gravis longa*), qui fait la véritable difficulté, voulait dire tantôt ʽsyllabe inaccentuée et ayant une voyelle ferméeʼ, tantôt ʽsyllabe basse et faible avec une secousse ou pression secondaireʼ, tautôt ʽvoyelle faible entravéeʼ. L'accent latin relevait la syllabe, mais les Romains comptaient volontiers avec la quantité (la masse) des sons; or l'accent dynamique ne prolongeant pas nécessairement la durée des sons (mais nécessairement la durée de la syllabe comme syllabe, *vacuum* compris), leur *gravis* (même prosaïque) pouvait facilement faire paraître „longue“ une syllabe non relevée par l'accent principal mais qui était remplie complètement par les sons constitutifs, surtout si elle était basse.

[2] Ad. Ebert. *Gesch. d. Christlich-Lateinischen Literatur*, I & II, Leipzig 1874 et 1880. Voy. I, 89. — Je ne veux point passer sous silence ici les importants ouvrages de M. W. Meyer, *Ueber die Beobachtung des Wortaccentes in der altlateinischen Poesie* et *Anfang und Ursprung der lat. u. griech. rhythmischen Dichtung*; je ne saurais cependant les utiliser ici comme il le fallait, et la thèse de M. M. n'a pas encore été suffisamment discutée.

dans une large mesure; du reste il admet l'hiatus et fait terminer tous les vers d'un morceau par une même voyelle atone:

> Omnia non possum comprendere parvŏ libello,
> Curiositas docti | invĕniĕt nomen in isto . . .
> Inscia quod perit pergens deos quaerere vanos.

On pourrait sans doute „corriger" ces vers, mais à quoi bon?

St Ambroise († 397) observe rigoureusement la quantité latine, et il semble s'efforcer d'enfreindre toujours l'accent dynamique verbal, comme pour établir dans ses vers la plus complète opposition aux vers (rythmiques) populaires. — St Augustin (393) fait des vers populaires („Ideo autem non aliquo carminis genere id fieri volui"), à alternance dynamique binaire, pour l'usage des églises, et probablement dans l'intention de respecter partout l'accent verbal, ce à quoi cependant il ne réussit pas toujours (ou plutôt, n'était pas de rigueur absolue dans un texte chanté?); la „rime" atone y est observée (ibid. p. 242):

> Abundantia peccatorum | solet fratres conturbare,
> Propter hoc domĭnus noster | vóluít nŏs praemonere . . .
> Videt hoc saecŭlum mare [1] . . .

Sedulius (milieu du Ve siècle) semble pouvoir admettre l'hiatus dans des vers d'ailleurs parfaitement quantitaires; il sauvegarde aussi, intentionellement et dans une large mesure, l'accent verbal, et il a une prédilection marquée pour la rime parfaitement accentuée.

Voilà donc que déjà avant la fin du Ve siècle le goût des poètes savants a été inficié de la poésie populaire (?) qui était sans doute rythmique (par alternance régulière), et la marche s'est accomplie, pas à pas, du système quantitaire, par quantité jointe d'abord à l'hiatus, ensuite à l'accent verbal respecté et soigné, jusqu'aux vers accentuels à alternance régulière et avec des rimes parfaites. Plus tard ces vers accentuels devenaient presque seuls possibles [2], jusqu'à ce que la renaissance opérée par Charlemagne vint sauver la poésie classique.

---

[1] Cf. Tobler, *Versbau* [2], p. 3: *dóminus*, *vóluit*. Pourquoi?

[2] Paulin d'Aquilée († 802), qui avait eu à enseigner comme *magister* la prosodie latine, s'excuse d'avoir oublié sa métrique, voy. Ebert, ibid. II, 91. Cf. ibid. p. 285 la distinction que fait Milon entre *carmen* et *rithmus*.

J'ai porté le regard en arrière moins afin que nous constations encore une fois que la poésie rythmique populaire a probablement influé sur la manière savante de faire des vers, qu'afin que nous soyons d'accord que ni dans les vers quantitaires, ni dans les vers accentuels, ni dans les vers mixtes (qui sont à tout le moins possibles), que nulle part enfin, le mouvement rythmique, qui est l'essence de tout art poétique, n'ait été irrégulière par principe. Il est vrai que les premiers vers accentuels (?) connus, ceux des soldats romains („Ecce Caesar nunc triumphat" etc.) ne nous montrent pas déjà partout une alternance absolue d'accents, mais les dérogations ne me semblent pas graves: la régularité dynamique est allée en augmentant et c'est suivant l'exemple et le goût populaires, en tout cas, que des „trochées" comme ceux-ci ont été rendus, par l'art, strictement alternants (accents imaginaires comptés):

Feror ego velu*ti* | sine nauta navis, ||
Ut per vias aë*ris* | vaga fertur avis. ||
Non me tenent vincu*la*, | non me tenet clavis, ||
Quaero mihi simi*les* | et adjungor pravis || [1];

qui sont juste la contre-partie des vers de St Ambroise, toute trace de la quantité étant effacée intentionnellement ici.

Il y a donc deux espèces tout à fait différentes de vers, n'importe que ce soit la quantité ou l'accent des syllabes qui constitue l'inégalité rythmique:

A) L'accent verbal étant respecté, le texte se fait valoir comme tel.

a) par une accentuation dynamique régulière, en concordance avec le rythme (principe des germains);

b) par une riche accentuation mélodique, jointe à l'égalité dynamique des syllabes (principe français);

c) par une accentuation dynamique régulière mais parfois intermittente (principe italien). [2]

B) L'accent verbal étant suspendu, plus ou moins, le rythme se fait valoir comme tel, et péremptoirement.

---

[1] Voy. Tobler, *Versbau* [2], p. 3. — Je tiens à répéter encore une fois que je ne pense pas trancher la question versificatoire dans cette rapide esquisse à l'improviste.

[2] Cf. Schuchardt, *Romanisches und Keltisches*, Berlin 1886, p. 230.

a) avec des infractions momentanées, et involontaires, de l'accent verbal (rythme des chansons des soldats romains (?) et de la poésie chantée en général, populaire ou non)[1].

b) avec des infractions opérées presque intentionnellement, le rythme étant marqué ou bien par des secousses dynamiques seulement, ou bien par des secousses jointes à des élévations mélodiques de la voix (poésie classique des Romains).

Ainsi qu'on le voit, il n'y a pas de place ici pour la „nouvelle école rythmisante“, qui semble ne pas se contenter avec des infractions momentanées d'un rythme régulier, et qui érige en principe la variation rythmique: tantôt des ïambes, des trochées, des anapestes, des dactyles, etc.[2]. N'est-ce pas simplement impossible, tout cela?

Revenons maintenant aux Espagnols, et à Juan de la Cueva.

La langue italienne, l'espagnole et la française, ont chacune leur caractère individuel. L'italien accentue par des secousses très prononcées,

[1] „Poésie populaire“ est une notion compliquée. Naturellement le „peuple“ reçoit sans cesse, de haut lieu, des motifs de changement et de développement de son costume, de son chant etc., et telle chanson vraiment „du peuple“ aujourd'hui n'est ainsi qu'un héritage, bien souvent d'un ancien emprnnt étranger. Mais partout le peuple aime aussi p. ex. à chanter en marchant, et alors il n'est nulle part trop scrupuleux, je pense, avec l'accent. Souvent, par contre, il peut y avoir, au lieu d'une négligence, une trace de quelque ancienne accentuation disparue, p. ex. dans la chanson (scanienne) „Ōch gōssĕn hăn gå̄r ĭ rīngĕn, mĕd rōdă *gŭllbānd*“. Puisque je parle ici de rythmes „populaires“, je ferai observer que nous entendons chanter tous les jours, en Suède, sur un rythme „identique“ à un bout de rythme populaire (Rhodien) de l'ancienne Grèce: „Sǻ *vā*vă vĭ *vá*dmál, | Sǻ *slǻ* vĭ tĭll *sá*mmán, | Ŏch *vā*vă *vá*dmål | Ŏch *slǻ* tĭll *sá*mmán | Ŏch lå̄tă skǻlét gǻ rǻtt“. Cf. Usener, *Altgriechischer Versbau*, Bonn 1887, p. 82. — A propos du rythme czèque *Národíl se Krístus pán* | *vésélmé sé* (ibid. p. 69), je citerai notre *Ró, ró till Fískeskår* | *många fískar fǻ vi dǻr* etc., et, encore mieux, le vienx „couplet datant de la fondation de Stockholm“ (cf. Fryxell, *Berättelser ur Sv. Hist.* II; il ne donne pas sa source).

Láx, láx lér-bák!
Ej kómmer dú på bíspens fát.

[2] Il y en a parmi ces auteurs qui sont en effet assez modérés quand ce vient à la pratique; en tout cas je ne critique ici que la thèse „dynamisante“ en général et l'altération du rythme en particulier, sauf erreur d'attribution individuelle. Notons que je m'opposerai plus dès que l'on reconnaîtra que dans le débit des vers français, c'est l'accent mélodique qui est *norma loquendi,* les syllabes du rythme étant égalisées par leur côté dynamique.

et dans les mots d'une certaine étendue l'une des syllabes prédomine fortement sur les autres, d'autant que cette syllabe reçoit (presque) seule une grande élévation mélodique. Type: popolo; straordinario. L'espagnol appuie plus également (au moins dans le discours soutenu) sur toutes les syllabes, et par compensation il donne une élévation mélodique secondaire à plus d'une syllabe secondaire [1]. Type: chico extraordinario.

Le français donne une forte secousse et une élévation à la „syllabe chef" (qui encore de nos jours n'est autre que la dernière sonore), il confère aux autres syllabes une égale faiblesse ou légèreté, si ce n'est qu'il relève (quelquefois) par un abaissement mélodique (joint ou non à une secousse secondaire) une ou deux des syllabes secondaires [2]. Type: extraordinaire, maison, parfait(e)ment.

Ces différences, que je ne donne point pour complètes, se réflètent, selon mon expérience, dans la „scansion" des vers. L'accent phraséologique italien est varié et agile; le français est élégamment balancé, et emploie des raffinements de tons, tantôt coquets, tantôt blasés, qui en effet font le charme du „bien dire" français; l'espagnol est grave et pompeux, „dignified", comme le dirait un anglais.

Et Juan de la Cueva? Juan de la Cueva va son propre chemin, je pense, en beaucoup. Sans me risquer dans des comparaisons, que l'état présent de mes études de versification (sûre) espagnole ne me conseille pas, je dirai seulement qu'il semble avoir établi comme principes,

1° de négliger pour ses vers dans une large mesure et presque intentionnellement l'accent verbal, excepté à la fin de vers (rimée ou non);

2° d'admettre, au besoin, l'élision, la synérèse et la synalèphe dans une mesure illimitée [3];

3° de négliger très souvent la „césure";

---

[1] Par là il ressemble (selon M. le comte de Ranuzzi Segni) à l'accent vénitien.

[2] La dernière „syllabe chef" de la phrase est toujours très basse de ton. Cf. *Forhandlinger* etc., Kristiania, 1883.

[3] Il semble respecter toujours *süave* et les participes *oydo* etc. Cf. Morel-Fatio, *El Mágico*, p. LIX.

4° et d'ériger en premier principe positif une seule chose: *la medida,* le calcul des syllabes (Cf. *Sannio* IV, 66).

On comprend facilement que ces règles de versification ne sont guère faites pour faciliter à première vue la prompte lecture de ses vers, et en effet, ses compatriotes n'ont point goûté sa manière apparemment nonchalante outre mesure. Mais d'un autre côté, avec tous ces hiatus, avec tous ces crases, avec toutes ces infractions d'accent [1], ses vers sont moins choquants qu'on ne le penserait, grâce précisément à cette particularité, je l'ai déjà signalée, que le castillan offre (ou permet du moins) une grande égalité dynamique, quelque peu traînante, pour ainsi dire.

Ainsi se fait-il que p. ex. les suivants vers de Pétrarque, que je prends au hasard dans son *Canzoniere,* me choquent presque plus, moi, théoriquement, que les vers de Cueva. Je cite d'après l'éd. Aldine, Venise 1501 [2]):

Quan*to* ciascuna è men bel*la* di lei,
Tan*to* cresce 'l desio, che m'innamora.
(Quando fra l'altre).

Et dico: A*ni*ma, assai rin*gra*ziar dei.
(ibid.)

Da lo spi*ri*to lor vi*ver* lontano.
(Io mi rivolgo).

E veggio presso il fin del*la* mia luce . . .
Che le la*gri*me mie si spargan sole.
(Quand' io son tutto uolto).

Lasso, il mio loco è'n questa ul*ti*ma schera.
(Son animali).

J'ai préparé d'abondants exemples tirés du *Sannio,* mais je me vois obligé de renvoyer maintenant le lecteur au texte même pour ce qui est de l'élision, de la synérèse etc., et je me contenterai d'indiquer ici quelques passages suffisamment caractérisés du traitement de l'accent verbal

[1] Il serait intéressant d'étudier le rapport où il est aux versificateurs français. Cf. Zschalig, *Die Verslehren von Fabri, Pont und Sibilet,* Leipzig 1884, p. 7.

[2] Cf. l'intéressante brochure de M. de Nolhac, *Le Canzoniere autographe de Pétrarque,* Paris 1886.

dynamique dans le vers; on voit que la dernière partie du vers est moins libre que la première. Naturellement je ne m'occuperai que des „mots chefs“ de la phrase [1].

I, 2: 3 sĕ quē; 2: 5 & 6 ĕstō; 4: 2 ōÿdō; 5: 7 īstŏriā; 6: 2 ētĕrnās; 8: 1* sŏlō; 9: 3 cāmĭsā, 6 īglĕsiā; 14: 6 cuăndo ēl ălmā; 15: 5 pōlĭtīca; 16: 6 Pōĕsiā [2]; 18: 2 sācădō; 21: 1 mŭchās vĕzēs (souvent); 25: 8 păssāré; 27: 4 ăspērĕzās, 6 āquí, 7 āllí, 8 ĕstē; 29: 4* Xĕnōphŏn que tambien ĕscrīvió; 33: 1* prīmĕr; 35: 2 grāndĭssīmŏs; 37: 7* dē trĕs; 41: 3* nāsció en; 44: 5 ĭssīco, 6 bātălla entre Dārĭo i ēl;

III, 15: 1 ăssi ēs jŭstō; 16: 6 que ŏtrōs tiĕnēn; 17: 6 dĭzē Sănnio: „ā cual mal *nŏ* está“; 19: 8* lās Pĕneās hŏjās; 124: 1* no erēs, Hĕrcūles, tu āquĕl;

IV, 5: 8 ĕstās cŏsās de vos me sēan; 16: 4 ănīmŏs; 18: 1 dĕstō; 23: 1 ĭdō Mŏmō el; 25: 2 ācuĕrdō; 26: 8 Mŏmō dĭzē; 29: 5 pōdĕrsē; 31: 1 Jŭpītĕr; 32: 2 ĕfīcăcēs; 31 *bis:* 6 tu ōÿdō; 32 *bis:* 3 Mŭsās 4* Hĕrōes, 5* pōstrĕr, 8* cāntó; 33: 3 vālĕrmē, 5 mūdandō; 51: 2* Phĕbō; 60: 4* Sănniō (?); 66: 5* tēndrĭă; 70: 2* ĕstās; 84: 3* Diŏsēs, le doy făcūltăd; 88: 6 por lās ŏbrās qu'al Vulgo as divulgado.

Je m'arrête à ce vers, car à quoi bon continuer plus longtemps? Je prie seulement qu'on n'aille point dire que je veuille mesurer l'harmonie de ces vers castillans (et les français!) avec une mesure scandinave ou allemande (ce qui est en effet une même mesure). Je dis seulement que, pour éviter une infraction du rythme, infraction qui ne choquerait pas moins Juan de la Cueva, ou Racine, que moi, si elle était réelle, l'espagnol emploie le moyen (naturel pour lui) d'égaliser les „faibles“ dynamiques et de sauver par des abaissements et des élévations de tons, analogues à ceux du français, mais non pas les mêmes, l'accentuation phraséologique. Ce dernier vers, p. ex., devient parfaitement harmonieux, régulier et bien fait dès qu'on le lit avec des élévations (m é l o d i q u e s) sur *o, Vul, di, gado,* et des abaissements sur **bras, go, vul**:

[1] L'astérique * après un chiffre annonce que l'infraction a lieu au dernier „hémistiche“.

[2] Ce mot est traité de mille façons: pōĕsiā, pŏĕsĭă, pōĕsĭă, poēsĭă.

Por las *o***bras** qu'al *Vul***go** as *di***vul***gado,*

les autres syllabes étant prononcées sur un ton moyen.

Le calcul des syllabes, on le conçoit bien, est ici un avantage (synérèse ou non synérèse); mais ce calcul, cette *medida*, serait un contre-sens, n'étaient le désir et le besoin traditionnels d'avoir un rythme égal et régulier. Autrement le vers

El premio a la Virtud, yo no lo niego,

pourrait aussi bien être constitué de cette façon:

El prēmiŏ dĕ lă Vīrtūd, yo no tĕ lŏ niego,

ce qui contenterait plus un anglais, p. ex., mais ce qui n'est pas roman.

Me voilà arrivé à la fin de cette introduction, qui est loin de satisfaire aux demandes de la science en pareil cas, et qui a fort peu de prétentions. Je dis, avec un véritable *hispanista,* M. Morel-Fatio [1], et ayant mille fois autant de raisons que lui de le dire: „Tous ceux qui connaissent d'un peu près la matière savent combien il est difficile de s'orienter dans le champ mal défriché de *cosas de España,* d'acquérir une notion exacte et complète d'un sujet historique ou littéraire, quelque limité qu'il soit, et de réunir les matériaux indispensables à l'élaboration d'un travail vraiment critique".

Je donne le texte aussi fidèlement que possible, m'étant permis seulement 1° de ne pas diviser sans cesse les mots, ni de les écrire ensemble, comme l'a fait Cueva; 2° d'introduire au besoin les ¿?, ¡! et „" qui aident tant le lecteur, et de corriger çà et là la ponctuation (jamais l'orthographe, si ce n'est les minuscules au début des citations); 3° de mettre des accents quelquefois, ce qui du reste est un hors-d'œuvre dans un vieux texte qui ne sera guère étudié que par les savants.

C'est avec une sincère et profonde sympathie pour le pauvre *Sannio-Cueva* que je termine ces pages. N'ayant plus pour le moment ni temps ni espace pour donner l'analyse et le commentaire du *Sannio* qu'il mérite

[1] Voy. *L'Espagne au XVIe et au XVIIe* siècle, Heilbronn 1878, Préf. p. IX.

et que j'avais en vue, je signalerai seulement à l'attention la *buena vena* du poète quand Sannio est aux prises, dans les IIIe et IVe livres, avec les dieux de l'Olympe. Il y a là le *buen brio,* la verve comique si bien connue de l'Espagnol. La fin du IVe livre, où Sannio entend de la bouche même de Jupiter *panomfeo* la sentence:

> . . . Yo tu virtud, no la condeno,
> antes l'alabo: i este es el solo premio
> que avrás, viviendo en tu afligido apremio.
> De tus trabajos l'alabança digna
> te promete la Fama generosa, —
> despues que fuere el anima divina
> libre del Cuerpo i Carcel trabajosa;

nous attendrit déjà, et la sentence de Momo, qui continue longtemps après l'*omnipotente,* nous paraît d'autant plus révoltante que nous avons pu entrevoir que Juan de la Cueva a pleinement essuyé tout cela dans sa *vida trabajosa.* Il est même, en effet, 'mort Poète' (IV, 89: 8), et, comme le dit Byron,

> *Surely, nothing dies but something mourns;*

et c'est déjà trop tard, sans doute, de faire vraiment revivre son nom, de le rendre

> *de Tile al Mar Indo ya notorio.*

El Viage de Sannio.

A D. Fernando Enriquez de Ribera, marquez de Tarifa. Tuviera a grande felicidad si satizfiziera con la obra a mi desseo, ofreciendole a V.S. un poema tal que fuera dino de su grandeza i correspondiente a su divino ingenio i mi voluntad, i no en umildes i mal acordados versos la Istoria de un pobre poeta, aunque gran observador de la Virtud i guiado della, que fue lo que le dió fuerças a mi atrevimiento para dedicarsela, i a V.S. obliga [a] acetarla, como el que siempre es gloria de las Dotas Musas i patrocinio de la sacra Virtud. con que satisfago al que, no entendiendo o no queriendo entender bien mi motivo, guiando su parecer por su libre dispusission, condenáre por inorancia ofrecer a un tan gran Principe tan umilde Don; aunque me persuado que en esto no avrá ninguno tan apartado de buena consideracion — aunque sea demasiadamente escrupuloso — que inore que el hacerle a V. S. esta dedicacion [no] fue por servirle con la umildad de la ofrenda, sino por darle al Poeta Sannio tan seguro Protetor en camino tan ocupado de peligrosas dificultades. Esta fue, gran señor mio, la causa de dar a su grandeza tan pequeña obra, para que con su sombra se ampare i con su calor cresca, de la suerte que, a la Tierra arida i ceca, el agua la umedeçe i haze fecunda, i el fuego le da fuerça vivificante, con que, ayudada de lo uno i de lo otro, produce el fruto a que se aspira; cual confio que me sucederá en la Dedicacion desta obra a V. S., a quien nuestro Señor guarde largos i felices años con entera salud. en Sevilla, 16 de Junio de 1585 Años.

I.

Argumento del Primer Libro.

Quexase el Poeta Sannio a la Virtud, a quien siempre avia seguido, representandole la grande necessidad que padesce. la Virtud le [1] satizfaze a su demanda, i Sannio [2] le pide que lo lleve al Cielo, a la presencia de Iúpiter, para pedirle por su Virtud remedie su necessidad. la Virtud le cuenta las difficultades que avia en el camino que pedia, i no podiendo moverlo de su proposito, se pone con el en camino para la presencia de Iúpiter, en el cual le haze una Descripcion del Mundo i, llegando al Firmamento, de algunas Formas celestiales, hasta llegar a la puerta del Cielo de Iúpiter, &c.

1. De la Virtud el celestial camino
que guia a Sannio a la region sagrada;
la Descripcion terrestre, i el divino
Cielo, i la orden a sus Formas dada;
la escuadra de los Dioses que le vino
en contra, resistiendoles la entrada;
el examen Poetico i violencia
canto, i de Momo la cruel sentencia.

2. No te suplico, Phebo soberano,
que tu divino espiritu m'acuda,
aunque sé que no puede ingenio umano
satizfazer sin tu celeste ayuda;
i si en esto me fueres a la mano,
no por esso mi lengua estará [3] muda,
ni dexará [3] de celebrar la Istoria
de Sannio, digna de perpetua gloria.

3. Solo vos ¡o Marquez, onor i amparo
del sacro Pindo! a mi podeis hazerme
que cumpla mi promesa, i muestre claro
en ella, querer vos satizfazerme.
que no Phebo, mas vuestro valor raro,
vuestro alto ingenio puede defenderme,
pueden hazer que sea eterno el canto
que, consagrado a vos, por vos levanto [4].

4. ¡Meresca, o alto Principe ecelente,
ser oydo de vos! pues, tendré cierto
el premio que pretendo, i mi présente
temor me dexará, el camino abierto:
podré llegar do la Virtud ardiente
a Sannio guia, i surgirá en el puerto
de la felicidad mi temerosa
Nave, i mi Musa se verá gloriosa.

5. Aplicad, pues, el alto entendimiento
en la noble Virtud exercitado
que me inspira i acuerda mi concento,
i a vos lo lleva solo encaminado;
i entre las oras qu'el divino aliento
Cyrrhéo os dexa estar desocupado
¡esta Istoria de Sannio os sea leyda,
con que yo tendré gloria, i ella vida!

6. Puesto en un triste i miserable llanto
con eternas querellas se lamenta
Sannio que, la Virtud siguiendo tanto,
tanta necessidad padesca i sienta.

---

[1] *Ms.* la.

[2] *Ms.* el Sannio. *Sans doute Cueva a d'abord écrit, ou pensé écrire,* el Poeta Sannio.

[3] *Cet accent a été mis par Cueva lui-même.*

[4] *Tout ce dernier vers se lit, corrigé sans doute par la main de l'auteur, sur un morceau de papier collé qui couvre entièrement l'ancien vers. A la marge, un trait de crayon, fait par l'auteur avant la correction, pour signaler ce vers. Tous les manuscrits de Cueva que j'ai pu voir ont de ces corrections en grand nombre, et toujours sur des morceaux collés sur l'ancienne rédaction du texte.*

en esta angustia i misero quebranto
en que la vida a su pesar sustenta,
viendose pobre, viejo i afligido,
rompe el silencio, i dize entristescido:

7. „Virtud, si en todo tus preceptos sigo
sin desviarme dellos ¿que remedio
me das, que premio de vivir contigo,
i a mi pobreza aspera que medio?
de puerta en puerta ya me vés mendigo,
a tantas desventuras puesto en medio
que yo no sé, pues esto se consigue
en la Virtud, que avrá el qu'el vicio sigue.

8. Si ya en mi larga edad solo posseo,
despues de averte en ella acompañado,
las blancas canas que cubrirme veo,
i el rostro con mil sulcos señalado,
el puro, casto, umilde i buen desseo
de andar, en ti el espiritu elevado;
¿que galardon é avido, si no tengo
mas desta vil pobreza que mantengo? [1]

9. Vn saco viejo i lleno de agujeros,
sin calças ni çapatos todo el año,
de camisa sirviendome los cueros
que del frio i calor reciben daño,
comer en pié con pobres por-Dioseros,
en la iglesia dormir sobre un escaño,
o en un estrecho poyo, o en el suelo,
cuando con mas rigor offende el yelo;

10. Verme tenido en poco, i no admitido
de nadie, ni a mi dicho darle audiencia;
huyr de mi cual d'Aspide herido
por pobre, o cual de rayo, o pestilencia;
¿es este el premio que de ti é avido,
dime, Virtud? es esta la ecelencia
que al que te sigue tu Deidad promete?
si es esta ¡a muy buen yugo se somete!"

11. La Virtud adornada de belleza
al afligido Sannio assi responde:
„Sannio ¿do tu prudencia i fortaleza
i la Constancia que tu pecho asconde?
¿aora te fatiga la pobreza,
aora, que as llegado al punto, i donde
te aguarda el galardon que se le deve
a quien, cual tu, de mi jamas se mueve?

12. Muchas vezes t'é dicho qu'entretengas
tu estrecho menester con esperança
i en tus congoxas por remedio tengas
creer [2] qu'en ellas as de ver mudança.
no te parescan mis promesas luengas
por qu'el dificil fruto no se alcança,
mas buelvote a dezir que tu quebranto
se bolverá en descanso, en risa el llanto.

13. I quiero te avisar que será cierto
cuanto t'é dicho ¡i tu temor desvia!
que surgido en quietud verás el puerto
do permanesca i viva tu alegria.
esto no te paresca desconcierto;
que aquellos a quien Iúpiter m'embia
en perpetuo descanso están seguros,
sin alterarse de trabajos duros.

14. — Esse consuelo no me da consuelo,"
Sannio replica, „en tanta desventura
aguardar que aya fin mi desconsuelo,
viendome ya el un pié en la sepoltura.
¿cuando quieres, Virtud, premiar mi duelo?
¿cuando el alma, rompiendo el atadura,
salga huyendo por los ayres vanos,
dexando el mortal Cuerpo a los guzanos?

15. ¡Gran efecto hará tu beneficio
si entonces me das bienes i enrriquesces!
para aquel tiempo ya no los codicio,
ni entiendo para que me los offresces.
la politica vida, el exercicio

[1] *Ce vers entier corrigé par Cueva, cf. la note 4 p. 2.*
[2] *Ms. cr'er, ce qui ici n'est pas un indice d'élision.*

de letras que usé siempre, i tu engrandesces,
no me dan la comida, pues me veo
cual Tántalo, sin ver lo que desseo.

16. Por la plaça [1] me voy, que veo estar llena
de Pan i Carne i lo demas que ayuda
al vivir, i aunque ven mi vida buena
i mis virtudes, no ay quien les acuda;
no dan, por cuanto sé, una berengena.
que ya la dulce Poesia no muda
los Montes, pues mi Lira una placera
no mueve a remediar mi hambre fiera.

17. I é escrito por virtud muy de mi espacio
(creyendo que me fuera provechoso)
mas que Homero, Virgilio, Ovidio, Estacio,
i é traducido a Marcial gracioso;
todas las obras del divino Horacio
é buelto en mi vulgar, i al amoroso
i suave Tibulo, i a Propercio,
al libre Iuvenal i oscuro Percio.

18. Dime, pues ¿desto todo que provecho [2]
é sacado, ocupando en ti mi vida,
si no es estar por blanco al crudo estrecho
del Vulgo, que de tal Virtud se olvida?
— Sossiega, Sannio, el conturbado pecho,"
la Virtud dize ¡„i sea de ti [3] creyda!
qu'es mas el premio que t'está aguardando
que los males qu'estás por mi passando.

19. Jamas dexó de ser galardonada
la Virtud gloriosa i ecelente,
aunque siempre afligida i fatigada
de la viciosa, libre, i vulgar gente.
— Esso," responde Sannio, „no m'agrada,
ni satizfaze al mal que veo presente,
que a ti te avia de dar dolor de verte
tratada mal, i a mi por ti en tal suerte.

20. I júrote, qu'es tanto lo que siento
lo que padeces tu, como mis males,
pues veo el poco onor i acatamiento
que te hazen, cual deven, los mortales,
i assi por esta causa, i mi tormento,
quiero que a los assientos celestiales
me guies, donde a Iúpiter immenso
pedir remedio en mis trabajos pienso.

21. Muchas vezes me tienes prometido
que as de llevarme allá, i assi te ruego
que cual me prometiste sea cumplido,
i aviendo de cumplillo que sea luego.
que siendo del gran Iúpiter oydo
mi mal, mi afrenta, i gran desassossiego,
se moverá a piedad, dando algun modo
como mi daño se remedie todo [2].

22. — Sannio, esso es assi que yo t'é dado
mil vezes la palabra de llevarte
al Cielo," la Virtud a replicado,
„qu'esso ni puedo, ni es razon, negarte.
mas que quiera cumplirte lo mandado
temo, que no a de ser galardonarte
en la ocasion qu'estás, por que imagino [2]
los trabajos que tiene esse camino.

23. Considera que tienes de ir passando
una region que solo es avitada
d'espiritus, y as de ir atraveçando
los Cielos, cosa a ombres nunca usada.
as d'ir viendo los Signos, i notando
los Planetas, la Luna aparejada

---

[1] *Il y a au ms.* calle *corr. en* plaça.
[2] *Ce vers entier sur un morceau collé, cf. la note 4 p. 2.*
[3] *A la marge:* y yo seré *ce qui ne convient guère comme correction.*

a tempestades, i las Zonas frias
i las ardientes, si ir allá porfias.

24. Dexo las demas cosas que no digo,
por no serte prolixa si las cuento,
concluyendo qu'estés aqui conmigo,
i no quieras andar pisando el viento.
— Yo tengo de ir allá, pues que te sigo,"
Sannio responde; „guíame al momento,
i trabajos, castigos, ni otra cosa
te haga a mi demanda temerosa.

25. Qu'el desseo que tengo es quien me lleva,
i la necessidad quien m'arrebata
que a provar vaya tan estraña prueva,
porqu'el pobre de nada se recata.
i assi, qu'el Cielo fieros rayos llueva
sobre mi, i que la tierra me sea ingrata,
por la region del ayre, fuego, o yelo,
passaré, i al Colegio iré del Cielo.

26. I en la presencia de los Dioses puesto,
les contaré mis males uno a uno,
que no será el oyrme tan molesto,
que a piedad dellos no se mueva alguno."
la Virtud dize: „Pues estás dispuesto
un camino seguir tan importuno,
sigue mis passos, como siempre as hecho,
que por aqui as de ir, do vas, derecho.

27. Aquel camino abierto que se muestra
tan agradable, dulce, alegre, ameno,
contrario es deste de la mano diestra,
de asperezas, trabajos, i ansias lleno,
por allí el vicio a su deleyte adiestra,
por aqui guia la Virtud al bueno;
por allí a los descansos van mortales,
i por este a los gozos celestiales.

28. Estas son las dos vias do pusieron
a Hércules, el hijo poderoso
de Iúpiter, i puesto le dixeron
qu'eligiesse el camino mas glorioso.
los deleytes de aquel le descrivieron,
i d'estotro el camino trabajoso,
i este eligió por donde aora vamos,
qu'es el que aspira al premio a que aspiramos.

29. Quisiera te dezir mas largamente
lo qu'el prudente Pródico por esto
quiso sinificar, i lo que siente
Xénophon, que tambien escrivió desto.
i porque tu desseo no consiente
mas dilacion, remito lo propuesto,
qu'en el divino Ciceron lo leas,
i en la .Y. de Pythágoras lo veas.

30. — Noticia tengo della," le replica
Sannio, „que largamente lo é leydo,
qu'este camino angosto se le aplica
a la Virtud, i al Vicio aquel seguido.
mas dime ¿como aqui se clarifica
el ayre tanto? i dime que ruydo
tan concertado es este que resuena?
que de mi m'arrebata, i enagena.

31. I en tanto que tu lengua gloriosa
me satisfaze con tan dulce cuento,
te ruego que me seas tan piadosa
que descansar me dexes un momento.
qu'esta subida aspera i fragosa
m'a puesto tal que ya valor no siento
en mi para moverme, i es de fuerça
que a descansar me siente, i cobrar fuerça."

32. Oyendo a Sannio [1] la Virtud divina
le tornó a responder: „¿Aora tienes
tan poco esfuerço? ¡esfuerçate i camina!
que llegas cassi al punto a donde vienes.
¡el primer Cielo mira, i determina
la luz, i esso en que aora te detienes
desecha, i en mi ocupa tu cuydado!
sabrás lo que de ti m'es preguntado.

[1] *Ce mot se trouve sur un morceau collé par Cueva.*



33. Este en qu'estamos es el primer Cielo,
i deçimo en la ciencia que a esto guia,
qu'el diaphano, [1] claro i terso velo
lo muestra de la pura luz qu'enbia.
i assi, primero que levante el buelo
a tratar de la oculta Astrologia,
te quiero en suma descrevir el Mundo
que desde aqui parece tan profundo.

34. Mira bien las tres partes diferentes
en qu'el globo terreno es dividido,
Europa, Asia, África ecelentes,
i el termino de Asia mas tendido.
mira de cada parte varias gentes,
mira tanbien con animo advertido
los rios [2] caudalosos i nombrados,
i los montes al cielo mas llegados.

35. Pon la vista en Europa, i mira atento
los grandissimos Rios Danubio i Rheno,
Borístenes de curso violento,
Garona qu'entra en el Occéano seno,
el rico Hebro de dorado assiento,
Pado de claridad i Cisnes lleno,
mira Angle d'Europa desmembrada
cassi al cabo del Orbe desviada.

36. Mira los Montes Perineos nombrados
que a Francia apartan de la invita España,
i los Alpes altissimos nevados,
por terminos de Italia i Alemaña.
mira la Selva Hersina, qu'espantados
a los Romanos tuvo, cuya estraña
espesura fue causa del engaño
qu'en ellos hizo miserable daño.

37. En medio, puedes ver, de Italia puesto
el estendido i fertil Apenino,
do nasce el Tebro, que con curso presto
parte por medio el pueblo de Quirino,
cuyos templos i torres este puesto
tienen sus [3] altas cimas por vezino;
i a la Sicilia mira de tres puntas,
que Italia i ella ya se vieron juntas.

38. Aqui el ardiente Mongibel paresce,
cuyo centro sepulta al gran Typhéo,
que siempre exala el fuego en que padesce,
que de su loco intento fue el trofeo.
la Isla i alto Monte se entremesce,
cuando a moverse prueva el Mostro feo,
i la Trinacria toda de horror treme.
i a los Dioses assombra i Iove teme.

39. Vés en Grecia el Olimpo levantado,
que los ayres precede con su altura,
que paresce qu'el Cielo es sustentado
en su cumbre, i sobr'ella se assegura.
mira el ameno Tajo celebrado,
que, con dorada arena i agua pura
tendiendo su corriente fertil, baña
la mas felice tierra de la España.

40. Mira como el Océano va entrando,
i en Lucitania riega a Vlissipona,
ciudad que fundó Vlísses, que mudando
algunas letras llaman oy Lisbona.
la gran Paris de aqui se va mostrando,
de quien tanta grandeza se pregona.
mira a Leon, Milan, mira a Florencia
con su rio Arno, i mira su violencia.

41. La montuosa Génova, i la bella
Nápoles, i a Sulmon de agua abundante,
ufana por que Ovidio nasció en ella,
justa razon que della el mundo cante.
la sabia Athénas, puedes claro vella
en Grecia, con la fuerte i la triumfante
Lacedemonia, qu'en el mundo fueron
las qu'en letras i en armas florescieron.

---

[1] *Ms.* diaphono. [2] *Ms.* rios mas; *puis* mas *a été biffé par Cueva.*

[3] *Je ne me rends pas bien compte de la construction.* Las altas cimas de cuyos templos i torres tienen este puesto *(subst.)* por vezino?

42. ¿Vés aquel Mar estrecho que divide
en poco espacio l'Asia poderosa
de la Europa, que su angostura impide
al Mar, que allí ni para ni reposa?
oy guarda el Nombre, por que no se olvide
que allí se ahogó Héles la hermosa,
i assi el Helesponto es oy llamado,
donde tanbien Leandro fue ahogado.

43. ¿Que te diré, queriendo aora darte
de las ciudades Asianas cuenta,
que son mas que ay estrellas, i ocuparte
en esto, si otro intento el tuyo intenta?
i aunque assi sea, mira aquella parte.
verás a Troya, que su dura afrenta
aun oy llora, mostrando su ruyna,
su promontorio Egéo, i su Marina.

44. La insigne i noble Rhódos, celebrada
por su Coloso, allí verás presente,
i no mucha distancia desviada
ver puedes el Mausoléo ecelente, [1]
el seno Íssico allí, donde fue dada
la batalla entre Darío i el valiente
Alexandro; que Darío, destruydo,
huyó del que jamas se vió vencido.

45. Mira, la tierra adentro, el caudaloso
Gánges la India fertil ir regando,
mira el immenso Indo poderoso,
qu'en ondas con el Mar se va igualando,
el presto Tígris, mira el tortuoso
Euphrátes, que va en torno rodeando
la ciudad que Semíramis hermosa
cercó, que oy en el mundo es tan famosa.

46. Mira a Damasco antigua i peregrina,
de quien tan grandes cosas se dixeron,
en cuyos campos la piedad divina
crió los ombres que primeros fueron.
mira el Cedroso Líbano, encamina
la vista al gran Iordan, a quien hizieron
tan suave, i contempla su frescura,
su agradable corriente i agua pura.

47. Los muros puedes ver de la Hebréa
Hierúsalem, de quien el Sibilino
aliento el bien promete que dessea
el Mundo, de promesa tal indigno.
dize que vendrá un Tiempo en que se vea
nascer della un Infante salonino,
que Rey del siglo d'oro será solo,
i universal señor de Polo a Polo.

48. Buelve la vista, i mira la desierta
África, dond'el Nilo generoso
entra por siete braços i ancha puerta
en el Mediterráneo poderoso,
i tu ligera vista aora advierta
a ver el edificio sumtuoso
de las altas Pyrámides d'Egipto,
sepulcros de los Reyes, cual veo escripto.

49. Las arenosas Syrtes adelante
ver puedes, i su undoso seno horrible,
que los montes de arena en un instante
muda de un cabo a otro el Mar terrible,
evidente peligro al Mareante,
de do escapar la Vida es impossible,
i mira allí a Carthago destruyda
de Romanos, i dellos tan temida.

50. Mira allí al viejo Athlante [2] sustentando
sobre sus Ombros el errante Cielo,
cuya cabeça i barba está manando
siempre rigida Nieve i blanco yelo.
mira el estrecho Hercúleo, i ve notando
el estendido Occéano, qu'el suelo
todo rodea, i viene aqui a estrecharse,
i aqui el Mediterráneo i el juntarse.

---

[1] *Ce vers sur un morceau de papier collé par Cueva, qui avait d'abord écrit* Mauseoleo; *en corrigeant il a écrit (par mégarde?)* Mauseolo.

[2] *Ms.* a Tthlante *(!)*

51. No lexos de la vista se te ofresce
la Tyria Gádes, i su Hercúleo templo,
cuya dorada cumbre resplandesce,
de su rareza dando a Hesperia exemplo.
mirà el ameno Bétis, que meresce
ser rey de rios, si cual es contemplo
su riqueza, no igual en las del mundo,
salir al Océano Athlántico profundo:

52. Míralo ir, de Olivas coronado,
a Híspalis bañando su corriente,
digo a Híspalis, dond'el Cielo a dado
cuanto dar pudo generosamente.
edificio de Alcídes celebrado,
del Mundo todo el qu'es mas ecelente,
que para Ciudad es aventajada,
i para Mundo no le falta nada.

53. Pudiérate ir mas largo descriviendo
la Machina terrestre i su grandeza,
mil gentes i Provincias que, huyendo
la dilacion, no cuento su estrañeza.
i assi, para que vamos concluyendo,
mira del Primer Cielo la belleza,
donde la errante Luna tiene assiento
ensima del mas rapido elemento.

54. Largo espacio sería si quisiesse
dezir lo que ay en esto que dezirte,
porque primero que acabar pudiesse
de la vida verías despedirte.
i mas si en descrevir me detuviesse
que cosa es Cielo, i luego referirte
de su composicion i movimientos,
será atajar el fin de tus intentos.

55. I assi, passando deste Primer cielo
de la Luna, i d'essotro que se sigue,
i assi de los demas, tu presto buelo
hasta llegar al decimo prosigue.
allí al gran Iove contarás tu duelo,
i la necessidad que te persigue,
porque su real casa, allí la tiene,
sobre los demas cielos, cual conviene.

56. Bien es verdad, que aqui do aora estamos
tiene su imagen, qu'es el cielo sexto,
i el Cielo comunmente le llamamos
de Iúpiter, cual ya t'es manifiesto.
su corte es en el Decimo, a do vamos,
i allí su assiento tiene siempre puesto.
de allí govierna el Mundo, el Cielo rige,
ombres i Dioses desde allí corrige.

57. Mas deténte, si quieres, un momento,
aunqu'el desseo te lleve presuroso,
i la vista recoge, i oye atento
deste pintado Cielo tan hermoso.
este es el Cielo otavo, o Firmamento,
dond'el divino Artifice glorioso
las Estrellas fixó con tanta orden
que jamas ay en ellas un desorden.

58. Estas, en sus lugares situadas,
están, sin allegarse ni moverse,
siempre en un ser, i en un lugar fixadas,
de la suerte que dexan de aquí verse.
no pueden ser en numero contadas,
aunque de las que dexan conocerse
son mil i veynte i dos, que la esperiencia
que an hecho en ellas, dellas dió advertencia.

59. I porqu'entiendo que será agradarte
quiero darte de algunas brevemente
noticia. advierte i mira aquella parte
do Erígone se muestra refulgente.
esta fue hija d'Ícaro, i por darte
mas razon, muerto el padre, incontinente
huyendo la maldad de los del suelo
levantó a donde vés el presto buelo.

60. Mira a Boótes, como va guiando
el Carro, con tardéo movimiento,
los [1] frios Arctos que se van mostrando,

[1] *Ms.* i los, *mais* i *a été biffé par Cueva; il y a un trait de crayon à la marge, comme presque toujours en pareil cas.*

a quien Iove dió en premio aquel as-
siento;
las Hýadas que siempre estan llorando
del muerto ermano el triste acaeci-
miento;
que por criar a Baccho aqui subidas
fueron, i en siete estrellas convertidas.

61. Mira el pluvioso Oríon, i mira
el Cisne, en que mudado fue el Rey Cigno,
llorando porque Iove ardiendo en ira
a Pháethon dió [1] muerte, su sobrino.
mira del sacro Orphéo la dulce Lira,
que, juzgando los Dióses por indigno
al baxo suelo de poder gozalla,
quisieron en el Cielo colocalla.

62. El Centauro es aquel, i aquella el Ara,
Anguis aquesta, i Prócion [2] aquella,
este el Delphin, i essotra que se aclara
la Vallena, si quieres conocella.
la Nao Argo, bolviendo atrás la cara
con veynte i tres estrellas podrás vella,
a Cassiopéa mira, i a Cephéo,
a la hermosa Andrómeda, i Perséo.

63. El veloz Sagitario, el tortuoso
Erýdano, d'estrellas adornado,
la Saeta de Hércules famoso,
i la Corona mira de aquel lado.
de Bereníces mira allí el hermoso
Cabello, que ya siendole cortado
lo subieron al cielo, i a Pegasso
puedes ver, que la fuente abrió en Par-
nasso.

63 *bis.* De otras mil varias formas te dixera
que desde aqui en diversas partes veo,
si el detenerme en ello no temiera,
que a de ser impedirte tu desseo;
i assi, dexando aquesto, considera
este Noveno Cielo, donde creo
que su Diaphanidad a de admirarte
si en contemplalla quieres ocuparte.

64. I assi, porque principio dés al hecho
que te trae tan cuydoso i afligido,
i se sossiegue tu alterado pecho
aviendo tu negocio concluydo,
no te dexo de todo satisfecho
cual al principio, oyendo este ruydo,
me preguntaste, i porque ya allegamos
al termino que tanto desseamos,

65. El cielo es este donde Iove tiene
su assiento; esta que vés aqui es la
puerta,
llamar puedes, pues nada te detiene,
i al punto te será en llamando abierta.
— Quiero hazello assi, pues me com-
biene,"
Sannio responde, „que segura i cierta
tengo mi pretencion, porque pretendo
libremente dezirle cuanto entiendo."

II.

Argumento del Segundo Libro.

Sannio, puesto a la puerta del Cielo de Iúpiter, se lamenta de su grande necessidad, i dize contra Iúpiter muchas libertades. Momo estava con Iúpiter, i le aconseja que le dé audiencia a Sannio. temiendo su libre proceder, Iúpiter se aira contra Momo,

[1] *Ms.* dio la; la *biffé par Cueva.* [2] *Ms.* Procion.

i manda a Mercurio que vaya a Sannio y negandole la entrada lo echasse de allí. Mercurio fue, i llegando a razones con Sannio le manda ir. Sannio le dize muy libremente muchas cosas en offensa suya. Mercurio lo dexa, i cuenta a Iúpiter lo que passava. ayrado desto Iúpiter embia a Marte, i a los demas Dioses que con el estavan, a echar por fuerça de la puerta del Cielo a Sannio. etc.

1. Las celestiales puertas mira atento
Sannio, i lleno d'espanto está seguro,
sin la vista mover ni pensamiento
del vario entalle, hecho d'oro puro.
recreávase[1] viendo el rico assiento,
aunque la fuerça del trabajo duro
que assi lo trae muriendo en su fatiga
a dezir en boz alta assi le obliga:

2. „¡O Iúpiter eterno i poderoso,
consuelo de los tristes afligidos,
Iúpiter manso, Iúpiter piadoso,
de quien todos los Dioses son regidos!
oye mi boz i acento doloroso,
pues Panomphéo te llaman, porque oydos
a las bozes de todos das, i entiendes,
i las lenguas i almas comprehendes.

3. Si hasta aqui mi tierno i triste llanto
con que siempre é invocado tu potencia,
no é podido con el penetrar tanto
que de mi mal sintiesses la violencia,
¡aora te commueva mi quebranto!
que lo presento i pongo en tu presencia,
aunque no tengo[2] duda que aya sido
de ti mil vezes su graveza oydo,

4. Mas, ocupado en cosas diferentes,
descuydo ayas tenido de acudirme,
ora sea por gusto, o que no sientes
mi duro mal pues no as querido oyrme.
ya que mi estado vés, ya que consientes
mi desventura i véz assi morirme,
esta pobre Virtud te condolesca,
aunque yo ni te duela ni enternesca.

5. Dada me fue de ti por compañera,
i assi de mi, cual sabes, fue seguida;
por Ella me veo yo de tal manera,
i ella por mi se vé tan abatida.
esto me aflige mas que mi ansia fiera,
i por esta ocasion fue mi venida,
por[3] que veas, o Iove poderoso,
de la Virtud el trance riguroso.

6. No entiendas que por parte della quiero
que mejores mi estado en dignidades,
ni me hagas Monarcha de un Impero,
ni dominio me dés en potestades,
ni vasallos, ni gente a quien dar fuero,
ni ser señor de agenas voluntades,
ni que me dé tu page Ganimedes
a bever, que será cuanto dar puedes."

7. La Virtud le responde: „Sannio, advierte
qu' essa razon no haze a nuestro intento,
i si la oye Iove, de otra suerte
te vendrá a suceder tu pensamiento.
— No sé que pueda a esso responderte,"
Sannio replica, „si no qu'el assiento
donde estava con otros detenido[4]
dexó, saliendo sin sentir perdido."

[1] *Ms.* -vasse.
[2] *Ms.* pongo, *ce qui à la rigueur peut rester.*
[3] *Ms.* para *corr. en* por.
[4] *Ms.* detenida: perdida.

8. Aviendo Momo oydo las razones,
le dize a Iove, que con el estava:
„¡Padre de las Sydéreas impresiones,
qu'en Phlegra sugetaste la ira brava [1]
i contra los terrestres [2] escuadrones
de la Diosa qu'en saña se abrasava
mostraste tu poder, i con vitoria
saliendo, se cantó tu ecelsa gloria!

9. Despues que estoy hablando aqui contigo,
a la puerta é oydo lamentarse
a no se quien, i cierto es tu enemigo,
segun osó en su platica alargarse.
el habló libremente, i yo te digo
que deve gravemente castigarse,
porque fue en su razon muy atrevido."
Iove responde: „Nada d'esso é oydo.

10. Pues despierto cual vés estoy hablando
aqui contigo, qu'el cuydado mio
me haze estar de Noche i Dia velando,
cual pide mi celeste señorio."
Momo replica: „Creo que burlando
te estás de mi, i oyendote me rio.
— ¿De que," le buelve Iove por respuesta,
„te as de reyr, si la verdad es esta?"

11. Momo le torna a responder riendo:
„¡Es possible, gran Iúpiter, tal cosa
que no oyes despierto aquel estruendo
de la puerta? ni aquella boz llorosa?
otra cosa de ti entendia, i entiendo
que no deve d'estar aora ociosa
tu fantasia, i buelta a [3] alguna parte,
te haze assi de todo descuydarte."

12. La boz levantó Iove, i dize ayrado:
„Dime, Momo ¿en los Dioses ay alguno
a quien le toque como a mi el cuydado
de todos cuantos soys, sin quedar uno?
¿a mi cargo no está el Cielo estrellado?
¿el ancho Mar del umido Neptuno,
el reyno de Pluton, d'Eolo el mando
no estoy de Dia i Noche governando?

13. ¿Ninguno de los Dioses tiene cuenta
en mas qu'en su deleyte, i su contento?
¿cual cuydado le aflige, o atormenta
a ninguno, ni altera el pensamiento?
si la Nynfa le huye, o se le ausenta,
si l'es cruel, o siente su tormento,
es lo que cuydan ellos, no el govierno,
que solo yo sin descansar govierno.

14. Mas dime, Momo ¿quien será el que viene
a las puertas del Cielo assi alterarme,
que tanta libertad en hablar tiene
que obliga, cual tu dizes, a vengarme?
— Saber quien es, a todos nos combiene,"
responde Momo, „i quiero declararme.
que sea quien se fuere, el fue atrevido,
i en su libre razon descomedido.

15. I por el Mundo todo no quisiera
que tal cosa de mi tan libremente
(con ser menos que tu) se me dixera,
ni por tu ceptro i mando preminente.
i si cual é pensado persevera,
Iúpiter, no querría estar presente,
porque imagino del que sin recelo
a de ser de los Dioses un libelo.

16. — No será tal, i cuando tal hiziere,"
responde Iove, „yo le iré a la mano.
mas diga i haga aquello que quisiere,

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*
[2] *On ne voit plus que* terr *au ms.*
[3] *Ms.* buelta '.

si por ay haze su negocio llano.[1]
el no me verá oy, i si viniere
el gran Emperador Otaviano
haré lo propio, en no dexar hablarme,
porque siento de un vaguido aquexarme.

17. I despues que comí traygo rebuelto
el estomago, i toda la comida
se me viene a la boca, i si me suelto
caigo, i la lengua tengo al labio azida.[2]
i sintiendome tal estoy resuelto
a todos sea la entrada prohibida;
i assi podrá ese loco que bozea
bolverse, i despedírse que oy me vea."

18. Momo se rie, i dize: „Si te agrada
que no entre el que llama a tu aposento
¡sea en buen['] ora! ténle aparejada
la oreja, i su razon escucha atento."
Viendo Sannio que no responden nada,
buelve a dezir en levantado acento:
„¡O Iove, dond' estás? porque te ascondes
i a mis justas plegarias no respondes?

19. — ¿Oyste, Iove," Momo le pregunta,
„como de ti se quexa que ascondido
estás del? no sé aqui a que blanco apunta.
por esso, óyelo atento i advertido.
— Ni yo puedo entender lo que barrunta
tu malicia," el gran Iove a respondido,[3]
„porque yo su razon oý, i no dize
cosa por donde assi te escandalize.

20. — ¡No lo acredites tanto; aguarda un poco!"
dize Momo. „prosiga en sus razones,
de las cuales entiendo, o yo estoy loco,
si no te a de hazer que no lo abones."
Sannio torna a dezir: „Iove, a ti invoco,
a ti pido remedio en mis passiones,
a ti embio esta boz mia llorosa
en mi necessidad tan trabajosa.

21. Mas temo, segun soy de desdichado,
que ausente estés a esta sason del Cielo
i, por desgracia mia, transformado
en otra forma abites oy el suelo,
i de otra nueva Europa aficionado
cubierto assi te huelges sin recelo
de la celosa Iuno, i buelto en Toro
u en Satyro no cures de mi lloro.

22. I no deve creerse, ni es possible,
que no ayas entendido[4] mis querellas,
si tan lexos no estás que sea impossible
qu'el acento a tu oydo toque dellas.
mas aunqu'en ocio alegre i apassible
aora estés, entre tus Ninfas bellas;
do quiera o como quiera que estuvieres,
¡mi mal te duela, i a escucharlo esperes!

23. Aunque yo estoy comigo persuadido
que aora estás en tu celeste assiento,
i estarás, si es despues de aver comido,
durmiendo, sin cuydado, en tu aposento.
i estando assi, cual pienso, recogido
no es maravilla no entender mi acento,
mas qu'entre tantos no aya un Dios que venga
a mi, i cuydado de tu guardia tenga!"

---

[1] *Un trait au crayon à la marge, mais nulle trace d'une correction.*

[2] *Ce vers sur un morceau collé.*

[3] *Ms.* arrespondido.

[4] *Ms.* oydo *corr. en* entendido.

24. Momo, que atento a Sannio estava
oyendo,
se buelve a Iove i dízele: „¿Entendiste
lo que de ti a la puerta está diziendo
aquel que llama porque no acudiste?
de sus libres razones comprehendo
que la entrada que a este se resiste
a de ser en abono de mi lengua,
considerando bien cual se deslengua.

25. I porque entiendo a donde va su buelo
i el tenor de su platica presente,
digo que ¡sea loado el justo cielo
que ay, sin mi, otro libre maldiziente!
no solo yo seré de Cielo i suelo
el mordaz, ni mi lengua es solamente
la venenosa, la que siempre ofende,
de quien ni Dios ni Ombre se defiende,

26. Pues aora verás, Iove, el engaño
en que todos los Dioses celestiales
vivis, en darme un Nombre tan estraño,
i assimismo los barbaros mortales.
i quiero verme en un perpetuo daño
i mi Deidad sugeta a cien mil males,
si no es este [1] Philosopho o Poeta;
qu'es la gente mas libre i mas discreta."

27. Iúpiter dize a Momo: „No es possible
qu'este de ti no sea conocido [2]
i muy estrecho amigo ¿i es creible,
segun as su razon encarecido?
i digo qu'en un caso tan terrible
quiero por una bestia ser tenido,
si castigo no diere a su osadia
i assi ¡va a el, i di de parte mia:

28. Que luego, sin que punto se detenga,
por el mesmo camino buelva a irse,
dexando ya una platica tan luenga,
de la cual haré presto a repentirse; [3]
i que, aunque vida i onra le convenga,
hablarme por oy puede despedirse.
assi, que si a hablar buelve, prometo
que a de ser puesto en un terrible a-
prieto."

29. Momo responde: „¡O Iúpiter eterno,
hazme d'esso que mandas escusado,
i antes m'embia al espantable Infierno
que llevalle a tal ombre tal recado!
i ante ti juro al infernal govierno
que no es inobediencia a tu mandado,
mas es temor que diga libremente
de mi lo que de ti esse maldiziente.

30. Porque quiero avisarte qu'este tiene
un bizarro i gallardo entendimiento
i que nada le ocupa ni detiene,
segun é colegido de su acento.
forçado de pobreza al Cielo viene,
de la Virtud guiado en el tormento
que padescen los pobres virtuosos,
que son siempre ofendidos i enojosos.

31. Este, viendo que nunca a oyrlo acudes
ni sus quexas te mueven ni enternescen,
antes de tus oydos las sacudes
i sus clamores siempre te ensordescen,
a suplicarte viene que le ayudes
en su pobreza, pues sus cuytas crescen,
i assi te lo aconsejo que lo veas
i de remedio alguno le proveas.

32. Esto conbiene, o Iúpiter, que hagas.
no quieras rebolverte con Poetas,
que son del mundo pestilentes plagas
i aun del lugar que a tu Deidad ecetas;

---

[1] *Ces deux mots sur un morceau collé.*

[2] *Notons que l'auteur avait dédié à Momo ses comédies.*

[3] *Ms.* arrepentirse. — *Je lirais volontiers:* le haré p. a r., *ou* ' haré.

porque si no los onras i halagas
al rigor de su pluma te sugetas,
i adviertote, si assi no lo remedias,
que an de hazerte Mimo en sus Comedias.

33. Ya sabes como es gente libertada:
que no refrena cosa su osadia,
qu'está en sus lenguas siempre aparejada
la ponçoña cubierta con Poesia;
que no tiene el que mas, que perder nada,
qu'el i sus [1] bienes mueren en un dia.
i conociendo dellos esto todo,
te digo qu'en su vida dés un modo.

34. No dés lugar que ocupen su eloquencia
en dezir mal de ti, ni tu permitas
que la hambre los prive de paciencia
i que digan si tu la solicitas.
mira qu'en esto tengas advertencia,
no quieras tus hazañas ver escritas
de Poetas que airados se revelan
i en dezir lo [que] quieren se desvelan.

35. Lo que puedes hazer, si el dicho mio
no te agrada, [es] enbialle este recado
con Mercurio, qu'en su eloquencia fio
que lo satisfará en lo demandado.
i no podiendo refrenar su brio,
podrás mandarle a Marte, qu'es soldado
i lleno de braveza, que lo assombre,
i eche por fuerça de tu puerta esse ombre.

36. Qu'el uno con la fuerça de eloquencia
le hará comover, aunque sea un muro,
i el otro con desgarros i violencia
l'echará, si quisiere, al centro oscuro.
yo, mientras ellos riñen la pendencia,
estaré oyendo desde aqui, seguro,
de Mercurio el lenguage i policía
i de Marte el desgarro i rajonía."

37. Puso silencio Momo a sus razones,
mas el retor de la Sidérea cumbre
le responde: „En aquesso que propones
sigues, Momo, cual siempre, tu costumbre.
porque, entendidas bien tus condiciones,
no es menester mas rastro ni mas lumbre
para entender ser este trato tuyo,
i assi con esto en tu intencion concluyo.

38. I sin que tu le dés de parte mia
mi recaudo, haré qu'el necio vea
del modo que me paga su osadia,
por que atrevido a mi otra vez no sea.
i assi daré castigo en este dia
a mas de seys que beven la Phebéa
Aganippe, haziendo qu'escarmienten
i que al Cielo subir jamas intenten.

39. ¡Esténse allá, i con Phebo se entretengan,
junten el coro de sus Ninfas bellas,
i aunque congoxas i miserias tengan,
dénse buen tiempo a su plazer con ellas!
i no quiero que al Cielo se me vengan,
ni de Poetas escuchar querellas.
mueran de hambre, qu'es la cierta muerte
a los que siguen la Parnássea suerte!

40. I para execucion de lo que digo,
¡Mercurio, ven acá! parte bolando
a la puerta, do un ombre está mendigo
a quien la Virtud viene acompañando.
dirásle que se vaya, que oy comigo
no puede negociar, i en replicando,
por fuerça lo desvia, o con razones,
i si te importunáre, a rempujones." [2]

[1] *Ms.* su.
[2] *Ms.* arrempujones.

41. Mercurio le responde, aviendo oido
lo que demanda Iove poderoso:
„Tu mando al punto lo verás aemplido,[1]
assi cual mandas, padre glorioso.“
i sin ser en razones detenido
a do está Sannio llega presuroso
diziendo: „¿Quien a Iúpiter procura?“
Sannio responde: „Yo en mi desventura.

42. — Pu[e]s, Iúpiter te manda que al momento,“
dize Mercurio, „tomes el camino,
que no puedes oy ver su acatamiento,
i aguardar aqui mas es dezatino.“
Sannio responde: „Yo de aqueste assiento
mover un solo pié no determino
sin hablar al gran Iúpiter, pues vengo
con la Virtud, a quien por guia tengo.

43. I assi podrás llevarle de mi[2] parte,
o ecelente Mercurio, esta embaxada,
pues a ti, como suele, a d'escucharte,
teniendote la oreja aparejada.
— ¡No quieras mas, o pecimo, alargarte,“
dize Mercurio, „enfrena essa malvada
lengua, no hables mas! que bien entiendo
tu intento, aunque lo vas assi encubriendo.

44. ¡Vete, no pares mas en mi presencia,
ombre injusto! no dexe mi templança,
i use contigo de cruel violencia,
de tu maldad tomando la vengança.“
Sannio dize: „Mercurio, ten paciencia,
que tal officio tu Deidad no alcança,
que Dios de la eloquencia fuiste hecho
i no de hablar mal, i[3] hazer despecho.“

45. Mercurio le replica: „¡Vete luego,
que te conviene mas qu'essas razones!
qu'estoy de ira, i de corage ciego,
i a executar en ti me descompones.
— Tu tendrás, como deves, mas sossiego,“
responde Sannio, „en estas ocasiones,
i a Iove le dirás que no é de irme
de aqui, sin que primero quiera oyrme.

46. — Essa embaxada puedes tu hazella,“
bolvió Mercurio a darle por respuesta,
„que a mi Deidad no es dado proponella,
ni quiero, porque a Iove l'es molesta.
— Si está Iove tan sordo a mi querella,“
Sannio responde, „i nada con el presta
que oyga mi mal, de ti me sea otorgado
que a Vénus dés, cual sueles, un recado.

47. I no será de aquellos qu'en secreto
a Iove das, guardandote de Iuno,
cuando a sus Ninfas i su amor sugeto
tu solo sabes lo que del ninguno.
i si contemplas bien, como discreto,
porqu'en llevar recaudos eres uno,
el Nombre de Mercurio te pusieron,
i Nuncio de los Dioses te dixeron.

48. Si esto es assi ¿porque te hazes mudo
i dar no quieres un recaudo mio,
haziendo d'essa pertinacia escudo,
lançandome de ti con tal desvio?
oye mi ruego, no me seas tan crudo,
que aunque no soy tratante, yo confio
que podré serte de provecho en algo,
qu'entre Phebistas i Afetates valgo.“

49. Mercurio aviendo al libre Sannio oydo
le responde: „¡No hables, arrogante,

[1] *Les cinq derniers mots sur un morceau collé. Moi-même j'ai lu distinctement* aemplido.
[2] *Cueva a écrit* su, *puis corrigé en* mi.
[3] ni *corr. en* i; *trait en marge.*

vete de aqui! qu'estoy de mi corrido
de aver hablado a un Ombre semejante.
¿tu avias de osar a ser tan atrevido [1]
al hijo del gran Iúpiter tonante,
sin qu'este Caducéo essa cabeça
quebrante, sin que della dexe pieça?" [1]

50. Sannio se rie, i dize: „Ten la mano,
o Mercurio, que no se sufre en esto
el orden prevertir del soberano
Caducéo, ni cumple, ni es onesto.
dado te fue, cual es negocio llano,
para que por señal de paz sea puesto,
i si con el me hieres, la Concordia
que sinifica, buelves en Discordia.

51. I no será razon que tu conviertas
su virtud en effeto diferente,
ni el uso de que sirven les previertas
a las Culebras, qu'es impertinente.
despues desto, ya sabes qu'están muertas,
i lo que hazer pueden solamente
es hazerme dormir, cual ya hiziste
al pastor Argos, a quien muerte diste.

52. — ¿Que tienes que hablar d'essa hazaña,
Ombre inico," Mercurio le responde.
„no sabes tu que fue en el Mundo estraña,
i que a quien soy su effeto corresponde?
— Fue una maldad que bien nos desengaña,"
Sannio responde, „de las mas que asconde
tu pecho, pues usando tal engaño,
hiziste al miserable tanto daño.

53. Dime tu, si es razon compadecible
que un Dios que goza la celeste suerte,
cual tu, emprenda un crimen tan terrible
que dé a los ombres por roballos muerte?
este hecho en ti a sido mas horrible,
si bien a la graveza del se advierte,
pues te hazen el Dios de los ladrones,
que descubres sus hurtos i trayciones.

54. I para comprovarse tu delito
i en la maldad qu'en darle muerte hiziste,
por esso fuiste desterrado a Egipto
a donde escuela d'enseñar pusiste.
no es esto lo peor que hallo escrito
de ti, que otras maldades emprendiste,
que te será mejor no referillas,
i a mi, por no cansarme, no dezillas."

55. Mercurio le responde: „Di, malvado,
si al Pastor Argos dí la muerte fiera,
i la Vaca hurté ¿no fui mandado
del regidor de la Estrellada Sphera?
i aunque d'esse omicidio sea culpado,
otras hazañas canta la Ligera
Fama, por Arte i braço mio emprendidas,
que onran mi Nombre i son a mi devidas.

56. — Quiero reyrme d'esso que arrojaste,"
dize Sannio, „i contarte lo que as hecho.
¿es hazaña la Lira que hallaste
de la tortuga muerta, es alto hecho?
¿es hazaña librar como libraste
a Marte de la carcel, i en estrecho
nudo ligar al triste Promethéo
en el Cáucaso, es este tu tropheo?

57. ¿Tienes tu por hazaña celebrada
venir en vergonçoso ayuntamiento
con Cytheréa, tu ermana, que preñada
quedó de un Hermaphrodito al momento?"
Oyendo esto Mercurio, con ayrada

[1] *Il y a un trait en marge, mais pas de correction faite.*

respuesta lo atajó, i dixo: „Violento,
¿burla osas hazer de mis empresas,
i ultrajar d'essa suerte mis proesas?

58. ¿Son mis obras hazer vuestros Sonetos,
dezir mi affecto en gofas Chançonetas;
faltas de Lengua, i terminos discretos,
con cada pié haziendo mil gambetas;
sacar por alambique los concetos,
aguardar el apoyo de las tetas
de las Musas, creyendo qu'este augilio
puede hazer de un Mevio otro Virgilio?

59. Pues ¿no entendais qu'en esso está el 'subiros'
a los ultimos terminos del Cielo?
que podeis enpeçar a 'decendiros'
sin que os evanescais en vuestro 'buelo'.
¡í a nueva vida i trato reduziros,
que ya n'os puede sustentar el suelo,
íos a Lémnos, o escuadron profano,
a sonalle los fuelles a Vulcano!" *

60. Sannio dize: „¡Mercurio, bien te alargas!
no sé yo qu'es tu intento, ni que entiendes,
teniendo sobre ti tan graves cargas,
atreverte a offender los que assi offendes.
si con tu padre Iúpiter te adargas,
i por su hijo a bozes te nos vendes,
¿no sabes qu'en el mundo no ay ninguno
que diga que a Mercurio parió Iuno?

61. Despues d'esto, bien sabes que naciste
de Maya, que fue hija de Athlante,
i Mayúgena en Nombre della uviste,
qu'es a tu pretencion muy importante.
Cylenio de Cylene te dixiste,
monte fertil de Arcadia, i abundante
de Asnos, cual tu sabes, ¡i te onraste
cuando Arcadio de Arcadia te llamaste!

62. Mil Nombres mas te an puesto desta suerte,
que declaran tu vida i propiedades,
que oyrlos será en colora encenderte,
porque no agrada al malo oyr verdades.
i con ellas aviendo de offenderte,
tus costumbres diziendo i calidades,
es desacreditarte con Trampistas,
Ladrones, Vsureros, Mohatristas.

63. I por esta ocasion vendrás a serme
mal tercero con Iove, a quien procuro,
i serás parte que oy no quiera verme,
que para mi será un castigo duro.
— ¿Assi osas, sacrilego, offenderme?"
Mercurio le responde; „yo te juro
que tienes de pagarme lo hablado.
aguarda un poco, llevaré el recado."

64. Momo, qu'estava al proceder atento
de Sannio, buelve a Iúpiter, diziendo:
„Padre de Dioses, yo no sé ni siento
que causa va a Mercurio deteniendo.
témole algun adverso acaecimiento
segun brioso al hecho fue, i corriendo,
i no dudo, pues tanto se detiene,
que algun bastante impedimento tiene.

65. Mas venir le veo allí despavorido,
torciendose de colora las manos,
cubierto de sudor, descolorido,
convocando los Dioses soberanos.
cualque escuadron en contra le a salido
de Poetas, i como son profanos,
avránle puesto falta en su persona,
i embíanlo corrido, hecho mona."

66. Iove no acude a Momo con respuesta,
mas pregunta a Mercurio, que llegava:
„Mercurio ¿donde vas? que cosa es esta?
que traes? fuése [1] aquel Ombre qu'esperava?"
viendo Mercurio a Iúpiter, se apresta
a responder, i dize: „La mas brava
cosa que ay en el mundo me preguntas,
con que mi suerte a ser mortal ajuntas.

[1] *Ms.* fuesse. * *Sans ma ponctuation, la str. 59 serait fort obscure.*

67. Si me diesse tu eterna Omnipotencia
nuevo espiritu, nueva fuerça i arte,
nuevo estilo en dezir, nueva eloquencia,
dudo poder, cual pides, informarte.
lo que puedo dezir: que tu presencia
busca un Ombre tan libre, cual contarte
es impossible la eloquencia mia,
con el cual viene la Virtud por guia.

68. El está resumido de no irse
(aunque allí muera) sin hablar contigo;
es mordaz, i osará descomedirse
contra ti, de la suerte que comigo.
i si mi acuerdo en esto a de admitirse
yo te aconsejo, Iúpiter, i digo
que le mandes entrar, porque no entrando
a d'estar nuestras vidas pregonando."

69. Momo, que atento está a Mercurio oyendo,
suelta la risa, dandose en la frente
con la mano; mas Iove rebolviendo
le dize: „Momo ¿a qu'esso se consiente?
¿en una ocasion tal estás riendo
de lo que a mi m'enciende en saña ardiente?
¿todo a de ser chacota, mofas, juego,
en las cosas que pide mas sossiego?

70. Pues yo te juro, i por quien soy prometo
que tu alegria a de causar tu[1] llanto,
i que as de verlo puesto en tal aprieto
que llores su congoxa i cruel quebranto.
i porque al hecho siga ya el effeto,
¡ven acá, Marte, no aguardemos tanto,
i tu, Apolo, Vulcano, i tu, Neptuno,
Hércules, Baccho, Vénus, Pálas, Iuno!

71. Todos ireys a donde digo, en buelo,
a Saturno mi padre acompañando,
i no quede ninguno en nuestro cielo
que dexe de ir a executar mi mando.
haréisle que se buelva luego al suelo,
de donde vino esse Ombre, i discrepando
de obedecer vuestro mandado i mio,
castigad su insolente desvario.

72. ¡Veamos en que estriva, o que pretende,
que puede su arrogancia encontra desto;
si su charla o 'Poesia' lo defiende
de los que irán a echarlo de aquel puesto!
satisfaráse Momo, que lo vende
por tan libre, i verálo descompuesto
de lo que mas presume, i arrojallo
al suelo, sin qu'el pueda reparallo."

73. Momo quiso reirse, i porque vido
ayrado a Iove mesuró el semblante,
diziendole: „Ya estoy arrepentido
de aver hablado en cosa semejante;
por mi causa veo el cielo commovido,
i puesto alarma contra un Mendigante
que demanda limosna, que no creo
que alteró mas la escuadra de Briaréo.

74. I está cierta la muerte al desdichado,
si acude Marte con su fiera espada,
Saturno con su hoz, Apolo armado
de saetas, la flecha aparejada.
irá Neptuno, su tridente alçado,
Hércules con su maça levantada,
Vulcano con sus rayos i sus truenos,
a hazerlo pedaços cuando menos.

75. Por otra parte Baccho irá corriendo
con su lança de Tirso furioso,
i con la suya Pálas acudiendo
harán un fiero estrago doloroso.
Vénus toda pereza sacudiendo
saldrá con aquel rostro milagroso
a ayudar a esta lid con su belleza,
i Iuno acudirá con su riqueza.

[1] *Cueva a écrit* tu, *ce qui s'accorde avec* llores, *puis corrigé en* su.

76. Los demas Dioses seguirán lo mismo,
de Iúpiter cumpliendo el mandamiento,
al miserable echandolo al abismo
por pago de su altivo atrevimiento.
a mi me da pensarlo paragismo,
i tremiendo el horrible acaecimiento
no puedo estar em pié, porque veo a Marte
mover la espada a una i otra parte."

77. Oyendo Marte a Momo, ardiendo en ira
le responde: „No entiendas que no entiendo
lo que quieres dezir, pues ¡calla, i mira!
verás, o Momo, [1] que hazer pretendo."
Momo replica: „Vé que yo a la mira
estaré, i en mi Libro iré escriviendo
todo lo memorable deste caso,
porque si fuere menester acaso."

78. Marte responde: „¡Empieça a escrivir luego,
i la verdad escrive desta Istoria,
no remitas a Fabula o a Juego
una hazaña digna de memoria.
¡ea! Dioses, dexad tanto sossiego,
armáos comigo, ayamos tal Vitoria,
i atentos escuchad en esto el Orden
que os daré, no suceda algun desorden!

79. Tu, Hércules, as d'ir a mano diestra,
tu, Vulcano, tu, Apolo, i tu, Neptuno,
en forma d'escuadron, i a la siniestra
los demas Dioses, sin quedar ninguno.
yo iré por esta vanda que se muestra
siguiendo a Baccho, Vénus, Pálas, Iuno,
porque si el enemigo arremetiere
le hizamos a una si viniere.

80. Este concierto, cumple que se guarde,
¡ea! Dioses, las armas aprestadas!
que cada punto me paresce tarde.
¡marchemos, sigan todos mis pisadas!"
Iúpiter, viendo el celestial alarde,
las escuadras en orden concertadas,
se buelve a Momo i dízele riendo:
„¿Que sientes, Momo, desto qu'estás viendo?

81. ¿Parécete que desta vez sin duda
vendrá tu amigo a ser sobrepujado?
sin que le sea tu amistad ayuda,
del castigo que tiene aparejado.
aora le harán que tenga muda
la lengua, i de do está será lançado.
veamos, con los Dioses que allá tiene,
como con su Rethorica se aviene.

82. — No pongo duda, o Iove poderoso,"
responde Momo, „que se vea oprimido
oy un pobre Poeta, i temeroso,
de ver el cielo contra si movido.
i con todo esso el premio vitorioso
no sé si lo es de aver, cual es creydo,
porque viene en su guarda i su defensa
la Virtud, qu'es cual sabes fuerça immensa."

83. Iove le ataja, i dize: „¿Estás burlando,
Momo? tienes juicio, o estás loco?
que d'est'arte essas cosas escuchando
a furor ciego i saña me provoco."
Momo replica: „Ya l'están hablando.
¡no te alteres, aguarda, Iove, un poco!
que presto se verá la duda desto,
antes qu'el pié levantes d'esse puesto.

[1] *Ms.* Momo lo; lo *a été biffé par l'auteur; trait en marge.*

III.

Argumento del Tercer Libro.

Los Dioses embiados por Iúpiter a defenderle a Sannio la entrada, llegados ant'el, i puestos con el en razones, Sannio les dize muy libremente a todos sus vidas. de suerte que corridos i afrentados, sin osarse determinar, le cierran la puerta, i van a contarle a Iúpiter lo que con Sannio les avia sucedido, i a pedirle vengança de las afrentas i libertades que les avia dicho. &c.

1. Donde está Sannio Marte llegó fiero,
diziendole: „¿Que buscas, insolente?
¿que quieres tu en el Celeste impero,
lugar de Dioses, no de mortal gente?"
Sannio le dize: „Si a saber que quiero
eres venido, dí ¿essa saña ardiente [1]
de que sirve, i esse tentar d'espada,
i la visera toda traer calada?

2. ¿I contra un Ombre misero, que anda
perseguido en el Mundo de pobreza,
que solo ver a Iúpiter demanda,
vienes armado, i muestras tal fiereza?
¿juntas a caso essa celeste vanda
para lançar de Thracia con crueza
algun contrario que sin miedo tuyo
quiere aquel Reyno sojuzgar por suyo?

3. Si es esta la ocasion, justo es tu intento,
justicia pides, i razon sustentas,
i alabo tu corage i ardimiento
con qu'el cargo que llevas representas.
mas si por mi es aquesse movimiento,
no sé yo qu'es tu intento, ni que intentas
en convocar de Dioses el Senado
con armas, contra un Ombre desarmado."

4. La espada enpuñó Marte, a Sannio oyendo,
diziendole: „Ombre vil ¿no tienes miedo
de verme aqui? no vas de mi huyendo,
viendo mi crudo aspecto i cruel denuedo?
¡vete! que lo que vienes pretendiendo
no lo verás, i harto te concedo
en dexarte ir con vida, sin hazerte
tantas pieças que no pudieran verte."

5. Sannio se sonrió, i le dixo a Marte:
„¿De soldado te as hecho Anatomista [2],
i deshazes los Ombres de tal arte
que invisibles se ofrescan a la vista?
no sé yo por que quieres señalarte
en desgarrar, do no ay quien te resista,
si no es que usas aqui d'essas fanfurrias
por que te tema i sufra tus injurias.

6. Ya sabes qu'es respeto en soldadesca
no echar blasones, ni desgarros vanos,
mas en la ocasion de Onra que se ofresca
atar la lengua, i desatar las manos.
esto, al contrario hazes que paresca
en ti, i ante estos Dioses [3] soberanos
echas de rajonia, desatando
la lengua i con Diamante el braço atando."

---

[1] *Un trait en marge, mais pas de correction exécutée.*
[2] *Ms.* Anotomista.
[3] *Ms.* Dises.

7. Arrebatado Marte de impaciencia
le dize a Sannio: „Barbaro ¿no a hecho
deste valiente braço la potencia
qu'el Mundo se someta a mi derecho?
por ti verás aora la esperiencia,
que de una punta passaré tu pecho,
i cortaré de un Tajo el diestro braço,
i de un rebez no dexo en ti pedaço.

8. — ¡Que bien esgrimes, açotando el viento!"
dize Sannio, i burlando del se encoge,
diziendole: „¡El gran Iove ponga tiento
en essas manos, i el te desenoge!
porque si cresce mas tu desatiento
no ay duda que de sangre mia se moge
el cielo, i que mi cuerpo se descarne,
i suban cuerbos a comer la carne.

9. — Tal hablas," dize Marte, „¿i no t'é muerto,
o reniego, del filo de mi espada?
que desde arriba abajo no t'a abierto [1]
por que fuera tu platica acabada."
responde Sannio: „Ya tu sabes cierto
que no cortará tanto; qu'es templada
no en sangre de Leon, mas de Cordero,
forjada en ayre, i hecha sin azero.

10. Aunque mas qu'en la espada va en la mano
regida de tan ciega covardia,
i de un Juizio tan cativo i vano,
pues no conoce la que aqui me guia,
la cual m'aclara i haze el passo llano,
i de los graves golpes me desvia
con que amenazan siempre los violentos,
violadores de Justos pensamientos.

11. Más dime, ya que quieres que lleguemos
a dezir las verdades, pues te vendes
por tan bravo, haziendo essos estremos,
desgarrando que mates, i que hiendes.
¿cual te fue con Dioméḍes? pues sabemos
(aunque encubrillo por tu Onor pretendes)
qu'en el siniestro lado una herida
te dió, i se fue sin riezgo de su vida.

12. — ¡No traigas," dize Marte, „a la memoria
hechos qu'en contra mia sucedieron!
cuenta los que me dan renombre i gloria
i por quien triumfos i Aras me ofrescieron."
Sannio le ataja, i dize: „¿Está en tu Istoria
aquella en que los Dioses se ofendieron,
cuando, preso en la red al cielo abierto,
fue tu infame adulterio descubierto?

13. ¿Está en tu Istoria de Trofeos gloriosos
cuando en la olla ardiente fuiste puesto?
dime, Marte ¿son estos los famosos [2]
hechos, estos los triumfos que as propuesto?
¿porque callas? son cuentos fabulosos?
defiende tu razon, responde a esto,
si no quieres que passe con tu mengua,
porque tengo caliente ya la lengua."

14. Marte fue a responder,[3] i Apolo sale
diziendole: „Ombre onrrado ¿qu'es tu intento?
aguarda mi razon, si razon vale,
para que tengas mas conocimiento,

---

[1] *Ms.* t'abierto.

[2] *Ce vers entier sur un morceau collé.*

[3] *Ms.* arresponder.

i tu lengua con Marte no me iguale.
qu'eres de mi Poetico convento,
i sufragano mio, en la divisa
qu'essa corona de Laurel me avisa.

15. I assi es justo tenerme aquel respeto
qu'el leal siervo a su señor le deve,
i como a tal te mando, qu'el effeto
a que vienes me digas luego en breve."
Sannio responde: „Apolo ¿que decreto
ay que decrete, o que razon que aprueve
ser tu sudito yo? i si alguna tienes,
no sé porqu'en dezirla te detienes.

16. — ¿Razon pides? que mas que averte dado
essa corona que rodea tu frente?"
Apolo por repuesta le a tornado.
mas Sannio le responde: „¡Apolo, ténte!
qu'esta Corona de que estoy ornado,
que otros tienen por premio preminente,
no la llamo yo premio, sino apremio,
pues con tantos apremios se da en premio.

17. — ¿Que apremio tiene el qu'el Parnasso sigue,"
responde Apolo, „si es por el aceto,
i entre Reyes le admiten, i consigue
cuanto quiere el Poeta qu'es perfeto?
— ¿Que plaga al qu'es Poeta no persigue?"
dize Sannio „¿a cual mal no está sugeto?
¿cual rayo no amenaza su fin cierto,
aunqu'esté todo de Laurel cubierto?

18. ¡Plugiera a la Deidad del justo Cielo
que Daphne nunca en el se convirtiera,
ni tales Plantas produziera el Suelo,
ni que tu frente del se guarneciera!
¡cuanto remedio fuera al ansia i duelo
en qu'estoy, que jamas te conociera!
pues de ti tanto daño me a venido
sin ser de mi ignorancia conocido.

19. El premio qu'é sacado es verme aora
por seguir tu furor lleno de Canas,
de pobreza aquexado cada ora
i de otras mil fatigas inumanas,
seguido de la Invidia robadora
i de vulgares opiniones vanas;
qu'estas a ti ni a Iúpiter perdonan,
ni a cuantos las Penéas hojas coronan.

20. I eres tan liberal, que no ay ninguno
que haga Coplas, que le sea negado
tu premio de Laurel, i si ay alguno,
de ti me sea el que fuere señalado.
sea Poeta, aunque sea importuno;
sea Poeta, aunque sea pesado;
sea Musa legitima o bastarda:
todos son oficiales de la carda.

21. — Esso ¡no!" dize Apolo, „que no igualo
a Mevio con Virgilio en la ecelencia,
ni con igual espiritu regalo
los dos, aunque ambos siguen una ciencia.
dime tu qu'el negocio va tan malo,
que no ayuda el ingenio a la eloquencia,
que falta el claro estudio i sobra el ocio.
— Mal," dize Sannio, „entiendes el negocio.

22. Ya no ay Virgilios, porque no ay Mecénas,
i como no ay Mecénas, no ay Virgilios;
dame tu qu'en el Mundo aya Mecénas,
daréte el Mundo lleno de Virgilios.
mas faltando el amparo de Mecénas,
forçosamente an de faltar Virgilios.
que Mecénas Virgilios hazia i Píndaros:
no Apolo, mas Mecénas hazia Píndaros.

23. — El frenesi que traes," responde Apolo,
„essas cosas te haze estar diziendo,
sabiendo tu que a mi se deve solo
lo que a Mecénas vas atribuyendo.
i assi, por que no usurpes con tal dolo
lo que mi gracia va distribuyendo,
ni offendas mi Deidad, estoy por darte
el castigo que deve castigarte.

24. — ¿De que sirve enojarte d'essa suerte,"
dize Sannio, „burlandome contigo?
porque nunca creý qu'eras tan fuerte
que pudiesses a nadie dar castigo.
— ¿Que yo no puedo castigar con muerte?"
responde Apolo, „¿búrlaste comigo?
¿no sabes mis hazañas conocidas,
por el Mundo cantadas i sabidas?

25. ¿No dí la muerte yo con esta mano [1]
a pesar de los Dioses, que lo vieron,
a los Cyclopes todos de Vulcano, [2]
porque rayos a Iúpiter hizieron?
¿a las [3] hijas de Níobe, qu'en profano
menosprecio a Diana escarnecieron,
no les dí yo la muerte? i juntamente
la dió mi braço al gran Python serpiente.

26. Si esto todo es assi ¿qu'estás hablando?
¿é de traer sin causa estas saetas?
¿parécete qu'es esto estar glosando
un pié coxo, o dos malas Chançonetas?
— Entendí," dize Sannio replicando,
„qu'eran para guardar de los Poetas
el parnasso, o tu fuente Cabalina
que a hecho en mi el efeto de ... Asinina.

27. I por que no passemos adelante
ni queden sin respuesta tus hazañas,
haziendote perder el arrogante
blason con que las vendes por estrañas:
dime ¿que hecho fue tan elegante
traspassar con saetas las entrañas
de unos pobres herreros, que no vian
las viras que del Cielo los herian?

28. I no te salió el hecho tan barato;
que por ello anduviste desterrado
del Cielo, i buelto en rustico tu ornato
fuiste a Thessalia a [4] apassentar ganado.
i allí contra tu suerte sin recato
anduviste de Admeto enamorado,
donde con el passaste lo que sabes,
i sabe el Mundo, aunque mas te alabes.

29. ¿Fue hazaña loable i de memoria
tu i tu hermana dar muerte a seis donzellas,
que no tenian defensa en tu vitoria,
sino umildes plegarias i querellas?
¿esto tienes por triunfo, esto por gloria?
¿estas son tus proezas? si con ellas
estás ufano, bien entiendes de onrra,
si una crueza como aquessa te onrra.

30. Viniendo, pues, al otro Vencimiento,
de Python, por quien Pythio te llamaste,
fue tal que porque ya correrte siento
callaré el premio que de allí sacaste."
Apolo dize: „¡O perfido, o violento!
¿hablar tal cosa en mi presencia osaste?
pues, yo te juro que oy, como desseas,
al poderoso Iúpiter no veas."



[1] *Ce vers entier sur un morceau collé.*
[2] *Trait à la marge.*
[3] *Ms.* la
[4] *Ms.* ;

31. Viendo Sannio que Apolo se corria
le dize: „No entendí que te enojáras
tan presto, ni que tal melancolia
te diera, ni qu'en burlas te atajáras.
que a saberlo truxera en compañia
comigo a Cyparisso, i si gustáras
a Hyacintho, con tal que no te fueras
a los Montes con el, ni te ascondieras.

32. — ¿Que intentas, ombre fiero, veneno-
so,"
Apolo dize, „en renovar la Istoria
por quien anduve un tiempo tan lloroso
qu'en el Mundo hize eterna su me-
moria?
juro por quien es Iove poderoso
que si no se ofendiera en ti mi gloria
que quebrára esta Lira en tu cabeça,
que della ni de ti dexára pieça.

33. — ¡No hagas tal, Apolo, ten la mano!"
riendose dió Sannio por respuesta,
„que no avrá con que a Iove soberano
le dés, cual sueles, regozijo i fiesta.
mas dexando esto aora, hazme llano
¿quien es el viejo que a hablar se
apresta?
que le veo una hoz, roto i contrecho,
con la barbaza que le cubre el pecho.

34. Parésceme a Saturno, qu'el vestido
no puede ser de otro; el es sin duda.
sea padre Saturno bien venido,
aunque no como quiere el passo muda.
¿está libre del caso sucedido
con su padre? a quien hizo la mas cruda
burla, que hijo a padre jamas hizo,
aunque la pena el daño satizfizo.

35. ¿Anle dado los Dioses en fiado?
que fuera le veo estar de la cadena
infernal donde fue por fuerça atado,
puniendo assi la merecida pena.
sin falta que a Pluton a cohechado,
por que salir le dexe a la serena
luz, i si no es aquesto, no lo entiendo,
i si lo entiendo, yo lo voy cubriendo."

36. Saturno respondió: „De aquessa vana
pregunta ¿que le importa, o que le viene
que de los Dioses la deidad profana
con essas cosas que habladas tiene?
— ¡De la boca desvie la barba cana!"
dize Sannio; „i si un poco se detiene
i gusta de que yo se lo declare,
no le importará mucho que m'aclare.

37. — ¿Que tienes que aclarar?" responde
ayrado
Saturno, „¡no me indines! vete luego,
vete! no hables mas, desmesurado!
qu'estoy de oyrte de corage ciego."
Sannio replica: „¿Assi te as enojado?
¡baxa la hoz, Saturno, ten sossiego!
que a mi no as de comerme, te asse-
guro,
como a tus hijos, porque soy ya duro.

38. — Pues mas de cuatro temen el
estrecho,"
dize Saturno, „en que los pongo, i daño.
— Los Señores Poetas emos hecho,"
responde Sannio, „al mundo aquesse
daño;
no porque de ti viene algun provecho
te atribuyó nuestra invencion el año,
los hijos que te comes aplicando
a los frutos i dias que van passando.

39. Dexando esta materia, a nuestro effeto
vengamos, si tu enojo lo consiente,
i permite que a Iove vea el aspeto,
qu'es a lo qu'é venido solamente [1].

[1] *Ce vers sur un morceau collé; à la marge un trait.*

si esta merced me hazes, te prometo
una Cancion o Elogio; mas deténte,
que Neptuno al Tridente se a enpuñado,
i no es possible entrar si está enojado.

40. — ¡Entrar!" dize Neptuno, „por la punta
deste Tridente puede entrar, si quiere,
i entienda que a su pecho estará junta,
en cuanto que la entrada pretendiere.
— ¡Desvia el Tridente! oye una pregunta,"
dize Sannio, „si oyrme te pluguiere.
— Querría escucharla, i no que fuesse charla,"
dize Neptuno, „aviendo d'escucharla.

41. — No es charla, porque yo a charlar no uso;
mira si charlas tu," Sannio responde.
„que lo que yo pregunto es ¿quien te puso
en el Cielo, si el Mar tu assiento asconde?
esto desseo saber, i estoy confuso
por no entender la causa, ni por donde
as venido oy aqui: a quitar la entrada
a nadie, pues aqui no puedes nada."

42. Contra lo que le a Sannio preguntado
responde el Tridentígero Neptuno:
„¿Quien de los Dioses, como tu, a burlado? [1]
¡no sea en preguntar tan importuno!
i assi está de los Dioses decretado,
sin discrepar deste decreto alguno,
que no veas a Iúpiter; i el mismo
que te lancemos, nos mandó, al abismo.

43. I si tu horrible vida no te offende,
te cumple no parar en este puesto,
ni procurar saber cuanto s'estiende
mi Imperio, o por que causa estó aqui puesto.
para lo cual ¡al punto te deciende,
sin replicarme mas palabra en esto!
porqu'en no lo haziendo, este Tridente
te hará ser al mando mio obediente."

44. Sannio, aviendo escuchado la respuesta
del Dios del Mar, responde desta suerte:
„¡Quiero reyrme! que ocasion es esta
para reyr, hasta hazer correrte.
i pues tu ira contra mi se apresta
i m'amenaza con terrible muerte,
¡antes que muera, escucha! porque quiero
cantar, cual haz'el Cisne al fin postrero.

45. Que aviendo de morir, cual m'amenazas,
en no haziendo deste puesto ausencia
contra tus vanos fieros i amenazas,
quiero ensayar mi lengua a tu violencia.
¡veamos, pues que tanto m'adelgazas
las cosas, quien te a dado preminencia?
¿quien te sacó del Mar i truxo al cielo?
¿quien te dió facultad de hazer tal buelo?

46. Si en solo el Mar está tu señorio,
¿como usurpas el Cielo, reyno ageno?
¿entiendes qu'es pantano, estanque, o Rio,
qu'está de tu refluxo de agua lleno?
de ver tu vana novedad me rio,
porque de lengua te hazia ageno
en saliendo del agua, de la suerte
qu'el pescado padesce en tierra muerte.

47. Aora, viendo diferente effecto,
me pone admiracion lo qu'en ti veo,
i lo propio haría al mas discreto,
si cree de ti lo mismo que yo creo.
no sé quien hizo el Mar a ti sugeto
llamandote Dios del, si lee cual leo
tu Istoria, ni al gran Iove no provoca
a ira, i te convierte en una roca.

[1] *Un trait à la marge.*

48. I no fuera esta vez la vez primera
que te vieron mudado en forma estraña,
cuando el potente Iúpiter quisiera
castigarte, bolviendote en Montaña.
visto te avemos de Neptuno en Fiera,
en Monte, en Rio; i aun, si no m'engaña
la memoria, en Carnero te mudaste,
con que a Bisáltis el onor quitaste.

49. No cometiste solo este delito,
en forma transformandote fingida;
qu'en Delphin i en Bezerro, hallo escrito
bolverse tu figura conocida.
a la tela de Aragne me remito
donde tu Istoria al vivo fu' esculpida,
que de verguença de dezir quien eres
callo el engaño de Medusa i Céres.

50. ¡Sin otros muchos! que por no cansarme
me remito a los cabos alegados,
donde verás si deves estorbarme
que a Iove no entre a ver en sus estrados.
cuando en tu Mar esté, podrás lançarme
i allí mandar tus Focas i pescados,
no aqui, que no eres tu d'estas regiones,
ni aqui entran Próteos, ni Tritones."

51. El ceruleo cabello desviando
del rostro, assi responde el Dios Neptuno:
„¿Qu'estás ay sin termino hablando,
ombre inico, a los Dioses importuno!
¿no sabes tu qu'en Mar i en Cielo mando;
que del consejo celestial soy uno;
que soy de Iove ermano, i que mi padre
fue Saturno, i que Ópis fue mi madre?

52. Siendo esto assi ¿tan grande es tu locura
que vengas a dezir que yo no puedo
mandar en esta celestial altura,
i aun castigar tu barbaro denuedo?"
oyendo Sannio al Dios del ahondura,
le ataja, i dize: „A no ocuparme el miedo
yo te dixera lo qu'en esto entiendo,
i lo que dexo, mi peligro viendo.

53. — Dixeras por invidia i maldad tuya,"
Neptuno le replica, „mis loables
hazañas, que no ay Tiempo que destruya
su memoria, que son cual el durables.
— No ayas miedo que onor te restituya,"
dize Sannio, „i assi tus memorables
empresas traygo siempre en la memoria,
no dignas, cual tu dizes, de tal gloria.

54. ¿Fue hazaña, herir la dura tierra
con el Tridente, que podias quebrallo,
i del oculto seno qu'en si encierra
hazer salir un belico Cavallo?
¿fue hazaña, con agua darle guerra
a Laómedon, i assi desamparallo
tu i Apolo, despues qu'en juramento
le jurastes guardar su Phrygio assiento?

55. ¿Fue hazaña, hazer que se obligasse
el triste Rey a dar una Donzella
porque la saña de los dos cessasse,
que un Monstro tuyo hiziese pasto della?
¿fue hazaña que Troya se assolasse,
deviendo tu i Apolo defendella?
¿fue hazaña, de ti ser arruynados
sus muros, de otros Dioses fabricados?

56. Si estas cosas son dinas de alabança,
¡da facultad a [1] Apolo que las cante!
pues en guitarrear ninguno alcança

[1] *Ms.* ' Apolo.

tanto, desd'el Poniente hasta el levante.
— ¡Tonto, donde aprendistes tal criança,"
responde Apolo, „estando yo delante?
— Perdone, qu'entendí que no me oýa,"
dize Sannio, „por vida suya i mia.

57. — ¿Con tanta Libertad hablas, profano?"
Neptuno buelve a respondelle [1] fiero.
„yo tomaré vengança con mi mano,
lançandote de aqui a mi hondo impero.
— Para que quiere echarme al Mar insano,"
dize Sannio, „esso haga al Dios herrero
que al martillo se viene a mi enpuñando,
todo lleno de tizne, i coxeando."

58. Vulcano, oyendo a Sannio, ardiendo en saña
le responde: „Traydor, tu verás luego,
recibiendo de mi una pena estraña,
que soy Vulcano, i soy el Dios del fuego.
— Bien nos muestra su talle i desengaña
quien es; mas tenga un poco de sossiego,
que no soy Marte yo, qu'está gruñendo,"
Sannio le buelve a responder, [2] riendo.

59. „Serás", dize Vulcano, „un ombre indigno
d'estar aý, i assi ¡no me respondas!
porqu'en hablando echarte determino,
desde do estás, a mis cabernas hondas.
— Ganaría muy bien en tal camino,"
Sannio responde, „cuando correspondas
dessa suerte al trabajo qu'é sufrido
en aver desd'el suelo aqui venido.

60. I tengo a buena suerte el encontrarte
donde te veo, porque tu, que tienes
tan malos piés, ayudarás mi parte
qu'entre allá, por la pena con que vienes.
mas dime, [i] assi en tu gracia veas a Marte,
¿cuanto en venir de Lémnos te detienes?
que por mi cuenta hallo, i no m'engaño,
que as menester d'espacio mas de un año.".

61. Vulcano le responde: „¿Dezatinas,
Ombre, fuera de todo entendimiento?
¿no sabes que de aqui a mis officinas
voy, i torno a bolver, en un momento?"
Sannio le acude, i dize: „¿Assi caminas?
mas andas que pensé, i estoy sin tiento,
porque de verte andar, tuve por llano
que no avrá Albeytar que te dé por sano.

62. I assi viendote coxo, i d'essa suerte,
entendí qu'el venir de Mongibelo
aqui por fuerça avia de detenerte,
i es mala la tardança donde ay celo."
Vulcano dize: „Quiero responderte,
que aunque soy coxo que corriendo buelo,
porque soy caçador muy estremado,
que ninguno en Massilia m'a igualado.

63. — Que tu seas Caçador, bien satizfecho
está el Mundo, i del modo que lo eres,"
dize Sannio, „pues siendo assi contrecho
caçaste a tu Muger en sus plazeres.
— Fue de quien soy correspondiente el hecho,"
Vulcano acude, „i freno a las Mugeres
que viven mal, que temen los effectos,
aunque tengan maridos con deffectos.

[1] *Ms.* arr-
[2] *Ms.* arr-

64. — Hiziste", dize Sannio, „una baxeza
tal cual deve de ti ser aguardada,
pues su afrenta aclaraste, i la torpeza,
de Vénus, tu muger, por ti infamada.
si tu della sentias tal flaqueza,
fuera de ti en secreto castigada,
i no hazer notoria tu desonra
con tal mengua de Marte i de su onra.

65. Hiziérasla en Sicilia estar hilando
i aun metida en la fragua mas ardiente,
u atada al yunque el fuelle estar sonando [1],
u de comer guisandole a tu gente,
i no andarse por Cypre dameando,
por Gnido i Papho libre i sueltamente,
i pedirle a uno solo el adulterio,
si a cometido tantos con imperio."

66. Vénus, como a si vido maltratarse
dixo, el bello color algo turbado:
„¿Tal ombre a de quedar sin castigarse,
aviendo tantos Dioses afrentado?"
Sannio responde: „Quiera sossegarse,
que aun ella no a del todo negociado;
que mucho mas me deve que su esposo,
pues por ella é vivido sin reposo.

67. — ¿Por mi," respondió Vénus Cytheréa,
„sin reposo jamas se vió el mendigo?
¿an visto tal maldad, ay quien tal crea
deste malvado digno de castigo?
— Ruegole [a] madre Vénus, que aora sea,"
dize Sannio, „templada mas comigo
i qu'en libres palabras no se alargue,
i mire, si se alarga, que se adargue.

68. Que podrá ser, si no se acorta en esto,
que le pese que hable lo que callo,
pues tengo todo su proceso puesto
en la memoria sin poder borallo;
i si no quiere ver qu'en este puesto [2]
m'ocupe solamente en resitallo,
rueguele a Iove que me dé cabida,
oyendo la razon de mi venida.

69. Bien sabe que yo sé cuanto a podido
con Iúpiter su ruego siempre aceto;
por esso vaya, i déle su marido
licencia, o cumpliré lo que prometo."
Vénus se ayra i dízele: „¡Atrevido,
no se tiene a mi Nombre mas respeto?
no me llamaré Vénus, si no hago
que de aqui lleves el devido pago.

70. — No tiene que alterarse, que ya entiende,"
dize Sannio, „que somos harrieros;
i si a Vulcano en su favor pretende,
es coxo i no está aora entre herreros.
pues Marte, qu'en sus rumbos la defiende
i sus pendencias riñe, echando fieros,
i mata a los muchachos buelto en fiera,
callará por Vulcano que lo espera."

71. Vulcano arremetió, lleno de ira,
i en la ropa de Vénus tropeçando
cayó, mas Sannio un passo se retira
i dízele: „¿Que viene procurando?
levantese [3], qu'es tonto si se ayra
comigo, que con el m'estoy burlando.
— ¿Burlando?" dize Marte, arremetiendo,
mas Vénus lo detuvo, assi diziendo:

---

[1] *Ce mot sur un morceau collé.*
[2] *Ce vers entier sur un morceau collé.*
[3] *Ms.* levantesse.

72. „Dioses, no dudo qu'este ombre es loco,
o qué le instiga alguna infernal Furia,
pues que de todos se le da tan poco
que a todos igualmente nos injuria.
i assi mi airado parescer reboco [1]:
que de nosotros no reciba injuria
mas, que cerralle la celeste puerta
que le fue a el por la Virtud abierta."

73. Iuno, furiosa del piadoso zelo
de Vénus, dize entre los Dioses puesta:
„¿Qu'es esto, Dioses? súfrese [2] en el cielo
una mengua tan grande como es esta?
¿que dirán de nosotros en el suelo,
si contra un Ombre tanto Dios se apresta
i sin hazer affeto nos tornamos
llenos de oprobios, cual oyendo estamos.

74. Dirá Iove, i tendrá razon bastante,
que puede mas que todos un Poeta,
pues libremente a díchonos delante
su parecer, en que a ninguno aceta.
¿es possible una injuria semejante?
¿no causa horror oyr que assi acometa
un Poetilla, el mas vil de los mortales,
una legion de Dioses celestiales?

75. ¡Seguidme todos, démosle la muerte,
no se alabe que assi nos a afrentado!
que si glorioso queda desta suerte,
hará un bexamen desto que a passado.
— No sé, Iuno, que causa enfurecerte,"
dize Sannio, „ni que t'a [3] alborotado.
déxanos, que yo i Vénus nos lo avemos,
porque Vénus i yo nos entendemos.

76. Métase [4] en otras cosas, que no tiene
Vénus necessidad que la defienda,
que otros ay en la rueda a quien conbiene
mas que no a ella, aun qu'ella mas s'encienda.
¿es Vénus su menor? o que le viene
de que yo a Vénus diga? o que le ofenda,
que su boz toma en contenciones tales?
¿o es Vénus de las Virgenes Vestales?

77. ¿Tan amigas an sido que ora quiera
por la parte de Vénus señalarse?
¿i de aquel odio eterno i saña fiera
assi venga tan presto a apasiguarse?
buelvase [5], i no me haga que refiera
lo que l'está mas bien no declararse.
que yo la é visto menos arrogante
en alguna ocasion mas importante.

78. — ¿En que ocasion", pregunta Iuno, „é sido
menos que como Iuno poderosa?
dime si alguna sabes, u as leydo,
que a mi será escuchartela gustosa.
— ¡Que gana", dize Sannio, „m'a venido
de reyr! tu preguntas una cosa
que te a de avergonçar. — ¿Que cosa es essa?"
replica Iuno, „dímela ya apriessa.

79. — Muchas podré dezirte, i sola una
trayré", responde Sannio, „a la memoria,
que suele la verdad ser importuna
a quien deshaze, oyendola, su gloria.
¿acuerdaste, por dicha, vez alguna,
cuando en Ida, intentando por Vitoria
una Mançana, ant'el pastor Troyano
te desnudaste, i fue tu intento vano?

[1] *Ce vers entier sur un morceau collé.*
[2] *Ms.* sufresse.
[3] *Ms.* t'alborotado.
[4] *Ms.* Metasse.
[5] *Ms.* buelvasse.

80. No fuiste poderosa aqui, aunque Iuno,
ni el Pastor tuvo en nada tu grandeza;
qu'en menosprecio, i sin respeto alguno,
te despojó del premio de belleza.
— ¿No sabes, Ombre perfido, importuno,"
respondió Iuno, „qu'essa fue simpleza
de un Pastor, i qu'en pago d'esse hecho
todo aquel Reyno fue por mi deshecho?

81. — ¿Que dirá Pálas, cuando Iuno quiere
dezir qu'el Phrygio reyno no assoló ella?
que a Pálas", dize Sannio, „se requiere
tal titulo, aunque Pálas es donzella.
bien aya Páris, bien el que le diere
nombre de buen juez, qu'en tal querella
os igualó a las dos, siguiendo aquello
que fue justicia, sin de allí movello.

82. — Fue un violador de paz, un ombre injusto,"
Pálas responde, „esse Pastor Troyano,
que bien basta loallo tu por justo
para entenderse ser, cual tu, tirano;
pues tuvo en mas un vil i baxo gusto
qu'el don que le ofrescí, que mas que umano
lo hiziera; mas el llevó el castigo
que tu llevarás oy de aqui, enemigo."

83. Iuno dize: „Esta mano a de vengarme,
i no entiendas, traydor, quedar sin pena,
que deste agravio no podré olvidarme
hasta darte cruel muerte o cruel cadena.
— ¡Cuanto será mas gloria perdonarme
que verme do tu ira me condena!"
replica Sannio, „pues el padre Bacco
de temor d'esso se a parado flaco."

84. Baccho qu'estava medio soñoliento,
aunque mal entendidas las razones
que avian passado, assi responde atiento,
dando con cada pié tres tropeçones:
„Pues ya queda por nuestro el vencimiento,
¡toquen a recoger [1] nuestras Legiones!"
i esto diziendo, el cuerpo fue arrimando
a la lança de Tirso, i bostezando.

85. Sannio, viendo que Baccho se dormia
a su lança arrimado, con sossiego
el asta blandamente le desvia,
i como quedó en vago, cayó luego.
recordó, mas con gran melancolia
viendo que del hazian trisca i juego, [2]
dos o tres vezes quiso levantarse
i no pudo en las piernas sustentarse.

86. La mano alargó Sannio, i della aziendo
Baccho se levantó pesadamente
diziendole: „Traydor, muy bien entiendo
que quieres qu'en tu ironia te sustente.
pues, a fe de quien soy, que conociendo
qu'eres un lisongero i maldiziente
que no as d'entrar, aunque Poeta seas,
ni al gran Iúpiter ver, como desseas.

87. — ¡O Baccho," dize Sannio, „no te alteres!
oye mi justo ruego con templança,
i ruegote, si tu servido fueres,
que a mi pecho no vibres essa lança.
haré por ti, si esto por mi hizieres,
que te hagan d'espadas uua dança
qu'es alegre, risueña, i en caçalla
diez lagares, do aloges tu canalla.

88. Haréte mas seys Coplas redondillas
en que cante tu vida i decendencia,
tus hechos celebrando i maravillas,
aunqu'encargue en loarte mi conciencia.
serán tales que Iúpiter a oyllas

[1] *Ms.* arre-

[2] *Ce vers et le précédent se trouvent sur un morceau collé.*

se aplique, i tu les dés tan buena
audiencia
que te olvides de ti, i con trompetas
eches vando en favor de los Poetas.

89. — El vando qu'echaré será pedille,"
dize Baccho, „al gran Iove que no quede
Poeta en todo el Mundo, i resistille
si el mal no les hiziere que hazer puede.
— Cuanto mejor parecerá impedille,"
replica Sannio, „i que tu ruego vede
que no sean offendidos, pues as sido
por ellos estimado i conocido.

90. Que bien sabes los hechos gloriosos
que de ti los Poetas an cantado,
los Triumfos que te an dado vitoriosos,
los vencimientos que de ti an contado:
cuentos son, como sabes, fabulosos,
que por loarte avemos inventado
nosotros los Dotores de Poesia
dandote cien mil glorias cada dia.

91. I por esta razon no las sustentas
si te desvias de seguir su parte,
corrigiendo tus sañas vinolentas
i procurando en su favor mostrarte.
¡mira, Baccho, despues, no te arrepientas!
que Pálas se apercibe a castigarte:
que del ojo me hizo con la oreja,
que no te a de dexar cuero ni çeja.

92. — Traydor," responde Pálas, „¿quien
te instiga
assi a tomar mi Nombre en tu memoria?
¿soy yo de tu terrestre baxa liga,
o eres igual comigo en Nombre i gloria?
— Igual, no," dize Sannio, „no ay
quien diga
tal, qu'es poner el oro con la escoria,
a Iúpiter hazer igual comigo,
si me quisiesse comparer contigo.

93. Tu eres hija de Iúpiter tonante
i del celebro del fuiste nacida,
i llamáronte Pálas, del gigante
Palante, a quien quitaste tu la vida.
otras mil cosas te trayría delante
que te hazen notoria i conocida,
i no quiero que sean el demonio
si é de contar el cuento d'Erythonio."

94. Pálas vibró la lança i dize: „Fiero,
tu libertad a saña me provoca,
i ver que lo que toca al Dios herrero
me lo atribuya a mi tu lengua loca.
— De parte de Diana te requiero,"
le dize Sannio, „si esto no te toca [1]
que no me piques, por que no discante
i de Cassandra i de Medusa cante.

95. Que bien sabes que dentro de tu templo
a Cassandra violó Ayax Oiléo,
i Neptuno, siguiendo el mesmo exemplo,
con Medusa cumplió su vil desseo.
i quiero te dezir que si aora templo
mi parecer, es solo porque veo
a la virgen Diana avergonçada,
que se a puesto, de oyr esto, colorada."

96. Diana se anticipa, i dize: „Es juego
tratar de mi ¿no entiendes tu, malvado,
que soy Diana, a quien el casto fuego
es, cual el mundo sabe, dedicado?"
Sannio replica: „Virgen, yo no niego
esso que dizes, mas estó [2] espantado
verte aqui, i si el Arco no te viera,
puedes creer que a nadie lo creyera.

97. Porque, siendo cual eres caçadora,
acostumbrada [a] andar por asperezas,

---

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*
[2] *Cueva emploie souvent* estó *pour* estoy *devant une voyelle, surtout dans les sonnets.*

admírame en el cielo verte aora,
aspirando al onor de sus grandezas."
Diana le replica: „Soy señora
de tres Nombres: Diana en las malezas,
i Prosérpina soy en el Infierno,
i Luna en este celestial govierno.

98. I por esta razon en cielo i Tierra
estoy, i puedo estar donde quisiere,
que jamas mi presencia se destierra
de Monte, Infierno, cielo, do estar quiere."
Sannio dize: „Diana, en esta guerra
tu poderosa ayuda se requiere
contra aquesta canalla i el Dios Baccho,
que a hecho contra mi tal harrumaco.

99. Ya vés que soy un probre miserable
que vengo al padre Iove procurando,
a pedille en limosna que me hable
por esta que me viene acompañando.
i sin querer oyrme el lamentable
estado mio, m'embió esse vando
de Dioses, que impediendome la entrada
del, mi persona a sido maltratada.

100. Supplícote pues, virgen, qu'enternescas
el pecho, oyendo la miseria mia,
i ante Iove mi parte favorescas,
pues vés que a esto la Virtud me guia.
no sigas a essos Dioses, ni parescas
en la crueldad a ellos, mas desvia
de ti el odio, i emplea tus saetas
en favor de los miseros Poetas.

101. Ya sabes que te onran con divino [1]
canto, con Madrigales i Sonetos.
cual te haze una Elegia, cual un Hymno,
cual en Estancias, cual te loa en Tercetos.
mas yo hazer mas qu'esto determino,
que apuraré a mi Musa los concetos
en celebrar a Hypólito, tu amante,
si me pones a Iúpiter delante.

102. — ¿Que tienes tu", le respondió Diana,
„con Hypólito? u el que supo desto,
para qu'en el se ocupe tu profana
Musa, deviendo darsele otro puesto?
— De reyr m'a tomado mucha gana,"
dize Sannio, „i en esso echar el resto
si no viera venir la Diosa Céres,
que a de bolver mis penas en plazeres."

103. Céres, toda d'espigas coronada,
oyendose nombrar assi responde:
„¿Qu'es la ocasion que soy de ti aguardada,
o a que amistad la tuya corresponde?
— Fecunda Céres, si de mi indinada
estás, o algun rancor tu pecho asconde,"
dize Sannio, „por esto que a passado,
bien sabes que te pago adelantado.

104. Pues, siendo tu la que de pan sustentas
el mundo todo: es tal mi desventura,
que un pan no alcanço yo, sino es afrentas,
oprobios, i morir de hambre pura.
suplícote qu'el mal que siento sientas,
si a los Dioses commueve la tristura
de los Mortales, i tu mano sea
la qu'en tanta pobreza me provea."

105. Céres, a Sannio su plegaria oyendo,
le responde: „¡O sacrilego, o tirano!
¿estás todos los Dioses offendiendo,
i tu remedio pones en mi mano?
¿que haze Iove, tus maldades viendo,
i yo, que aguardo oyendote, profano,
i vosotros, o Dioses affrentados,
que aguardais en hazéros del vengados?

[1] *Les deux derniers mots, ainsi que le vers suivant, sur un morceau collé.*

106. Di mal de mi, si yo no te castigo
antes que hagas deste puesto ausencia;
pues a los Dioses eres enemigo,
dellos será aprovada mi sentencia."
Sannio le dize: „Céres ¿tu comigo
quieres llevarte assi? pues, ten paciencia,
que yo por fuerça avré de defenderme,
viendo que assi procuras offenderme,

107. Aunque ya tengo tan perdido el miedo
a cuanto hazer puedes en mi daño,
que no me mueven de do estoy un dedo
tus amenazas de castigo estraño.
antes podrá ofenderte lo que puedo
dezir de ti, aclarando el ciego engaño
que los Poetas an, por ensalsarte,
de ti cantado con ingenio i arte.

108. Si con hambre procuras darme muerte,
no llueve el cielo sobre cosa mia,
assi que ya la hambre me combierte
en si, pues tengo hambre Noche i Dia.
si tienes otro modo de valerte,
síguelo, con que vengues mi osadia,
i no sea de hambre, si es possible,
porqu'estoy ya de hambre comestible.

109. — No será d'esse modo la vengança
que de ti tomaré," responde Céres.
— ¿De que suerte a de ser essa matança,"
replica Sannio, „pues matarme quieres?
si tu no traes espada, ni traes lança,
i sola Diosa de las Mieses eres,
como piensas hazer una hazaña
que de tu profecion es tan estraña?

110. Si fuera tu poder tan poderoso,
el hurto de Prosérpina vengáras,
pues te quitó, cual sabes, el reposo,
i a Pluton crudamente castigáras,
i a ver la pura luz del Sol lumbroso
del Infierno do estava la sacáras,
aunque bebiera el agua del Olvido
que fingimos por tu onra aver bevido."

111. Llena de ira Céres dixo: „Fiero,
¿no hize luego un carro de serpientes
i sobr'el fue a buscarla, con ligero
curso, por cien mil partes diferentes?
— Si a de contarse el caso verdadero,
essa invencion hizieron los prudentes
Poetas," dize Sannio, „i no atribuyas
a tu invencion las invenciones suyas.

112. Ellos son los primeros que cantaron
este hurto, i queriendo consolarte
mil ficiones Poeticas usaron,
en tu onor procurando restaurarte.
el descuydo que usaste no trataron
en mirar por tu hija, en que culparte
pudieran, i aun dezir, pues la dexavas
sola, que tu su yerro administravas.

113. I póneste, sin acordarte desto,
a quitarme la entrada que procuro,
que a de ser, aunque pese a todo el resto
de Dioses, i aun a todo el reyno oscuro."
de su maça el gran Hércules compuesto
sale, diziendo a Sannio: „Yo te juro
que no as d'entrar, si yo no quiero qu'entres,
porque é de ser yo aquel con quien encuentres.

114. — Si eres tu quien la entrada puede darme,"
dize Sannio, „cual muestra tu arrogancia,
querría de quien eres informarme,
por ver si arrojar puedes tal jatancia."
Hércules le responde: „El ignorarme,
procede solamente de ignorancia,
que la tierra no tiene ningun Ombre
a quien notorio no le sea mi Nombre.

115. I si eres, cual claro nos enseñas,
de la turba Poetica allegado,

como seas Poeta, destas señas [1]
serás de quien yo soi certificado. [1]
— Poeta soy, que ya moví las peñas
con mi Poesia," Sannio a replicado,
„i por ser del poetico catalogo [2]
estoy cual vés enxuto como un Valago.

116. I con tener mis humos de leydo,
no é leydo de Ombre de tal traça
ni entiendo que denota esse vestido
de una piel de Leon, ni aquessa maça."
Hércules le responde enfurecido:
„No eres Poeta tu, ni aun calabaça,
pues no ay ninguno que de mi no canta,
i solo a ti la insignia mia te espanta.

117. Oye, pues tu ignorancia ignora tanto,
sabrás quien soy: yo soy a quien la Grecia
el Dios Tyrinthio llama en dulce canto,
i Thébas por su Dios tanbien me precia.
soy domador de Mostros, causo espanto
al mundo a quien m'ofende o me desprecia;
soy el qu'en mi niñez sin miedo alguno
dos culebras maté que m'echó Iuno.

118. Con esta gruessa clava i fuerte mano [1]
maté la Idra Lernéa, Leon Neméo,
despojé a Caco el hijo de Vulcano,
i vencí a Achelóo, i ahogué [a] Anthéo.
— Deténte", dize Sannio, „qu'es muy vano
contar lo que ni entiendo, ni te creo,
i es fastidio que obliga a mas que muerte
quererme hazer por fuerça conocerte.

119. — O Iove!" dize Hércules, furioso,
„¿tal maldad sufro, tal maldad consiento,
sin darle cruda muerte a este alevoso,
para darle de mi conocimiento?
di, traydor ¿no conoces el que onrroso
salió del no esperado vencimiento
de las ricas Hespérides, tomando
su fruta de Oro, i el Dragon matando?

120. ¿No soy yo [3] el mismo, i este braço fuerte
el que a las Harpías despojó de vida,
i a Gérion tergemino dió muerte,
i a la Cierva bolante en su huyda?
¿no sustento yo el cielo de tal suerte
que apenas es su Machina movida?
¿no puse dos colunas levantadas
en Cadiz, qu'en el Mundo son Nombradas?

121. Yo estanqué el rio d'Asia, i al serpiente
qu'en el estava dí la muerte fiera;
al Cérbero saqué del reyno ardiente
al mundo, i sojuzgué la cruel Chimera.
al fin so aquel a quien, por mas que cuente,
no me daré, a quien soy, la gloria entera:
pues soy Alcídes i Hércules famoso,
hijo de Alcména i Iove poderoso."

122. Sannio, cansado ya de estar oyendo
a Hércules, riendo sus razones
assi responde: „En este punto entiendo
quien eres, sin que cuentes mas ficiones.
pudieras ir tu Istoria refiriendo
mas breve, y escusáras los blasones
que as echado, pues yo te conociera,
como al principio el Nombre tuyo oyera.

123. ¿No eres, Hércules, tu, hijo bastardo
de Iúpiter, avido en adulterio,
por quien el dia fue en salir mas tardo,

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*

[2] *Ms.* catalago

[3] *Ms.* soyo; *le reste de ce vers sur un morceau collé.*

que fue cosa contada por misterio?
si eres quien digo, no eres tan gallardo
que de valiente tengas el Imperio,
pues la mayor hazaña qu'emprendiste
fue cuando un buey tu solo te comiste.

124. ¿No eres, Hércules, tu aquel que amaste
a la Reyna de Lýdia, que olvidado
de ti a hilar ant'ella te sentaste
con sus damas, tu abito dexado?
¿son las hazañas grandes que acabaste,
andar tras Hýlas, que te fue quitado
d'unas Ninfas? i loco sin hallallo
fuiste por toda Myssia a procurallo.

125. Si son tus hechos estos ¿que blasonas
que sojugaste con tu braço el Mundo,
i que sustentas sobre ti las zonas,
i que tu Nombre horror causó al profundo?
tus trofeos, Vitorias i coronas
fueron andarte hecho vagabundo
robando gentes, i haziendo fuerças,
en esto exercitandose tus fuerças."

126. Hércules levantó la Maça en alto
diziendo: „Aquesta acabará tu vida,
desd'el Cielo embiandote de un salto
al Mundo de do a sido tu venida."
Sannio replica: „Estás de seso falto.
¿no vés que, aunque me mate tu herida,
viviré, que Esculapio juró cierto
que tiene de sanarme aunqu'esté muerto.

127. — Yo no é jurado tal, antes protesto,"
Esculapio responde, „de acabarte,
i fuera justo, i pareciera onesto
averlo hecho ya, sin aguardarte.
— ¿Que dizes?" dize Sannio, „templa en esto
la colora, i no quieras enojarte
con los Poetas, pues Poetas fuimos
los que do estás del suelo te subimos.

128. Que visto bien ¿quien eres tu, que puedas
hablar con altivez presumtuosa?
pues no ay en ti ecelencias en que ecedas
a nadie, ni Deidad tan poderosa.
i porque las verdades son azedas,
no tomo facultad licenciosa
para dezir que fuiste un Erbolario,
un Emplastista, un Medico de almario.

129. I fue tal la ignorancia en los Mayores,
que de la Medicina el Dios te llamen,
haziendo el vulgo autor destos errores
que assi en el Mundo tu opinion derramen,
sin mandarte exivir otros Dotores
de Medico la carta del examen,
sin saber mas de ti que por ser dado
a Chíron fuiste eleto en esse estado.

130. — ¡Di, traydor!" Esculapio a respondido,
„que aunque digas, Corónis fue mi madre,
i esta ecelente ciencia m'a influido
el soberano Apolo, qu'es mi padre."
Sannio dize: „Esso todo está sabido.
no discurra por padre ni compadre,
ni me trayga quien es aora a cuento,
que no quiero casallo, ni lo intento.

131. Solo quiero dezille que no quiera
meterse en esto, ni impedir mi entrada
si no quiere que hable de manera
que le pese mi platica escuchada.
ya sabe que yo sé la prision fiera
en que ya su persona fue agravada
por el Rey Mínos, i diré otras cosas
que sabe que yo sé, no muy onrosas.

132. Por esso ¡no me incite ni se meta
qu'entre o que no entre donde quiero!
que seré Istoriador, i no Poeta,
en proceder, y en todo verdadero."

Esculapio responde: „¿Es tan secreta
mi gloria, que la ofenda un lisongero,
si de Tile al Mar Indo es ya notoria
i celebrada siempre mi memoria?

133. — Celebrada, sí, es; mas es de suerte
que t'estaría mejor no celebrarse;
que viniendo a dezir cual fue tu muerte,
cual fue tu vida al fin vendrá a contarse.
desto quisiera aqui satisfazerte,
mas veo al Ioben amoroso armarse
i venir contra mi; corba la flecha
que aunqu'es ciego a mi pecho trae derecha.

134. — Qu'es lo que dizes?" dize lleno d'ira
Cupido, i acercandosele junto
quitó la venda, i tienta el arco i vira,
tendiendo el braço, puesto el ojo al punto.
Sannio lleno de risa se retira
i dize: „Ya de verte estoy difunto,
mas cobro esfuerço, viendo aqui comigo
la Virtud, de quien eres enemigo.

135. Mas quería saber cual es tu intento
de venir contra mi tan furioso,
si está libre de ti mi pensamiento
i el alma de tu fuego riguroso.
— De mi fuero ay ninguno que sea essento" [1]
responde Amor, „de passo o de reposo,
desde Iove, retor de celestiales,
hasta el mas vil de todos los mortales.

136. I para comprovar la razon mia,
señálame uno tu que libre sea,
i empieça desta insine compañia [1]
de Dioses, desde Vénus Cytheréa.
— ¿Dioses? que Dioses son? de burleria!"
responde Sannio, „i no ay quien dellos crea
menos de lo que digo, sino aquellos
que, ciegos de otra luz, dan en creellos.

137. I porqu'esta materia es diferente
de lo que pide el caso que procuro,
pues soys Dioses formados de la gente
que no a salido aun oy del Caos oscuro:
quiero bolverme a la ocasion presente
a que venido soy, i al Cielo juro
que los Poetas todos merecemos
las hambres i miserias que tenemos,

138. Pues assi procurando dar ornato
a las ficiones nuestras, os cantamos,
i sin tener en esto aquel recato
qu'era razon, al cielo os levantamos.
que, bien mirado ¿vuestra vida i trato
cual es de todos? cuando celebramos
mas que un herrero? mas que un Ortelano?
mas que un soldado? mas que un Sirujano?

139. I viene la ignorancia Nuestra a daros
cuando menos de Dioses los renombres,
i las causas i officios aplicaros
que usastes siendo puramente Ombres, [1]
i aora, que os veys otros, i estimaros
mas de lo que pensastes, ni aun los Nombres
de los Ombres, que os dimos esse puesto,
quereys oir, que todo os es molesto.

140. — ¿Qu'estás hablando, barbaro? tu entiendes
lo que dizes?" replica el Dios Cupido,
„que con tal menosprecio nos offendes,
podiendo ser de todos offendido.

---

[1] *Ce vers sur un morceau collé, un trait à la marge.*

pues yo juro, si al punto no deciendes
al suelo, por los passos que as subido,
qu'este braço a de ser el qu'en ti haga [1]
tal estrago, que a todos satisfaga." [1]

141. Sannio le da a Cupido por repuesta:
„Amor, di ¿quien te mete a [2] responderme?
que nada en esto lo que puedes presta,
porque ni bien ni mal puedes hazerme.
mi guia en todo solamente es esta,
qu'es la Virtud; por ella vengo a verme
con Iúpiter, i a Iúpiter demando
i no a ti, ni a los ciegos de tu vando.

142. Mas si tu eres el Amor onesto
que Sócrates alaba i Platon tanto,
la Virtud quiere que le guies en esto,
pues serás el Amor perfeto i santo.
mas si erès el otro amor, que puesto
el Mundo tiene en miserable llanto,
no llegues donde está la poderosa
Virtud, ni aguardes mas, ni hables cosa."

143. Amor responde: „Di ¿tan ignorante
eres tu, que no entiendes mi potencia,
i que yo hago a Iúpiter tonante
venir, a mi querer, con obediencia?
siendo esto assi ¿cual otro avrá bastante
que te pueda llevar a su presencia,
si no dispenso yo? en lo cual juro
que no será, i desto te asseguro.

144. — No importa", dize Sannio, que tu quieras,
o que lo estorbes, para serme dada
la puerta, que aunque quieras o no quieras
Iove hará que no me sea negada."
Cupido le responde: „En esso esperas?
espera que por mi será cerrada,
i yo veré si entras [yo] no queriendo."
Sannio le azió de un braço, assi diziendo:

145. „Rapaz, no es este citio donde tiene
vuestra madre su assiento i señorio,
ni aqui podeys hazer que nadie pene,
la Razon sugetando al desvario.
no ay ley vuestra que absuelva ni condene
aqui, ni vuestro engaño ni desvio
pueden aqui, ni el fuego vuestro enciende,
ni el loco celo, ni el desden offende.

146. No ay aqui aquella vida trabajosa
que se passa en el Mundo trabajoso,
ni aqui puede la Dama cautelosa,
ni aqui teme el amante receloso.
ni la vana lisonja puede cosa,
ni el desseo infinito i congoxoso,
ni la tibieza, ni el favor fingido,
ni la mudança, ni el odioso olvido.

147. Assi, pues esto conoceis tan claro
que no está aqui vuestro terrestre impero,
no querays de lo ageno ser avaro
ni del cielo os querays hazer portero."
Amor se aira i dize: „¡Dadme amparo,
Dioses, démosle muerte [3] a est' Ombre fiero!"
i enpuñandose al Arco, Sannio le aze
diziendole: „Esso aqui no satizfaze.

148. Este Arco os será por mi quitado,
porque assi la Virtud manda que sea,
i con la Cuerda del sereys atado
i llevado en despojos de pelea."

---

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*
[2] *Ms.* arr-
[3] *Le reste de ce vers sur un morceau collé.*

Como Amor se vió azido i sojuzgado
dize en boz alta: „¡Madre Cytheréa,
acude! acude, Marte! acude Iuno!
dadme aqui ayuda, Pálas i Neptuno!"

149. Viendo Vénus al hijo en tal estrecho
por todos rompe, a todos convocando;
tras ella va el marido, aunque contrecho,
con gran priessa, cayendo i levantando.
Vénus azió del hijo, que desecho [1]
estava en llanto, i Vulcano alçando
el martillo por dalle amanteniente
a Sannio, mas Mercurio dize: „Ténte!"

150. Vénus tira del hijo, i Sannio tira,
sin querello largar, Mercurio en medio
entre Vulcano i Sannio, a quien no admira
todo lo que le puede ser remedio;
Hércules arremete, i lleno d'ira
le tira un golpe, que le fue buen medio
soltar Sannio al Amor; que de otra suerte
hecho pedaços padeciera muerte.

151. Mercurio, viendo que por otra parte
venia Saturno, con la hoz alçada,
i qu'enojado el riguroso Marte
de la vayna sacado avia la espada,
dudoso de que suerte o de que arte
fuesse aquella discordia apassiguada,
despojando el furor de tal trofeo
dize, poniendo en medio el caduceo:

152. „¡Dioses! no es este el fin a que venimos,
ni el gran Retor del celestial colegio,
cuyo absoluto parecer seguimos,
querrá ver cometer tal sacrilegio.
porque a nosotros que con el vivimos,
gozando del celeste previlegio,
nos es vedado que a ninguno demos
muerte, ni umana sangre derramemos,

153. Principalmente a este, qu'es traydo
de la Virtud que lo govierna i manda,
i el es della, cual veys, favorecido,
i en virtud della entrar acá demanda.
i si es de nosotros offendido
será tenido por maldad infanda
los Dioses cometer crueldad tan grave
que por su mano la Virtud se agrave.

154. Esto ya os es a todos manifiesto,
i assi conviene qu'el remedio sea
cual pide el caso prevenido presto
sossegando el furor que os señorea.
mi parecer será, si vale en esto
algo, qu'el sumo Iúpiter provea
a su gusto, i nosotros le cerremos
las puertas, i allá fuera lo dexemos."

155. El facundo Mercurio concluyendo
su razon, dize Marte: „No combiene
que de todos se vaya este riendo,
sin que con pena alguna se le pene.
— Esso se a de ir a Iove remitiendo,"
responde Apolo, „pues por guia tiene
la Virtud. — Esso mesmo apruevo i digo,"
Saturno dize, „i esse voto sigo."

156. Todos los otros Dioses aprovaron
de Saturno el acuerdo, i que cerrasse
a Hércules las puertas le mandaron,
por que la entrada a Sannio s'estorbasse.
Hércules puso el ombro, i rechinaron
las celestiales puertas, sin que entrasse
Sannio, que solo, i la Virtud, se queda,
desto el fin aguardando que suceda.

[1] *Ce mot sur un morceau collé.*

IV.

Argumento del Cuarto Libro.

Mientras Sannio i la Virtud quedavan a la puerta del cielo, que los Dioses le avian cerrado, Saturno cuenta a Iúpiter todo lo que les avia passado. Iúpiter embia a Momo que les abra, i a Apolo manda que, luego que Sannio esté en su presencia, lo essamine en su arte de Poesia, pues por ella pretendia ser premiado. llegado Sannio ante Iúpiter, le cuenta sus necessidades i hambre. Apolo le pregunta muchas cosas de Poesia i precetos della. Sannio le satizfaze a todas las preguntas que le haze Apolo. Iúpiter da facultad a Momo para que, por el desacato que Sannio tuvo a los Dioses, le castigasse, i assi Momo le condena a las cosas que en el fin del Libro se verán. que, consideradas bien i entendido todo el discurso destos Cuatro Libros del Viage de Sannio i la Virtud, son propiamente los naufragios i Calamidades que en este miserable siglo padecen los Ombres virtuosos, sin ser ya galardonada la Virtud ni favorecidos los que con estudios i otros exercicios la siguen i acompañan. &c.

1. Llenos de alteracion i ardiente saña
contra Sannio, los Dioses commovidos
sin conformar su confusion estraña
llegan a Iove, en colora encendidos;
el cual, por entender que los ensaña,
mandó que todos fuessen detenidos
i se sentassen luego en sus estrados,
i dixo assi, como los vió sentados:

2. „¿Qu'es esto, Dioses del Sydereo assiento,
a quien mi lauta mesa es concedida
i del Nectar i Ambrosia usar consiento,
merced que a los demas es prohibida;
¿que furor, que contrario acaecimiento
os trae sobresaltados? que os olvida
de vosotros? que hecho tan estraño
aveys hecho, o cual mal os haze daño?

3. Porque, segun vuestros semblantes veo,
la suerte os a en contrario sucedido,
que ni veo despojos ni trofeo,
ni oygo cantar el triunfo conseguido:
Marte no viene con aquel meneo
que fue, i Hércules trae el color perdido,
Mercurio calla, triste está Neptuno,
llorosa Vénus, desdeñosa Iuno.

4. Las armas veo enteras, nó deshechas
de aver hecho con ellas cruel matança,
Phebo i Cupido enteras traen sus flechas,
Pálas i Baccho cada cual su lança,
Esculapio ni hilas trae ni mechas
para curar ninguno desta dança
(que tal paresce, i no batalla cierto,
pues ni veo herido ni ombre muerto).

5. A desviar un ombre solo fuistes
que a la celeste puerta estava puesto
con la Virtud, i todos os pusistes
alarma para ir a emprender esto.
dezidme luego qu'es lo que hizistes,
sin suspenderme mas, que ya es molesto.
levantad las cabeças inclinadas,
i estas cosas de vos me sean contadas.“

6. Saturno, como padre, fue el primero
que assi responde a Iove poderoso:
„Querer contarte el caso por entero

a Mercurio aun será difficultoso,
porque ni é visto, ni de ver espero
en estado jamas tan afrentoso
los Dioses, ni tenidos en tan poco,
ni profanados como aqui de un loco.

7. Este, de la Virtud acompañado,
viene pidiendo sola tu presencia.
fuele de nos sobre esto replicado
que tu no le otorgavas tal liceucia.
sobre lo cual tan libre se a mostrado,
i con tan poco culto i reberencia,
que a todos igualmente a dicho cosas
graves de oyr i horribles de afrentosas.

8. I a sido [1] de tal suerte que ninguno
de todos estos Dioses que acudieron
fue libre de su lengua, desde Iuno
al mas inferior de cuantos fueron.
Marte, Vulcano, Hércules, Neptuno,
con los demas tanbien, pintadas vieron
sus [2] vidas, i los yerros cometidos
que bolvemos de oýrselos corridos.

9. Bien pudimos del yerro castigallo,
que de Pálas la lança ví vibrada,
yo quise con mi hoz dexarretallo,
i Marte deshazello con su espada.
mas tuvimos por bien comunicallo
contigo, i que de ti sea castigada
su maldad i l'afrenta recebida
de tus Dioses, quitandole la vida."

10. Passára con su platica adelante
Saturno, si el gran Iove sus razones
no atajára, diziendo: „¿No ay quien cante
un hecho tal por todas las naciones?
celebren que un Poeta mendigante
a resistido tantos escuadrones
de Dioses, solamente con la lengua,
i ellos cargados d'armas por mas mengua.

11. Justa razon teneis de avergonçaros
i aun d'ir huyendo la presencia mia,
pues n'osastes a un ombre aventuraros,
no sé porque, si no fue covardia.
yo quisiera poder remuneraros
d'otra suerte, i loar vuestra osadia,
no a resistir a un ombre, mas un mundo
de ombres, i lançallos al profundo.

12. Mas ya que a sido hecho desta suerte,
ved que quereis qu'en este caso haga,
si gustareys que al punto le dé muerte
o pedi[s] lo que mas os satizfaga."
Marte responde: „No ay castigo fuerte
que no meresca dárselo por paga.
assi yo quiero, si me das licencia,
cien mil pieças hazerlo en tu presencia."

13. Apolo dize a Iove: „Oyendo a Marte
bien entiendo qu'es digno de castigo
aquel que trató a todos de tal arte
que por onor de todos no lo digo.
mas viendo que se muestra de su parte
la Virtud, qu'en defensa trae consigo
no me paresce que offendello es justo,
pues la Virtud se offende en su desgusto.

14. Ya sabes, i de todos es sabido,
a la Virtud deversele este puesto, [3]
i assi este, que siempre l'a seguido,
pide por la Virtud en el ser puesto."
Vulcano, ardiendo en ira, a respondido: [4]
„Mejor nos pareciera atajar esto, [3]

---

[1] *Ms.* assido
[2] *Ms.* su
[3] *Tout ce vers sur un morceau collé.*
[4] *Ms.* arrespondido

con que lo atraveçáran tus saetas,
pues aunque muera ay sobra de Poetas.

15. Mas dime ¿de que sirven en el Mundo,
i si el Mundo podrá passar sin ellos?
pues sabes que no ay Cielo, ni ay profundo,
ni Deidad que offendida no sea dellos.
— Oyendo tu razon, la mia confundo,"
replica Apolo, „i no por defendellos
a los Poetas quiero responderte
i de tu ciego error satizfazerte.

16. ¿No sabes tu que, si ay Poetas malos
i, cual quieres dezirnos, maldizientes,
que ay otros que son gloria i son regalos
a los animos tristes i dolientes?
que si el mundo crió Sardanapalos,
crió tanbien Augustos ecelentes;
i si uvo en el Mundo Iuvenales,
uvo tanbien Virgilios celestiales.

17. Si esto es assi, no sé porque se atreve
tu lengua con tan suelta preminencia
a offendellos, ni sé lo que te mueve
tomar contra Poetas tal licencia.
que si a este castigo se le deve,
no sea tan asoluta tu sentencia
que no essentes alguno, pues sabemos
qu'ellos nos dan la gloria que tenemos.

18. Demas desto, no sé lo que imaginas
en dar contra los Poetas tu decreto;
pues no se labrā allá, en tus officinas,
este metal, ni a yunque está sugeto.
este es furor que aspiran las divinas
influencias, forjado en el secreto
del Alma, sin que aya en el mistura,
cual piensas, de terrestre compostura.

19. Assi que te aconsejo que no quieras
meterte en lo qu'es fuera de tu officio,
qu'es peligroso el fin que dello esperas
si te toman a cargo en su exercicio;
ya sabes que las burlas hazen veras,
i assi las veras burlas, qu'es indicio
bastante para que de oy mas los dexes
sin que con martilladas los aquexes."

20. Vulcano a responder[1] se apercebia,
mas Hércules le gana por la mano
diziendo: „¿Tu defiendes la osadia
deste? tu amparas, Phebo, este profano?
juro a la Stygia i por la suerte mia
qu'es mengua deste coro soberano
que buelva sin llevar un cruel castigo,
aunque mas trayga la Virtud consigo."

21. Dixera Alcídes mas, mas levantando
el alto Iove el cetro poderoso
hizo señal que la porfia dexando
se sossegassen todos con reposo.
el murmureo fue al punto sossegando,
quedando todo surto, i el glorioso
Iove movió tres vezes la cabeça
i desta suerte su razon empieça:

22. „Viendo en vosotros tan confusa duda
i tan varios acuerdos, ecediendo
del orden mio, es fuerça que yo acuda
sobre el caso el remedio proveyendo.[2]
la muerte que meresce darle cruda,
bien la ocasion i estado conociendo
se reboque, pues la Virtud lo guia,
i a la Virtud no niego cosa mia.

22 *bis*. Para lo cual ¡tu, Momo, ve al momento,
abre la puerta dandoles la entrada!

[1] *Ms.* arresponder
[2] *Les deux derniers vers sur un morceau collé.*

que todo este celeste ayuntamiento [1]
aun no tiene la colora aplacada.
— Al punto cumpliré tu mandamiento,"
responde Momo, „i les será otorgada
facultad de venir a tu presencia,
a lo cual voy con presta diligencia."

23. Ido Momo, el gran Iúpiter prosigue
con su razon, diziendo: „Yo é acordado
un modo por do est' Ombre se castigue, [1]
aunque de la Virtud sea acompañado;
i a de ser que, pues este a Phebo sigue,
que sea aqui de Phebo essaminado.
i por la menor cosa que ignoráre
lo descomponga, aunque Virtud lo ampare.

24. Luego que sea de Apolo convencido,
a Momo le haremos que sea desto
el juez, como aquel que siempre a sido
enemigo a Poetas i molesto;
el lo sentenciará, cual entendido
tenemos del, i de quien es en esto,
formando en sus sophisticos derechos
su sentencia, seremos satizfechos". [2]

25. Los Dioses con aplauso celebraron
el acuerdo discreto, i de un acuerdo
por el mas conveniente lo aprovaron
i en aquella ocasion por el mas cuerdo. —
Sannio, viendo que solo lo dexaron,
dize: „¿Que hago? en que mi tiempo pierdo?
en no llamar a Iúpiter que venga,
i mas sin ver su vista me detenga."

26. Iva a hablar, i Momo abrió la puerta
diziendoles qu'entrassen libremente,
que Iúpiter mandó que les sea abierta
i entrar do está a si [3] mismo les consiente.
la Virtud, viendo ya la entrada cierta,
pregunta a Momo que tenia presente:
„¿Quien eres tu, que vienes a guiarme?"
Momo dize: „No puedes ignorarme,

27. Ni esse a quien eres guia i compañera
puede dexar tanbien de conocerme
i mi Nombre saber de tal manera
que siempre en su memoria a de traerme.
por mi el que quiere [4] gloria, o infamia espera,
Dioses i Ombres huelgan complacerme,
¿no me conoces, di? yo so el Dios Momo."
Sannio replica: „¿Si conosco, i como!

28. Ya te conosco, i sé que hijo fuiste
de la Noche i del Sueño, i sé tu vida,
i no puedo saber como veniste
adond' estás, ni quien te dió cabida.
i assi te ruego, pues la puerta abriste,
que te vayas, que yo esta via seguida
seguiré, i la Virtud que va comigo
i yo con ella, i no podrá ir contigo."

29. Esto diziendo toman el camino,
i Momo, lleno d'ira i de despecho,
provó a cerrar la puerta, i de mohino
no pudo, i al gran Iove va derecho.
de poderse sentar ant'el fue digno
entre los otros Dioses, aun qu'estrecho;
mas al fin se sentó, cuando llegava
Sannio, a quien Iove ya esperando estava.

30. I viendo a la Virtud pura i divina,
en pié se puso en la presencia della
i sobr'el pecho la cabeça inclina,

---

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*

[2] *Les deux derniers mots sur un morceau collé.* [3] *Ms.* assi

[4] *Ms.* quiero; *on lit à la marge cette correction faite au crayon, et sans doute négligée intentionellement:* Por mi el que gloria o el que infamia espera.

mostrando assi dever reconocella.
sentóse, i la Virtud luego encamina
a Sannio, que proponga su querella
a Iúpiter que viene procurando;
al cual Sannio se buelve, assi hablando:

31. „¡Iúpiter, padre eterno! onor i amparo
de los Dioses i Ombres, cuya gloria
no puede consumir el Tiempo avaro,
ni borrar de las gentes su memoria!
suplícote qu'en tanto que declaro
en tu presencia mi llorosa Istoria
me prestes atencion, enterneciendo
el duro pecho, mi dolor sintiendo.

32. No te quiero cansar con persuaciones
eficaces que sientas con blandura
mi duro mal, mis ansias i passiones,
ni la congoxa qu'el vivir m'apura;
que sin usar manificas razones,
mi estrecho menester i desventura
sabes mejor que yo, i yo sé que puedes
hazerme bien, si de piedad no ecedes.[1]

31 *bis*. Pedirte yo que a mi remedio acudas
es por ser tu quien solo puedes dallos;
que si a los pobres tu no les ayudas,
¿cual otro tendrá cuénta de amparallos?
i assi te ruego, o Iove ¡no sacudas
de tu oydo mis ruegos! que escuchallos
deves, pues la Virtud es quien me rige,
i ella me guia i mi vivir corrige.

32 *bis*.[2] Mi vida sabes, que ocupado é solo
en exercicios de Virtud gloriosos,
a las Musas siguiendo i sacro Apolo,
en ellos celebrando Heroes famosos.
i aunque los é esparzido al postrer Polo
en cosa no m'an sido provechosos,
ni aver hecho a los Dioses deste Impero
mas Hymnos qu'en su gloria cantó Homero.

33 *(sic)*. Con todo esto, muero de pobreza,
i moriré, si tu no lo remedias,
sin valerme de ingenio ni agudeza,
ni averle dado al Vulgo mil Comedias.
i mudando el Estilo a mas alteza
tengo hecho un volumen de Tragedias,
de obras de Amor un grande cartapacio,
i escritas mas Novelas qu'el Boccacio.

34. I esto me sirve solo de ocuparme,
porque ni dello me aprovecho o como;
antes suele la Hambre despertarme
cuando en mi mano un Libro destos tomo;
i assi haze el estomago alterarme
que si comiesse derretido plomo,
segun es el calor que de si brota,
a Nectar me sabria cada gota.

35. Al fin concluyo, o Iúpiter potente,
que yo é seguido la Virtud gloriosa
i por seguirla estoy, cual vés presente,
perseguido de Hambre trabajosa.
que pues vés mis trabajos, seas clemente,
i no te pido ni demando cosa
mas que aver una onesta passadia,
por quien tu eres, i por quien me guia.“

36. Acabó Sannio su Oracion, i luego
le da el Saturnéo Iove tal repuesta:
„El premio a la Virtud, yo no lo niego,
ni puedo, porqu'es mucho lo que cuesta;
¡i como es de poco effeto el ruego
dond' está la Virtud por blanco puesta![3]
qu'el poder no es comigo poderoso
ni puede lo que puede el Virtuoso.

37. Mas quiero responderte en dos razones
a sola una razon de las qu'en esto
a cuenta mia tan sin cuenta pones
en la necessidad en qu'estás puesto:

---

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*

[2] *Cette strophe et la précédente ont aussi les numéros 31 et 32 dans le ms.*

[3] *Que signifie* 'blanco'? *Le ms. n'a pas d'exclamation.*

que, si padeces hambres i passiones,
que por la Virtud es, cual as propuesto,
assi que la Virtud, por quien lo as hecho,
te dará tu devido satisfecho.

38. Demas desto: si, usando este exercicio,
cresce mas tu miseria cada dia
¿quien te fuerça? ¡deprende algun officio
que te aproveche mas que la Poesia!
aprende a cardar lana, que no es vicio
estando pobre usar tal grangeria;
haste padre de moços, o portero,
o suenale los fuelles a un Herrero.

39. Si deste modo tu vivir reparas,
¿no es locura esperar en el Soneto
que hiziste? si vés i entiendes claras
tus miserias i a cuanto estás sugeto.
mas ya qu'en este effeto nos declaras
qu'eres Poeta, quiero ver si eleto
mereces ser del soberano Apolo,
al cual ver lo que sabes toca solo.

40. I assi quiero, pues tanto t'engrandeces
i tanto desta profecion blasonas,
que t'essamine Apolo si mereces
essa corona con que te coronas."
Sannio replica: „¿A qu'esse bien m'offreces?
¿mi affan con esse premio galardonas?
¿esta franqueza usa en mi tu mano?
¡o esperança de juizio vano! [1]

41. Vengo a ti, de mis ansias aquexado,
creyendo hallar remedio en tu presencia,
¡i por premio m'apremias qu'el sagrado
Apolo vea si es tal mi suficiencia!
¿pido yo ser de nuevo coronado?
¿vengo a pedirte alguna preminencia
por Poeta que, aviendose de darme,
aya necessidad d'essaminarme?"

42. Apolo le replica: „No pretende
el poderoso Iove essaminarte
por que pretendas, mas porqu'el entiende
qu'es justo desta suerte castigarte.
i tu lengua, que a tantos reprehende,
responda a lo que quiero preguntarte,
dexando tu Satyrica osadia,
i dime lo primero: ¿Qu'es Poesia?"

43. Sannio responde: Es, cual é leydo,
imitacion de la Naturaleza,
segun es de Aristóteles sentido,
de la Poesia tratando la grandeza."
Apolo, oyendo a Sannio, a respondido:
„Si la Pintura imita en sutileza
a la Naturaleza ingeniosa
¿luego son ambas una misma cosa?

44. — Cuanto a la imitacion," da por respuesta
Sannio, „son una cosa solamente,
porque, segun Horacio manifiesta,
llamar a entrambas Poesia consiente.
que la Poesia es Pintura en que está puesta
de la Eloquencia el termino ecelente,
i la Pintura es Poesia que calla;
i esta es la diferencia que se halla.

45. — Dime, si sabes tu ¿en cuantas maneras
es la Poesia?" Apolo a preguntado.
„Sí, sé," responde Sannio, „i pues esperas,
sabe que muchas suertes se an hallado:
o son materias graves, o ligeras,
o es Argumento umilde, o levantado.
segun la calidad del Argumento
es la correspondencia del acento.

46. Ay seys maneras de Poesias nombradas.
aunque ay otras muchas diferentes,
estas por principales son usadas,
o a estas las reduzen los prudentes:
son la Comica i Tragica halladas,
la Epica i la Lyrica ecelentes,

[1] *Cueva a d'abord écrit* umano, *puis corrigé en* vano.

la rustica Bucolica, i llorosa
Elegiaca, tierna i amorosa.“ [1]

47. Apolo le replica: „Cual es destas
la mas antigua Poesia, m'aclara.
— La Epica, en que davas tus respuestas,“
responde Sannio, „es, i la mas clara.
en ella eran al Mundo manifiestas,
por las Sacerdotisas de tu Ara,
tus Prophesias, i en ella pregonavan
todo lo que contigo consultavan.

48. En ella a celebrar exercitaron
Origenes de Dioses poderosos
i las hazañas celebres cantaron
de los Heroes i Principes famosos.
los que primero en ella se ocuparon
en alto estilo i versos numerosos
fueron el sabio Orpheo i docto Lino,
que a los demas abrieron el camino.“

49. — ¿Qu'es,“ dize Apolo, „Comica Poesia?“
Sannio responde: „De la vida umana
es la Comedia espejo, luz i guia,
de la Verdad pintura soberana.
en ella se descrive la osadia
del Moço, la cautela de l'anciana
Alcagueta, las burlas de juglares,
i sucessos de Ombres populares.

50. — Esta Poesia ¿cuando fue hallada,“
le buelve Apolo a preguntar, „i adonde?
— En el tiempo de Xérgés fue inventada
dentro en Athénas,“ Sannio le responde.
„estando la Ciudad inficionada
de peste, qu'en los animos asconde
temor, por desechallo la inventaron,
con que a sus ciudadanos alegraron.

51. — Dime, pues ¿cuales son los escritores?“
le buelve a preguntar Phebo divino.
Sannio responde: „En Grecia son Autores
Aris[t]óphanes, Théspis i Cratino.
de los Latinos tienen por mejores
a Plauto i a Terencio, i no es indigno
Cecilio deste Nombre i alto puesto
en el cual por primero a sido puesto.“ [2]

52. Apolo torna a preguntar, diziendo:
„¿De la Poesia Tragica que sientes?“
Sannio responde: „Lo que della entiendo
es lo qu'escriven della varias gentes.
es un retrato que nos va poniendo
delante de los ojos los presentes
males de los mortales miserables,
en Heroes, Reyes, Principes notables.

53. — La Tragedia i Comedia en que difieren?“
pregunta Apolo, i Sannio a respondido:
„¿En que? en que siempre en la Tragedia mueren,
un fin della esperando dolorido.
en la Comedia muerte no ay qu' esperen,
aunqu'empieça contino con ruydo.
en la Tragedia vive la Discordia,
i en la Comedia enojos i Concordia.

54. — ¿Cuales son los Poetas qu'escrivieron
Tragedias?“ Phebo a Sannio a preguntado.
Sannio responde: „En Grecia florescieron
muchos, segun sus Obras lo an mostrado.
Sóphocles i Aristarcho las hizieron
i Eurýpides fue en ellas estremado.
en Italia mostraron su alto ingenio
Séneca i Pacubio, Attilio i Ennio.

---

[1] *Les trois derniers vers sur un morceau collé.*
[2] *Ce vers sur un morceau collé.*

55. — Todo esto es hablar de Cartapacio,“
dize Apolo, „i está en cien mil Comentos
declarando a Virgilio, a Homero, a
Horacio
i a los que tratan destos argumentos.
i porqu'el tiempo no concede espacio
i pide ya dar fin a tus intentos,
quiero, para que acabe tu porfia,
que me digas ¿qu'es Lirica Poesia?“

56. Sannio responde: „En ella celebraron
de los Dioses las claras alabanças,
aunque ya despues desto la mudaron[1]
a cantar de Amor glorias i mudanças.
a descrevir los Tiempos l'aplicaron,
hazañas de Varones i Venganças,
Vitorias, i otras cosas señaladas
son en aquesta Poesia cantadas.

57. — ¿Quien la usó?“ dize Apolo glorioso.
„Muchos,“ responde Sannio, „la siguie-
ron:
Sthesíchoro i Pýndaro[2] famoso,
Alcman i Sapho en Grecia la escri-
vieron.
en Lacio fue el divino i numeroso
Horacio, en quien las Liras florescieron,
Cornelio (*sic*) Cyna, el elegante Basso,
sin otros que son gloria del Parnasso.“

58. Apolo buelve a Sannio preguntando:
„Dime ¿qu'es Elegiaca Poesia?“
responde Sannio: „Es verso en que
llorando
se vé de Amor el ansia i agonia.
las muertes se vé en ella lamentando.
cosas passadas canta la Elegia,
es como Istoria o narracion en verso,
que por ella se sabe un caso adverso.

59. — ¿Quien escrive en aquessa compo-
stura?“
pregunta Apolo, i Sannio le replica:
„Calímacho fue en Grecia, qu'en dulçura
quien es, la eterna Fama testifica.
Theógenes i Phocýlides que apura,
cualquier dellos, la vena de agua rica
de tus fuentes; i en el Hesperio suelo
Propercio, Galo, Ovidio, onor de Delo.

60. — De la Poesia Bucolica desseo
saber que sea,“ Apolo a preguntado.
„Satizfecho serás de tu desseo,
pues lo desseas,“ Sannio a replicado.
„la Bucolica es en la que veo
que los Rusticos cantan su cuydado,
cantan sus sacrificios, sus amores,
i sus encantamentos los Pastores.

61. — ¿Della quien escrivió?“ pregunta
Apolo.
Sannio responde: „En Grecia fue cantada
de Dáphnes, i Theócrito, que al Polo
ultimo fue su gloria derramada.
en latin fue Calphurnio, i fue el que solo
dignamente su frente vido ornada
de tus hojas: tu dulce i caro amigo
Virgilio, sin igual, i igual contigo.

62. — En que se diferencia la Horatoria
de la Poesia, quiero que aora quieras,“
dize Apolo, „traerme a la memoria,
porque essotras son cosas dezideras.
— El faccundo Horador que aspira a
gloria
habla en Prosa, i de cosas verda-
deras,“
responde Sannio, „sin que s'entremeta
licencia alguna de las del Poeta.

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*

[2] ndaro *sur un morceau collé.*

63. Al Poeta l'es dado hablar de cosas,
o sean verdaderas o fingidas,
en metro, i por que al gusto sean gustosas
que de ficiones vayan rebestidas.
— Dime," le dize Apolo, „en las gloriosas
hazañas que a la Istoria son devidas,
cuando el Poeta escrive alguna dellas,
¿qu'Estilo sigue, o que decoro en ellas? [1]

64. — Que no a de ser tan puntual," responde
Sannio, „en sus circunstancias el Poeta
como el Istoriador, ni corresponde
en sus fracis, ni a cosa se sugeta.
si escrive Istoria verdadera, adonde
le paresce l'es licito que meta,
para hermosealla, sus ficiones,
sus terminos, sus varias Descripciones.

65. Silo Itálico assi escrivió, i Lucano,
sin impedirle sus ficiones nada;
que al Poeta deste matiz galano,
i no al Istoriador, licencia es dada.
— ¿Qu'es Metro?" dize Apolo soberano.
Sannio responde: „Una Oracion ligada
con numeros i piés, qu'en si contiene
dulce armonia cual el verso tiene.

66. — ¿Cual es," Apolo buelve a preguntalle,
„en el verso la mas principal parte?"
— Es la medida," buelve a replicalle [2]
Sannio, „i esta a de ser sugeto al Arte;
que sin ella ni el verso tendría talle,
ni la blanda dulçura que reparte,
ni la composicion de la Poesia
tendrá sin ella gusto ni armonia.

67. — ¿Como se haze el verso sonoroso?"
pregunta Apolo, i Sannio dize: „Usando
manificas palabras, en copioso
numero, toda propiedad guardando
i, para que sea grave i numeroso,
la colocacion dellos aplicando
de suerte que la lengua i el concepto
i propiedad le hagan ser perfeto."

68. Dize Apolo: „Saber de ti codicio
de que consta la buena Poesia.
— D'Arte, Naturaleza, i Exercicio,"
responde Sannio, i Phebo assi porfia:
„¿Naturaleza, qu'es? — Don qu'el propicio
Cielo, por gracia, al qu'es Poeta embia," [3]
dize Sannio, „i del ingenio umano
dispusicion i aliento soberano." [4]

69. — ¿Qu'es Arte?" dize Apolo. Sannio a esto
responde: „Es regla cierta, es instrumento
para tratar las cosas, i en su puesto
ponerlas con decoro i ornamento;
el Arte guia para ser dispuesto
sin offensa ni daño el argumento,
ayuda a la sutil Naturaleza,
dando al ingenio umano mas viveza.

70. — ¿Qu'es exèrcicio?" Apolo le propuso,
i Sannio le responde estas razones:
„Continua ocupacion, continuo uso
en componer Poeticas ficiones.
i tanto ser, i tanta fuerça puso
Naturaleza en el, i tales dones
le repartió, i de gracia tanta parte,
que perfeciona a la Natura el Arte."

71. Apolo le replica: „¿Hallaremos
essas partes en ti, cual as contado?

---

[1] *A la marge il y a cette correction:* que estilo o que decoro guarda en ellas?

[2] *Ms.* arreplicalle.

[3] *Ce vers sur un morceau collé.*

[4] *Les trois derniers mots sur un morceau collé.*

— Sí," dize Sannio, „i presto lo veremos.
¡pregunta, i serás bien desengañado!
— Pues quieres tu que nos desengañemos,"
responde Apolo, „sea de ti informado
con alguna obra tuya, i en presencia
d'estos Dioses, que a ello den licencia.

72. I quiero te avisar que no ay espacio
para estarte mil oras escuchando
de tu Obras un grande Cartapacio,
sino un Soneto solo te demando.
i porqu'en este Celestial palacio
t'estan todos los Dioses escuchando,
as de tratar en el de algunos dellos,
que será darles gusto i complazellos."

73. Sannio se rie, i dize assi: „Obedesco,
gran Phebo, lo que mandas que yo haga,
i assi un Soneto aqui a dezir m'ofresco
qu'a algunos de los Dioses satizfaga.
si es malo o bueno, no te lo encaresco;
el te dirá quien es, i sea la paga
que atentos lo escucheys; el cual empieça
assi, si bien lo traygo de cabeça: [1]

Soneto.

Hirió la Trivia Diosa en el Lethéo
con el Tridente del undoso ermano,
por el insulto qu'el Pastor Troyano
cometió, i suspira el caso Orphéo.
Apareja Mercurio el caducéo,
árdese en ira Iove soberano,
sin que impida su animo inumano
Iuno, ni el tierno abraço Cytheréo.
Treme el profundo Huerco, i del ruydo
s'enciende Phlegeton, i Phebo buelve
el diurno camino sin govierno.
Altérase [2] *el Parnasso, i commovido*
el Zonado Zodiaco rebuelve
sus doze Signos en su curso eterno.

74. Sannio dió fin a su Soneto, i luego
los ojos buelve a la Virtud gloriosa,
i ella bolvió los suyos con sossiego
a mirallo, i de vello muy gozosa.
los Dioses en un gran desasossiego
se travan en porfia contenciosa,
los unos reprovandole el Soneto,
otros diziendo a vozes ser perfeto.

75. Vulcano fue el primero que, riendo,
le dixo: „Di ¿que as dicho, miserable?
¿por esto vienes premio pretendiendo?
¿esta es tu 'Poesia' memorable?"
Neptuno lo atajó, i dixo: „No entiendo
quien licencia a Vulcano dió que hable
en letras, pues es cosa diferente
del arte en qu'es el Dios mas preminente.

76. Porque, si bien se mira la dulçura
de aquellos tiernos versos regalados,
es sinrazon el odio que te dura,
i en no siendo de ti muy alabados.

[1] *Est-ce là „le sonnet" connu d'avance par Jupiter? Cf. plus haut, str. 39.*
[2] *Ms.* Alterasse

i la passion que tienes, no es cordura
que la paguen los versos desdichados,
que con tal elegancia alaba en ellos
los Dioses, i esto obliga a defendellos.

77. — ¿Que as entendido tu," responde Marte,
si son buenos o malos, di, Neptuno,
i assi contra Vulcano señalarte,
defendiendo esse barbaro importuno?
— Aunque son numerosos,[1] son sin Arte,
dize Esculapio, i sin ingenio alguno.
— No los sentis," Saturno a respondido,
„ni el Emphasis que tienen entendido.

78. ¿Que quieres mas que aquellas Descriptiones
del Zodiaco, aquellos Epithetos
de Trivia, aquellas altas persuaciones
tan vivas, esplicando sus concetos?
pues si bien contemplais las Circuiciones,
los bocablos i terminos discretos
i no usados, la propiedad i alteza
del Verso, i de la lengua la pureza,

79. Dignamente merece que le sea
concedido de Iove Omnipotente
el premio que demanda, i que se vea
rico si el ser Poeta lo consiente.
— ¡Bueno será," responde Cytheréa,
„que a un Ombresillo infame i maldiziente[2]
i Poeta le quieran dar hazienda,
para que con menor temor offenda!

80. Está que unos çapatos aun no alcança,
i no ay quien con el pueda averiguarse,
que con su lengua a todos nos trae en dança.
ved, pues, podiendo que podrá esperarse!"
la Virtud, adornada de templança,
a Vénus dize: „No a de averiguarse
esto con tu opinion, ni tu decreto
contra Sannio será de Iove aceto.

81. Yo soy la que le truxe a aqueste puesto
i la que siempre en todo lo é regido,
i assi, pues su Virtud aqui lo a puesto,
por ella deve ser favorecido."
Apolo replicó: „Lo que sobr'esto
se a de hazer, a Iove es remitido.
el determine el premio que se deve
a su Virtud, a quien mi aliento mueve."

82. Mercurio iva a hablar, i Iove, alçando
el rostro, miró a todos muy sereno,
i estando assi, el ruydo fue aplacando
de que estava el celeste Alcaçar lleno.
i a Sannio su razon endereçando
dixo: „Yo tu virtud, no la condeno,
antes l'alabo, i este es solo el premio
que avrás, viviendo en tu afligido apremio.

83. De tus trabajos l'alabança digna
te promete la Fama generosa
despues que fuere el anima divina
libre del Cuerpo i Carcel trabajosa.
en tanto, el Hado celestial destina
qu'en tu necessidad menesterosa
vivas, siempre de hambre molestado,
de todos persiguido i murmurado.

84. I porque fue tan grande tu osadia,
perdiendo el culto i justa reberencia
a los Dioses, le doy facultad mia
a Momo, que castigue tu insolencia.
yo lo hago juez de tu Poesia
i que te dé por ella la sentencia,
condenandote a[3] aquello a que se obliga
el Poeta; i qu'en alta boz lo diga."

---

[1] *Ms.* Amorosos.
[2] *Ce vers sur un morceau collé.*
[3] *Ms.* ' aquello.

85. Momo acetó la provicion, i luego
a Iúpiter abaja la cabeça
en señal de obediencia, i con sossiego
i rostro grave assi a hablar empieça:
„Huyendo la sarten, das en el fuego,
¡pobre Poeta! porque se adereça
un guisado, a tu gusto tan sin gusto,
i cual a ti, por ser Poeta, justo.

86. I assi, cumpliendo el mando poderoso
del padre de los Dioses, te condeno
en que jamas te veas con reposo,
i de descanso i de plazer ageno.
al mas amigo siempre seas odioso,
no halles fe en ninguno, ni seas bueno
a dicho de ninguno, aunque te sobre
la Virtud, i contino te veas pobre.

87. Nadie se condolesca de tu daño
ni te haga piadoso acogimiento;
no alcances dos reales en un año,
ni un buen vestido, si vivieres ciento, [1]
i si alguno alcançáres, sea de paño
basto, que ya no tenga pelo al tiento,
desechado de otro antes que visto
de ti, i sin esto a todos seas [2] mal quisto.

88. La Invidia te persiga, i del qu'entiendes
qu'es mas tu amigo, seas murmurado;
siempre te offenda aquel que mas defiendes,
i en tus obras te veas annotado;
la estimacion i gloria que pretendes
por las obras que al vulgo as divulgado
sean tu menosprecio, infamia i duelo,
aunque por si merescan ser del Cielo.

89. Cualquier ombre se atreva a demandarte
Coplas, i tu obligado estés a dallas,
i que pueda escusandote apremiarte,
de suerte que no puedas escusallas.
nadie haga por ti mas que hablarte;
tus faltas, nunca veas remediallas,
ni la necessidad que assi te aprieta;
i sobre todo, al fin mueras Poeta."

90. Iva a passsar con su razon delante
Momo, i Iove lo impide, despidiendo
por las Nuves un trueno resonante,
lo dicho confirmando i consintiendo.
el assiento dexó, i en el instante
los demas Dioses van tras el siguiendo.
Sannio se buelve, solo i afligido,
sin ser por la Virtud favorecido.

V.

Argumento del Quinto Libro.

Viendo Sannio del modo que Iúpiter lo avia tratado, sin conseguir nada de lo que pretendia, llega cassi a desconfiar de aver premio por la Virtud, queriendo apartarse della. la Virtud lo anima i exorta de nuevo, i lo lleva a la presencia de Bétis,

[1] *Ce vers sur un morceau collé.*

[2] *Cueva avait d'abord écrit:* de ti, i sin esto seas mal quisto. *Ensuite il a proposé, au crayon, la correction* sea de ti; *enfin il a ajouté les mots* a todos, *à l'encre.*

adonde vé algunos de sus insignes Poetas; i galardonada su virtud con manificos dones, sale del Bétis a gozar la nueva felicidad a vida, por premio de sus trabajos i virtud.

1. Quedó suspensa la Virtud divina,
llena de admiracion del caso estraño,
considerando la crueldad indina
de Iove, que mediar pudiera. el daño.
mira al confuso Sannio, que adivina
su nueva perdicion, i en mal tamaño
tiembla, gime, suspira, llora, i. duda,
sin saber que hazer, ni a quien acuda.

2. Sient' el rigor con que acudió a su ruego,
menospreciando la ocasion forçosa
qu'en tal miseria, en tal desasossiego
la truxo a su presencia gloriosa.
lastímale estar viendo en llantò ciego
al pobre Sannio, i desto congoxosa
la voz de Ambrosia i de dulçura llena
exparze, consolandolo en su pena.

3. „¿Adonde, o Sannio, está el valor ardiente
qu'en tus largos trabajos nunca pudo
rendirse? do está el animo ecelente
de quien fue siempre la constancia escudo?
¿un no pensado i subito acidente
assi te turba, i tiene ciego i mudo?
¡habla, dexa las lagrimas, que afrentan
los pensamientos que tu gloria intentan!

4. ¿No te acuerdas de Sócrates, qu'estuvo
en sus persecuciones de un semblante,
sin mudarlo jamas, ni aun cuando tuvo
a sus perturbadores por delante?
Heraclídes tan fuerte en este anduvo
que nada movió su animo constante;
Diógenes, sintiendo su pobreza,
nadie en ella lo vió sin fortaleza.

5. Tu, qu'en esta virtud as merecido
no menos gloria, ni en rendir los males
inferior en la grandeza as sido,
i en dar exemplo en Ella a los mortales;
con animo turbado i descàecido
borras de lo que fuiste las señales
con essa vil flaqueza, que desdora
el don de la Constancia vencedora.

6. ¡Buelve, pues, sobre ti! mira la ofensa
que a ti mismo te hazes en rendirte,
pues nunca pudo de la hambre immensa
el rigor, ni sus daños, abatirte.
i en la presente desventura, piensa
si ay modo con que puedas reduzirte
d'esse mal, en qu'estás, al bien que aspiras.
dímelo, i dexa el miedo en que te admiras."

7. Limpió Sannio los ojos, sossegando
el amargo dolor que le tenia
sin fuerças, i una flaca voz lançando
assi responde a la Virtud, su guia:
„Ya, Señora, el valor me va faltando.
que no puede sufrir la suerte mia
tantos males, faltando la esperança
con que alibié su cruda destemplança.

8. Por ultimo remedio elegí verme
en presencia de Iúpiter, creyendo
que por ti sola avia de hazerme
el bien qu'en Nombre tuyo fui pidiendo.
engañéme, i bolví, cual vés bolverme,
desconfiado que mi mal horrendo
tenga en su duro padecer consuelo,
pues se lo niega a mi desdicha el Cielo.

9. Viendo, pues, esto, amiga mia i Señora,
quiero pedirte, con umilde ruego,
me dexes ir a mi elecion aora,

buscando el ocio i el lacivo juego.
qu'en el, qu'el vicio por virtud adora
buelto, en su especie hallaré el sossiego
que me faltó en la vida virtuosa,
que oy en el Mundo es tan inutil cosa.

10. Huyré de aquellos a quien dió la Fama
ilustres Nombres, i les hizo templo,
que oy viven, i oy su gloria se derrama
dando de su virtud heroyco exemplo.
mas yo, triste, a quien Iúpiter desama,
viendome cual me tiene i me contemplo,
seguiré el mal exemplo de los malos,
pues dellos son los premios i regalos.

11. — Ay, hijo," dize la Virtud divina,
„¿que furor te arrebata d'essa suerte?
¿quien te provoca? quien te dezatina,
que assi te arrojes a la infamia i muerte?
¡buelve en tu acuerdo, buelve a mi dotrina,
corrige esse desorden con la fuerte
Constancia que mayores desventuras
resististe con fuerças tan seguras!

12. Mas ya, qu'el vil trabajo te acobarda,
te precipita assi, i te desespera,
la Razon apartando de tu guarda
t'entregas ciego al daño que te espera.
¡a mis consejos un momento aguarda,
con que remediáre tu angustia fiera;
reduze la memoria, escucha atento,
deten la rienda al suelto pensamiento!

13. Ya que te faltó en Iúpiter aquella
benignidad que del celebran tanto,
i al riguroso influxo de tu Estrella
miró con crudo aspecto en tu quebranto,
quiero qu'e[n] la ocasion de tu querella
i en l'angustiosa fuerça de tu llanto
sigamos otro medio, en que confio
hallar el bien a que tus passos guio.

14. Baxemos, por los passos que subimos,
deste lugar al venturoso suelo
que baña el sacro Bétis, en quien dimos
fin, cuando descreví la tierra i Cielo,
i aqui sin duda el premio que pedimos,
que Iúpiter negó a tu desconsuelo,
hallarás, aqui quiero que guiemos,
aqui, donde seguro lo tenemos.

15. Entrarás dond'el rey de Rios tiene
en su muscoso centro el regio assiento,
donde verás los que ilustró Hyppocrene,
que ya dexaron el vital aliento,
qu'en perdurable onor onra i mantiene,
libres del fugitivo movimiento
de la inconstable Edad, en paz segura
menosprecian la umana compostura.

16. Aqui te doy una esperança cierta
que tu mortal necessidad concluya,
hallando via a tu salud abierta
que tu dañoso menester destruya.
¡confia, i abre la cerrada puerta
a la esperança, que la suerte es tuya
que un Cisne resonó! i en la ribera
del Bétis tu llegada alegre espera."

17. Esto diziendo, en el Hesperio suelo
firmó la planta la Virtud gloriosa,
mirando a Sannio, qu'el lloroso velo
ya despedia de la faz llorosa,
la ciudad contemplando a quien el Cielo
hizo entre las famosas mas famosa,
entre las de mas lustre de mas lustre,
entre las mas ilustres mas ilustre.

18. ¡Mira, i rebuelve a la siniestra mano
la vista, i dexa de mirar el muro
que fabricó el gran Principe Romano
que desprecia el rigor del Tiempo duro;
entra en un fresco i deleytoso llano
fertilizado del aliento puro
de Zephyro i su amada i dulce Flora
donde la alegre Primavera mora!

19. La blanda i verde yerva parecia
cubriendo el suelo fertil i abundoso
matizado de flores que hazia
su variedad un viso deleytoso:
el blanco Lirio i jalde s'esparzia
entre la Rosa i el Clabel hermoso,
el Ditamo que Creta estima en tanto
con el Nardo de Chio i risueño Acanto;

20. Los Alhaylies i el Cantuesso Hibleo
dan del suave puesto testimonio,
sin que la fuerça del ardor Cyrrheo
trueque el aliento al genial Fabonio,
la sustancial Sisama qu'el trofeo
dió a la hueste del fuerte Macedonio
recuperando con el xugo [1] della
la mortal hambre en que temió perdella.

21. Aqui el blanco jasmin entrelazado
su belleza a la vista va offresciendo
con el purpureo lustre tan preciado
de las flores qu'el campo van cubriendo;
el verde Mirto, el Lauro celebrado
el oleroso Cedro va ciñendo;
aqui la errante Luna se creya
que a ver su amado Endymion venia.

22. Combida al dulce Sueño l'alegria
de aquel risueño prado i alameda,
el tremolar las hojas, cuando heria
Zephyro la fresquissima arboleda
que por todo aquel prado se estendia,
que todo lo cercava como en rueda,
el murmurar las aguas con las ondas
hiriendo el viento las cabernas hondas.

23. No la triste vejés, ni la cruel Hambre,
ni amarilla Dolencia, ni lamentos
de la tercera Edad de baxo Arambre
en que empeçó la cisma i descontentos,
ni la Mavorcia trompa qu'el estambre
de la vida nos rompe con tormentos
causados de la horrible i cruda guerra,
conocen este valle i fresca tierrra.

24. Mas el Amor suave i deleytoso
abita con las Gracias i la Diosa
Vénus, dond'estan siempre con reposo,
siguiendo ora la Liebre temerosa,
ora al Ciervo, de cuernos espantoso,
o la Cabra, a la Oliva i Vid dañosa;
aqui — si ay en el Mundo — sea hallado
el Fenix qu'es tan raro i estremado.

25. Por este ameno i deleytoso puesto
van la Virtud i Sannio atravessando,
deteniendo la vista i passo presto,
la variedad de cosas contemplando,
sin qu'el cansancio ni el calor molesto
les aquexasse, ni el temor infando
privasse al gusto el agradable engaño
con que allí se olvidava el mortal daño.

26. De un blando i regalado sentimiento,
ignorada de Sannio su dulçura,
se sentia conortar con nuevo aliento
que desterrava la congoxa dura.
prometíase [2] alegre vencimiento,
descanso a su afligida desventura.
yendo assi, al Bétis sin sentir llegaron;
donde con nueva admiracion quedaron.

27. „Ay fama que, viniendo el fuerte Alcéo
de conquistar en Cadiz al valiente
Gerion, por mandado d'Euristhéo
que inspirava la Diosa en su odio ardiente,
trayendo por insignias del trofeo
las vacas, llegó aqui, do la ecelente
ribera le obligó a parar en Ella,
enamorado de la estancia bella.

[1] *Ms.* jugo *corr. en* xugo; *à la marge un trait.*
[2] *Ms.* prometiasse

28. I por que fuesse eterna la memoria
de ser en este puesto su venida,
dos Colunas hincó,[1] en su Nombre i gloria,
en la estancia de Bétis ascondida;
que la una i la otra está notoria
de aqui, cuando con buelta recogida
la creciente se buelve al mar de Athlante,
que las margenes muestran su menguante.

29. Por la memoria de Hércules quedaron
las dos Colunas que de aqui miramos,
i de su propio Nombre las llamaron,
i oy por el mesmo Nombre las llamamos.
junto a ellas un Templo edificaron
las Ninfas, qu'es el puesto adonde vamos
a consultar el Bétis glorioso,
aunque cubierto de Cristal lustroso.

30. Valles amenos, selvas espaciosas,
veras llenas de Caça fugitiva
a quien siguen las Ninfas amorosas
con Dardo agudo o con saeta esquiva:
cual corre tras las Liebres temerosas,
i cual al Corço de la vida priva,
cual al ronco Faysan derriba al buelo
qu'en el asegurava su recelo.

31. La infelice Corneja, ni estupendo
Cuerbo que puso en llanto miserable
al Dios que de Corónis se vió ardiendo,
vinieron a este sitio deleytable,
ni aqui canta el funesto Bubo horrendo;
mas Philomela dulce i agradable,
qu'el caso de Itis todavia llorando
siempre está su memoria eternizando.

32. No el variado Lince o feroz Pardo,
ni la veloce Tigre, ni el cerdoso
Javalí, ni el Leon fuerte i gallardo,
ni el Lobo a las ovejas espantoso
abitan tal lugar, ni el cruel resguardo
del Basilisco fiero i ponçoñoso;
mas las crestadas Aves amorosas
con sus harpadas lenguas deleytosas.

33. Cuanto regalo del mortal desseo
para deleyte i vida se apetesce,
con mas fertilidad que ay en Diréo
o donde mas el cielo la engrandesce,
ay en este lugar, adonde creo,
segun la copia i el deleyte offresce,
si es verdad, que uvo Elysios; que aqui fueron,
i estos son los Elysios que dixeron."

34. En sus hibleas razones prosiguiera
la Stoyca Virgen, si un sonoro acento
de repente en su oydo no hiriera
que le impidió a la lengua el movimiento.
Sannio quedó, como si buelto fuera
en un frio marmol, contemplando atento
la boz i soberana hermosura
de una Ninfa, que assi los assegura:

35. „¡Llega, divina Virgen, a quien ama
la primer causa, i por quien tiene el Mundo
seguridad! que ya es notoria fama
de tu venida en nuestro rio profundo.
Bétis por mi a ti y a Sannio llama,
que quiere con un premio sin segundo
remunerar el virtuoso exemplo
de Sannio, que merece Estatua i templo."

36. Dixo la Ninfa Selidonia, i luego
se apartaron las aguas a una parte
i a otra, i su veloz desassossiego
paró, i por medio el rio se comparte.
manifestóse lo qu'el centro ciego
cubria, i lo que no alcançára el arte

[1] *Ce mot a été corrigé, au crayon, en* formó.

ni la especulacion con que inquirieron
las causas en que tantos se perdieron.

37. Por un camino abierto, ancho i seguido
que a los dos concedia libre entrada
Sannio, admirado i fuera de sentido,
sigue a la Ninfa i la Virtud sagrada.
pisa el seno de Bétis liquecido,
toca la onda en frio cristal cuajada,[1]
alça la vista i ve cubierto el cielo
del transparente umor de qu'es el suelo.

38. Del estupendo caso pavoroso
en admirable elevacion se para,
de todo lo que ve alegre i dudoso.
se jusga indino de merced tan rara.
yendo assi, llegan al umbral lustroso
donde la gruta de alabastro clara
tiene Bétis, do suelen represarse
los rios que con el vemos juntarse.[1]

39. El cual mandó que luego se recoxan
o al Athlantico mar sus cursos buelvan,
que Guezna i Guevar su corriente encoxan
i entre guijas i barros se rebuelvan.
Guadalbacar i Retortillo afloxan
i con esto les fuerça a que s'enbuelvan
el uno en las açudas que ay en Lora,
i el otro en Peñaflor, do se mejora.

40. Biar i Escardiel, cuando esto oyeron,
sus aguas siempre a Bétis tan llegadas
con manso movimiento recogieron
a donde son temidas i estimadas.
Genil i Guadiato se bolvieron,
el uno a Palma, i el otro a las Posadas,
Guadiamar su influxo atrás retira,
lo[2] mismo hizo el noble Guadaira.

41. Quedando Bétis solo, sin los Rios
que aumentar suelen su abundante vena,
llenó el viento los umidos vazios
de su gruta, de oro i Perlas llena,
dond'el calor no offende, ni los frios,
i siempre, aunque no ay Sol, ay luz serena
con perpetua templança, i sin qu'el Dia
falte, ni vean a Cynthia, umida i fria.

42. Aqui, en su fertil Vrna reclinado,
el rey de Rios se mostró patente,
de Cañamo i de Olivas coronado,
manando umor el cano rostro i frente,
i viendo a la Virtud que avia llegado
con Sannio, paró al punto la corriente,
aunqu'en su curso iva libre i suelta,
a esta voz que lançó en Ambar embuelta:

43. „Tu celestial venida, o virgen bella,
a sido con affecto desseada
de mi, que no juzgando merecella
dudé, aunque me fue profetisada.
qu'esta Ninfa, alcançando a conocella,
como a quien no l'encubre el Cielo nada,
predixo el caso a Sannio sucedido
con los Dioses, i el fin que te a traydo.

44. Este, primero que se trate, importa
que vays al Templo adonde Sannio vea
a los que Cloto inexorable corta
las vidas, que la muerte señorea,
i viendo a[3] aquellos a quien solo exorta
la heroyca Fama i la legal Astréa
bolverá aqui, adonde su desseo
satizfaré con cuanto bien posseo."

45. Dixo el Tartesio Bétis, i a este punto
rechinaron las puertas, concediendo

[1] *En regard de ce vers un trait au crayon, mais il n'y a pas de correction.*
[2] *Cueva a pensé corriger en* i lo, *puis il a biffé l'*i.
[3] *Ms.* 'aquellos

la entrada a la Virtud i a Sannio junto,
que a Selidonia van los dos siguiendo.
un dulce coro estava puesto a punto
de Ninfas que, cantando i respondiendo,
los guiaron al Templo; que ecedia
al arte umana lo qu'en el se via.

46. Las puertas son de Oro i tersa Plata,
con figuras, de piedras admirables,
a quien el arte ingenioso ata
de modo que las haze perdurables.
estava Télus contra el cielo ingrata,
convocando los Mostros espantables
para hazer al alto cielo guerra,
lançando del los Dioses a la Tierra.

47. Encima del alcaçar soberano
Iúpiter se mostrava ardiendo en ira
contra el terrestre exercito Titano
a quien mil rayos encendidos tira.
que con invita i poderosa mano
del sacrilego intento lo retira,
quedando en Phlegra todo destroçado
siendo Encélado en Etna sepultado.

48. Allí está el infelice Promethéo
qu'en el monte de Cythia con tormento,
por solo que hizo al ombre a su desseo,
a un Aguila da eterno bastimento;
el Mauro Athlante, consultor de Alcéo
qu'en sus ombros sustenta el alto assiento
con gravissima i grande pesadumbre,
que mil rios decienden de su cumbre;

49. De Níobe la infausta i triste Istoria
tan al vivo se via allí esculpida
que, si della faltára la memoria,
por la pintura fuera conocida.
Tántalo despojado de su gloria
estava allí en su pena desmedida,
que Sannio en verlo demudó el semblante,
dexó las puertas i passó adelante.

50. Estan de immortal oro dos figuras
en dos colunas Ionias sustenidas
sobre dos altas basas, tan seguras
que desprecian del Tiempo las caydas;
gravadas con sinzel las piedras duras,
estavan estas letras esculpidas:
„Yo edifiqué a Híspalis gloriosa;
„Yo la gañé, cerqué, i hize famosa."

51. Aqui se quedó Sannio suspendido,
viendo de las figuras la grandeza,
la diferencia en armas i vestido,
con tanta propiedad i sutileza.
viendolo assi la Ninfa detenido
le dixo: „¡No te admire la belleza
del Templo, insigne de alabastro i oro,
donde no llega ingenio ni tesoro!

52. Dexa essa admiracion, que aun no llegamos
donde te puedas admirar de veras;
qu'el Templo ecelso que mirando estamos,
aunque admirable, no es lo mas qu'esperas.
mira essas cien Colunas que dexamos
atrás, i mira essotras delanteras
que dividen del Templo la ecelente
aula, do está la ilustre Phebéa gente.

53. Aqui venimos donde en breve suma
te haré relacion de los famosos
Cisnes del Bétis, cuya heroyca pluma
hazen a si [1] i los siglos venturosos;
por que la Edad sus Nombres no consuma,
ni sus escritos altos i gloriosos,
ellos viven aqui, a quien Bétis ama,
sus Obras en los Libros de la Fama.

54. Esta figura que la rama onora
qu'el Cultor del Parnasso estima en tanto,
cuyo divino ingenio i boz sonora
los Orbes llena i llega al cielo santo,

[1] *Ms.* assi.

a quien Minerva por Deydad adora,
las lenguas i artes en divino canto
celebrarán en perdurable Istoria,
de Arias Montano offresce la memoria.

55. A quien el Cielo generosamente
cuanto dar puede dió con larga mano,
sin quedar arte o don que sea ecelente
que no ilustre esse ingenio soberano
por quien Bétis irá de gente en gente
con gloria eterna mas qu'el Tibre ufano
es Pacheco, el qu'el siglo aguarda solo
para onor de las Musas i de Apolo.

56. Con atencion esta figura mira,
grave i de toda magestad compuesta,
qu'el son divino de su ilustre Lira
buelve en la d'Oro nuestra Edad molesta;
su vida justa aquexará la ira
de la Invidia i con gloria manifiesta
Francisco de Medina vitorioso
en letras i obras quedará glorioso.

57. El tesoro latino, la eloquencia,
el alto ingenio i Musa soberana,
el culto estilo, la profunda ciençia
cuanta puede alcançar la vida umana,
aqui lo puedes ver en la presencia
del gran Malara, de quien esto mana,
cual de pirene fuente el agua pura,
assi de su dulcissima escritura.

58. Diego Giron que al gran Malara anhela,
de tan felices letras adornado,
que le sucederá en la dota escuela
i en el lugar a Phebo consagrado,
es este, cuya fama i gloria buela,
digno qu'el Tiempo de crueza armado
no despoje a la tierra del tesoro
que del Parnasso a de ilustrar el coro.

59. Dando vida a una luz[1] que será lumbre
a nuestra ecelsa Patria, en dulce acento
tracendiendo de Phebo l'alta cumbre,
al divino Herrera te presento;
de la guerrera España la costumbre,
de sus claros Varones, i el Violento
furor de los Tithanos revelados
cantará en prosa i numeros sagrados.

60. Cristoval de Moxquera de Moxcoso
que a su bella Eliocrísis celebrando
hará su Nombre eterno i glorioso
es este Ioben que te voy mostrando;
este de un gran Monarcha poderoso
será juez, i en su potencia [i] mando[2]
por su consejo en Lepanto se espera
del Otoman rendir la saña fiera.

61. El qu'entre los mas dotos resplandesce
con viva llama i esplendor divino,
el qu'en la cumbre d'Elicon paresce
abrir con nuevo metodo camino
es Casas, que las letras ennoblesce
i a la Edad dará onor, i será digno
que transpassando el Lacio en nuestra España
por el hablemos en su lengua estraña.

62. Este que con semblante ufano muestra
no admirarse del Tebro laureado
es Çetina, por quien la gloria nuestra
será eterna, i d'España el Nombre onrado.
haran su tierna Lira i fuerte diestra
contento a[3] Amor i al Thracio Dios pagado
que será causa qu'el Amor lo adore,
Marte lo estime i por su igual l'onore.

---

[1] *Cf. le sonnet de Cervantes, ci-dessus p. XLVII.*
[2] *En regard de ce vers un trait au crayon.* [3] *Ms.* ' Amor.

63. Cargado de mil belicos despojos
ganados con aquel valor tan alto
a Cristoval de Sayas ven tus ojos,
que viendolo, de nada quedas falto.
de Amor las iras cantará i enojos,
de Marte fiero el riguroso assalto
cantado en Lira i Plectro de tal suerte
que Amor no ofenda i Marte no dé muerte.

64. La dulce Lira, igual a la de Apolo,
el firme pecho de valor vestido
de Fernando de Cangas, a quien solo
dignamente se deve este appellido,
cuyo felice Nombre al final Polo
será desd'el gran Bétis esparzido,
que de tal gloria haze ser agenas
a la triunfante Roma i sabia Athénas.

65. Mira, si ya l'admiracion i espanto
no te priva el mirar, esta figura
de Iuan Saez Çumeta, cuyo canto
haze lo qu'el de Apolo en su dulçura.
con el suspende la congoxa i llanto
de Amor, con el la pena i desventura,[1]
con el sobreseyó del reyno oscuro
Orphéo el uso del castigo duro.

66. Deten la vista en esta effigie rara
del Dotor Pedro Gomez Escudero,
a quien diera Epidauro immortal Ara,
a merecello aquella Edad primero.
Phebo confirma lo qu'el mundo aclara
en su alabança, en que dezirte quiero
qu'en docta Musa i Medicina solo:
cuando no uviera Apolo, el fuera Apolo.

67. Por quien levanta la hermosa frente
el gran Bétis i a oyr el noble acento
atrás buelve el furor de la corriente,
sossegando su raudo movimiento;
i al numeroso Plectro está presente
Phebo, invidiando el celestial concento
del doto Alcaçar, en quien halla al vivo
al suelto Ovidio i Marcial festivo.

68. Rebuelto entre los Signos i Planetas
al gran Pedro Mexia aora advierte
comunicar del cielo las secretas
Obras que admiran nuestra umana suerte.
onrará el Lauro, onor de los Poetas,
hará la Istoria de un Monarca fuerte,
los Césares, la Selva, i dará al Mundo
escritos que lo hagan sin segundo.

69. A quien Carlos dará a escrevir su Istoria,
cual Roma hizo al sabio Paduano
es Alonso de Fuentes, que a su gloria
no hallo igual en el sugeto umano.
hará d'España eterna la memoria
i a si[2] digno del premio soberano
que mereció Demóstenes, i el sacro
que adoró Mantua i Roma en simulacro.

70. Marte i Apolo estan en competencia
por Don Fernando de Guzman, qu'es este,
Marte porque le iguala en la potencia,
Apolo en dota Lira i voz celeste.
nada puede aplacár su differencia,
porque con ellos no ay razon que preste,
i assi queda en las armas por *(sic)* de Marte,
i por de Apolo en claro ingenio i arte.

71. Don Iuan de Arguijo es este; advierte i mira
este Ioben ecelso, cuya gloria
a la Fama da fama, al Cielo admira,
i lo terrestre adora su memoria.

[1] *En regard un trait au crayon.*
[2] *Ms.* assi

dichoso el siglo que su dulce Lira
oyrá, i dichoso el que leerá [1] su Istoria,
i mas dichosa Híspalis, qu'espera
qu'este Píndaro ilustre su ribera.

72. Puesto al rigor del Sarraceno vando,
a Don Luys Ponce de Leon contemplo
el Nombre de los suyos ensalsando,
del suyo dando vivo i claro exemplo,
los fieros enemigos contrastando,
colgando sus despojos en el Templo
de Apolo i Marte, que de invidia i saña,
¡ay triste! quitará tal gloria a España.

73. De sacro Lauro i yedra vitoriosa
mira esta heroyca frente rodeada
(de Lauro por su Lira milagrosa,
de yedra por su invita i fuerte espada)
de Don Alvaro el Conde, a quien la Diosa
qu'en Grecia en letras i armas fue adorada
que, queriendo hazer sugeto-dino
d'ella, espira este espiritu divino.

74. Don Antonio Fernandez, que al renombre
de Cordova dará esplendor i gloria,
i a Cordova i Sevilla con su Nombre
hará eternas, i ecelsa su memoria;
es la figura deste ilustre Ombre,
deste luziente Apolo, a quien la Istoria
(de un santo Rey) *(sic)* consagrarán al Templo
de su ingenio, Virtud i santo exemplo. [2]

75. Pon la vista i ocupa el pensamiento
en la contemplacion desta presente
effigie, en quien está junto el aliento
que hazer puede un espiritu ecelente: [3]
al Marques de Tarifa te presento,
Don Fernando, de cuya luz ardiente
nacerá un Sol que haga su venida,
su ilustrissima casa esclarescida.

76. Nuestro Tartesio principe Fernando,
Tercero Duque de Alcalá, i primero
a cuantos va la Trompa eternizando
del veloz Tígris al famoso Ibero,
es el que vés, de quien verás cantando
el Cynthio coro; cual cantó de Omero,
o cual Omero del Varon divino,
cantará deste, de su ingenio dino.

77. Deste celestial Ioben, deste eterno
onor del Bétis, i de Phebo amparo,
vida del Siglo, i unico govierno
de los Ingenios que lo hazen claro,
con espiritu aonio i Plectro tierno
quisiera dilatar lo qu'el avaro
Tiempo me niega en la ocasion presente,
devido a su grandeza i gloria ardiente.

78. Mas vendrá tiempo [4] en que mejore el canto
i con nueva labor se vea esculpido
entre los Heroes, qu'el purpureo manto
de Pálas cobijó contra el olvido.
i aora, que dezir no puedo tanto
que no sea en suma, quede remitido
a la ocasion felice en que confio
que cumplido veré el affecto mio.

79. Desde aqui quiero, Sannio, que bolvamos
sin detenernos mas en la infinita

---

[1] *Ms.* l'era. *Cf. ci-dessus p. 3, note 2.*

[2] *Il n' y a pas de trait à la marge. Cueva n'a donc pas critiqué les deux derniers vers, qui ont bien besoin d'une correction. Je crois qu'il suffit de les intervertir.*

[3] *En regard de ce vers, un trait au crayon.*

[4] *Ms.* el tiempo, *corr. de suite par Cueva en copiant.*

memoria de los Cisnes que dexamos,
sin la que as visto brevemente escrita.
no te paresca en esto que olvidamos
lo que la Eternidad les solicita;
qu'esto un Pinzel que ecederá al de Apeles
dará en estampa i cantará en papeles.

80. I porqu'estás en suspension dudosa
mirando esta figura que no tiene
rostro, toda cubierta d'espantosa
sombra, i que te conturba i te detiene,
sabrás qu'este es un Ombre a quien la odiosa
Invidia alimentó de quien les viene
a los sagrados Cisnes la inclemencia
que usa con ellos la vulgar licencia.

81. Este de quien el Nombre está borrado
por que con el acabe la memoria,
que tiranicamente avia usurpado
en falsa, injusta i no devida Istoria,
lo puso Phebo aqui, cual vés tapado,
castigando su altiva vanagloria
con que su Nombre acabe entre las gentes,
CAStigo cierto a libres maldizientes.

82. Dexemos lo qu'en esto mas pudiera
referirte, qu'el tiempo m'apresura
i el generoso Bétis os espera
para que se principie tu ventura.
oy tendrá fin de tu congoxa fiera
el largo uso, i tu pobreza dura
acabará del modo que desseas,
i ven tras mi, por que cumplir lo veas." [1]

83. Dexaron el lugar de los famosos
Cisnes, i el Templo apriessa atravesaron
al son de los acentos sonorosos
que por el ayre en torno resonaron;
los piés ivan moviendo presurosos
las Ninfas que presentes se hallaron,
siguiendo a Eumolpe, Dóris, Calinassa,
Autónoe, Polynome, Issea i Ianassa.

84. Estas azidas de las bellas manos
en concertado bayle ivan delante,
a quien seguian los cantos soberanos [2]
qu'estavan d'ellas en lugar distante.
los pensamientos antes inumanos
de Sannio reparó con el semblante
del granBétis, que luego que llegaron
sus marmoreos assientos ocuparon.

85. Ianira, Neso, Spio, Thoe, Niséa,
Prónoe, Néctas, Dinamene, Licipe,
Amphitoe, Helie, Eudore, Laomedéa,
Proto, Iera, Dione, Sao, Menipe,
la blanca Eunice i nadadora Actéa,
la celestial en canto i bella Eurype
coronadas de Oliva parecieron,
i una guirnalda de Laurel truxeron.

86. Tomóla con su mano la hermosa
i sabia Selidonia, i con risueño
semblante dixo: „Desta insinia onrosa,
Sannio, te haze tu virtud el dueño.
no temas ya la instable i f[i]era Diosa
ni del horrible Hado el crudo ceño
que oy se acaban tus males, i oy fen[e]cen
cuantas cosas te afligen i entristecen."

87. Rodeóle las cienes con la rama
que del ardiente rayo essentó el Cielo,
que a los Ombres da vida i clara fama
cuanto mas los fatiga el mortal velo.
la Virtud, viendo al que acompaña i ama
enriquecida el alma de consuelo,
con voz que sossegó el viento oloroso
lançó esta voz del pecho glorioso:

---

[1] *Les strophes 53—82 se trouvent reproduites dans l'Ensayo de Gallardo (II, 723), non sans quelques inadvertances. — Qui est l'objet des str. 80—81?*

[2] *En regard de ce vers un trait.*

88. „¡O, justo Sannio, onor del nombre mio!
ya vés el tiempo eu que verás cumplida
mi promesa, acabando el Señorio
que opresó tu cansada i pobre vida.
ya se cǫnfunde el ciego desvario
con que tu voluntad se vió vendida
a los trabajos, i el dañoso viçio
tu constancia movió del fuerte quicio.

89. Este, pues, es el premio que me oyste
tantas vezes qu'el cielo te guardava,
cuando, llorando en tus congoxas triste,
en fé de tu virtud te assegurava.
¡cobra ya la esperança que perdiste
cuando el rigor del mal te amenazava!
que como al vicio es cierto el crudo apremio,
faltar no puede a la Virtud el premio.

90. Antes la gran Acaya belicosa
prometerá su ayuda a los Troyanos
i la fuente del Xantho tan famosa
donde murieron Phrygios i Grecianos
atrás bolverá el curso presurosa,
con nuevo horror que espante a los umanos,
que a la Virtud i al virtuoso falte
el galardon i gloria que lo exalte.

91. Primero seran juntos Noche i Dia,
i la fama de César valeroso
se perderá, con l'alta nombradia
de aquel gran Macedonio poderoso,
i el imbencible esfuerço i valentia
del principe Troyano tan famoso,
que la Virtud se olvide, en cuanto uviere
Mundo i el claro Apolo luz le diere."

92. Contento Sannio del seguro assylo
quiso rendir las gracias a la ęterna
Virtud, i con su dulce i alto estilo
el bien sinificar de su alma interna.
mas Bétis le cortó al principio el hilo,
lançando aquella boz con que govierna
las sueltas aguas, que cessaron luego.
dize assi, todo oyendole en sossiego:

93. „¡O gran imitador de la ecelente
Virtud, del largo cielo produzida,
menospreciada de la ruda gente,
si no menospreciada, no seguida!
¿con que premio que sea conveniente
satisfaré tu virtuosa vida
de suerte que se anime el virtuoso
i se confunda el malo i el vicioso?

94. Veo qu'el siglo tien' en poca estima
al virtuoso pobre, i da la mano
al torpe, al inorante, al que se arrima
al rico, qu'el desorden sigue ufano.
esto m'aflige, o Sannio, i me lastima,
i esto llora este coro soberano
qu'en la miseria tuya se conduele,
aunque ya es bien que della se consuele.

95. Yo quiero que oy acabe el lamentable
dolor qu'el alma tuya posseia,
i el que ayer te vió pobre i miserable,
te aborreció, i huyó tu compañia,
que oy te vea en riqueza tan notable
que se admire su loca fantasia;
i tu ¡conoce al que te amó en pobreza,
i huye al que te amáre en la riqueza!

96. Vosotras Nymphas que ilustrays el coro
de mi sagrado assiento, renovando
los nombres de los Cisnes que yo adoro,
sus vidas i sus obras celebrando:
de ricas perlas i luziente oro
que a San[n]io deys un largo don os mando,
con que su estrecho menester se acabe,
vuestra largueza i su virtud se alabe."

97. Dixo Bétis, i todas acudieron
alegres a cumplir su mandamiento;
i cuales netas perlas le truxeron
de ilustre forma i de redondo assiento,
cuales con vasos de oro parecieron

llenos de piedras de valor sin cuento,
cuales de oro inestimable i puro
cántaros de alabastro i marmol duro.

98. La sabia Selidonia, ufana desto,
mandó cargar a Andelpho i a Fecrino
con otros siervos, i salir al puesto
por donde Sannio a de hazer camino.
i siendo hecho, al punto fue compuesto
un escuadron de Nymphas, que al divino
Sannio i a la Virtud acompañaron
qu'en la rebera en salvo lo dexaron.

Fin del Viage de Sannio i la Virtud.

Errata.

P.	XI *l. 23*	*lisez:*	de
„	XII *l. 16*	„	agenos
„	XVI *l. 18*	„	de su constante
„	XIX *La deuxième note doit disparaître.*		
„	XXI *l. 2*	*lisez:*	codiciaré. — En comparant ce vers au début du sonnet, je suppose que Cueva (en voyage pour Canaria?) a laissé ses papiers entre les mains de Pacheco.
„	„ *l. 28* a *doit être supprimé.*		
„	XXIV *l. 29*	*lisez:*	prueva [1]
„	„ *l. 32*	„	deste
„	XXX *l. 3*	„	une
„	„ *ll. 8 et 9 supprimez:* de la repuesta		
„	XXXIII *l. 35*	*lisez:*	1582
„	XXXVI *l. 11*	„	médecin
„	„ *l. 19*	„	familiæ
„	„ *l. 21*	„	instituit
„	XXXVII *l. 31*	„	fut
„	XXXVIII *l. 9*	„	approximative
„	XLIV *l. 12*	„	al
„	„ *l. 23*	„	Bien

P.	XLVI *l. 16*	*lisez:*	est
„	„ *l. 22*	„	Claudio
„	XLVII *l. 24*	„	et grand-père.
„	L *l. 4 d'en bas*	„	un long
„	LII *l. 2*	„	quelque chose
„	„ *l. 15*	„	peut-être
„	LIII *l. 7*	„	su carácter
„	LV *l. 5 d'en bas*	„	*sidereos*
„	LVII *l. 14*	„	sonnets
„	LX *l. 16*	„	*Cueva*, Enrique de la,
„	LXIII *l. 18*	„	Trocayco
„	„ *l. 2 d'en bas*	„	compostura
„	LXIX *l. 20*	„	Heraclito
„	„ *la fin de la note* [5] *doit disparaître.*		
„	LXX *l. 29*	*lisez:*	Truxéronsela,
„	9 *l. 2 d'en bas*	„	Porcion
„	15 *l. 3*	„	cumplido
„	34 *l. 9*	„	Gerion
„	43 *l. 18*	„	a la Virtud
„	47 *l. 12*	„	su
„	„ *l. 28*	„	sugeta

TABLE.

Notes additionelles.

1⁰ J'apprends au dernier moment, 26 sept. 1887, que les mss. de Cueva mentionnés p. V (en dernier lieu) est „un códice en 4⁰ de 410 páginas, letra de principios del siglo 18, con este título: *Obras poéticas de Juan de la Cueva, poeta del siglo 16, natural de Sevilla. Inéditas*; el texto contiene 1) Historia de la Cueva, 2) Amores de Marte y Vénus, 3) Llanto de Vénus en la muerte de Adonis, 4) Epistola á Cristóbal de Zayas de Alfaro, 5) La Muriscinda (sic), 6) Siete Eglogas, 7) Viage de Sannio. — M. José Vasquez, à Séville tien cette copie du défunt Dr Aviles, médecin à Fuentes de Andalucia.

2⁰ A propos du vol. II du ms. colombin, M. de la Rosa m'écrit que ce vol. a appartenu, dans le temps, „al *Monasterio de las Cuevas*". Juan de la Cueva s'y est-il fait religieux? Ce ne serait pas étonnant, et dans ce cas l'archive du couvent (ou église) de las Cuevas (cf. la note p. 1) nous fournira peut-être sa date de mort.

F. W.

